



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

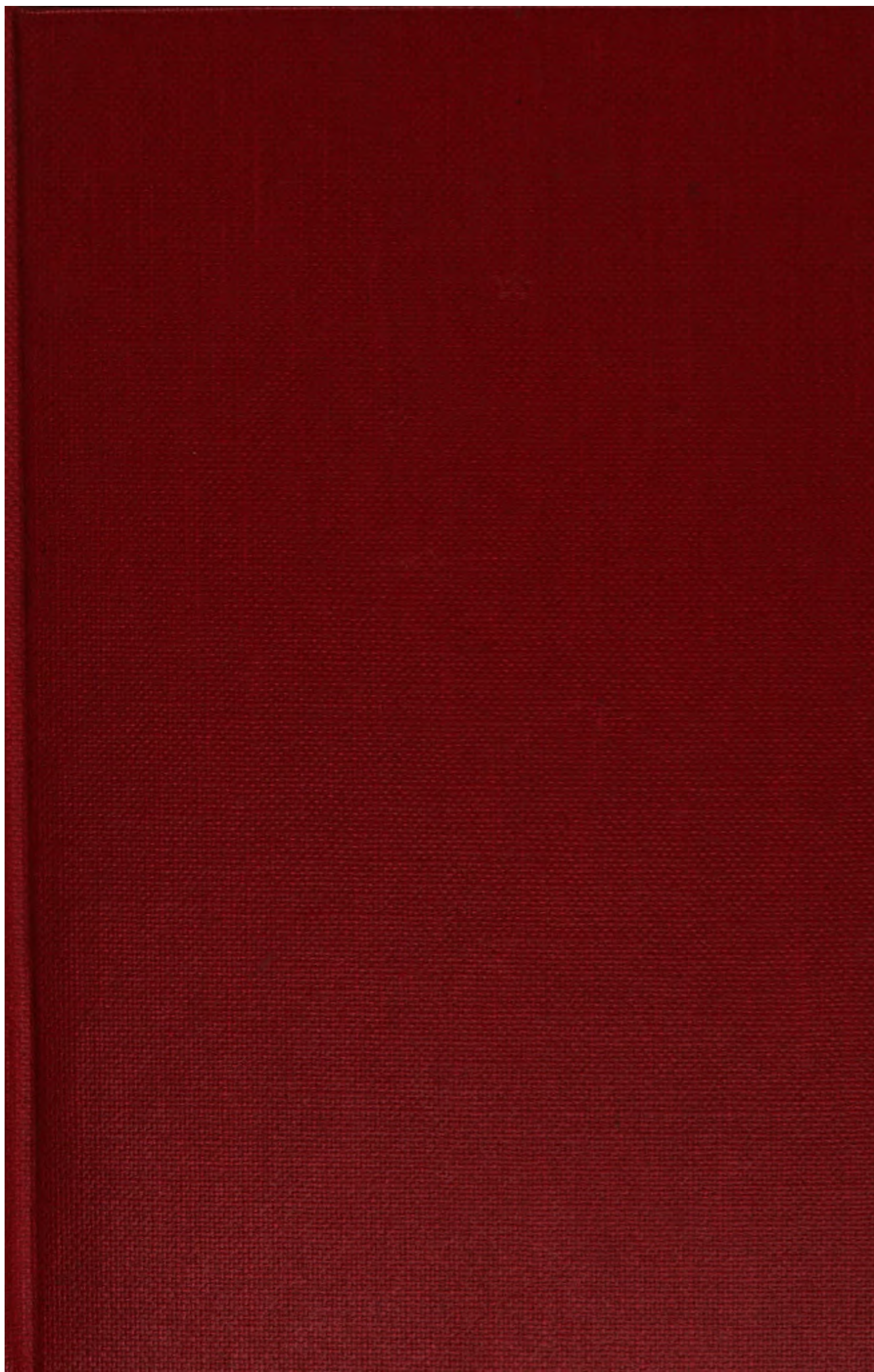
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

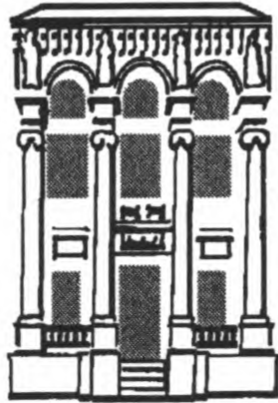


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



**Oxford University
Library Services**

TAYLOR



INSTITUTION

LIBRARY

**University of Oxford
St Giles', Oxford**

13 - -m

MODERN LANGUAGES FACULTY LIBRARY
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD

VIET. FR. IN B. 4744 (1)

à mon cher Ami Henry Fournier
Successeur effectif
de M. Meilhac et Halévy
Léon Halévy

THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY

I



COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD.

THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

FROUFROU

LA BELLE HÉLÈNE

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

LE ROI CANDAULE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

—

**Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.**

FRENCH BOOKS
TAYLOR FRANKLIN
OXFORD.

FROUFROU

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU GYMNASÉ
le 30 octobre 1869;
Reprise au THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
le 17 septembre 1883;
Reprise au THÉÂTRE-FRANÇAIS,
le 21 mai 1892.

A

M. LEMOINE MONTIGNY

Directeur du THÉÂTRE DU GYMNASÉ,

HENRY MEILHAC, LUDOVIC HALÉVY.

PERSONNAGES

	GYMNASE 1869	PORTE-SAINT-MARTIN 1888	COMÉDIE-FRANÇAISE 1892
GILBERTE	M ^{mes} DESCLÉE.	SARAH BERNHARDT.	MARSY.
LOUISE.	FROMENTIN.	ANTONINE.	BARETTA.
B ^{ne} DE CAMBRI . .	PIERSON.	KOLB.	LUDWIG.
PAULINE.	JEANNE.	DURAND.	BERTINY.
LA GOUVERNANTE.	SOYER.	RIGA.	AMEL.
ZANETTO.	DUNOYER.	VALETTE.	
GEORGES.	CÉLINE.	DESMAT.	PARFAIT.
SARTORYS	MM. PUJOL.	MARAIS.	WORMS.
BRIGARD.	RAVEL.	LAFONTAINE.	DE FÉRAUDY.
VALRÉAS.	TRAIN.	ANGELO.	LE BARGY.
B ^{on} DE CAMBRI. . .	MURRAY.	COLOMBEY.	LAUGIER.
PITOU	ULRIC.	GARDEL.	BERR.

De nos jours. — Le premier acte à la campagne; le second, le troisième et le cinquième, à Paris; le quatrième, à Venise.

FROUFROU

ACTE PREMIER

Aux Charmerettes, chez Brigard. — Un salon du château, donnant de plain-pied sur la terrasse du parc par deux portes. — Table entre les deux portes. Guéridon à gauche. Canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, puis GILBERTE et VALRÉAS.

Quand le rideau se lève, Pauline est en train de ranger au fond de la scène. Au bruit qu'elle entend, elle retourne la tête vers le fond à droite.

PAULINE.

Qu'est-ce qui nous arrive là? (Elle regarde par la porte.) Mademoiselle Gilberte et monsieur de Valréas... Qu'est-ce qu'ils ont donc à faire galoper leurs chevaux comme ça?... Ah! c'est mademoiselle qui est en avant, tout de même, et la voilà arrivée... Bon! il aura beau donner des coups de cravache, c'est mademoiselle qui est arrivée la première.



GILBERTE, en amazone, très essoufflée.

C'est moi, c'est moi!... (Elle court à la table du fond et y prend un journal. Entre Valréas. Elle va à lui.) Voici le *Moniteur*!

VALRÉAS.

C'est vrai, je suis battu.

GILBERTE, pouvant à peine parler.

Tout à l'heure, Pauline, tout à l'heure je m'habillerai... Elle lui donne sa cravache et se laisse tomber sur le canapé. Pauline sort.

SCÈNE II

GILBERTE, VALRÉAS.

VALRÉAS.

Je suis battu, je le reconnais.

GILBERTE.

Vous prenez comme cela un air... Est-ce que je n'ai pas gagné sérieusement?

Elle plie le *Moniteur* en éventail et s'évente.

VALRÉAS.

Oh! si fait, très sérieusement! Mais je ne regrette pas d'avoir perdu.

GILBERTE.

Parce que?...

VALRÉAS.

Parce qu'il est infiniment plus agréable de galoper derrière vous que devant vous : vous avez une si adorable petite façon d'être à cheval!... et vous voir ainsi...

GILBERTE.

Oh! joli! très joli!

VALRÉAS.

C'est vous qui êtes jolie, très jolie... et beaucoup plus que très jolie... Et puis, quand vous avez sauté ce fossé, tout à l'heure, votre jupe s'est un peu enlevée, et j'ai vu un si joli petit, petit pied!...

GILBERTE.

Vous dites?...

VALRÉAS.

Je dis que vous avez le pied petit... et j'ai bien raison, regardez!...

Il regarde le pied de Gilberte, qui dépasse un peu le bord de sa jupe.

GILBERTE.

Ah!...

Elle retire son pied.

VALRÉAS.

Osez donc un peu dire qu'il n'est pas tout petit; osez le dire, mademoiselle Froufrou!

GILBERTE.

D'abord, je vous défends de m'appeler Froufrou.

VALRÉAS.

Puisque c'est votre nom!...

GILBERTE.

C'est mon nom pour papa, c'est mon nom pour ma sœur Louise... mais pas pour vous.

VALRÉAS.

Si, pour moi aussi, pour moi... De quel nom vous appellerai-je, qui, mieux que celui-là, convienne à la délicieuse petite personne pour laquelle il semble avoir été inventé? N'est-ce pas vous tout entière, Froufrou? Une porte qui s'ouvre, et, tout le long de l'escalier, un bruit de jupe qui glisse et descend comme un tour-

billon... Froufrou... Vous entrez, tournez, cherchez, furetez, rangez, dérangez, bavardez, boudez, riez, parlez, chantez, pianotez, sautez, dansez, et vous vous en allez, Froufrou, toujours Froufrou, et je suis bien sûr que, pendant que vous dormez, l'ange qui vous garde agite doucement ses ailes, avec ce joli bruit : froufrou! froufrou!

GILBERTE.

Voyons, finissez, et soyez convenable.

VALRÉAS.

Vous choisissez bien votre jour pour me recommander cela!... Moi qui, justement, aujourd'hui, ai à vous dire quelque chose de si étonnamment sérieux et de si prodigieusement convenable... (En riant.) que je ne sais vraiment comment m'y prendre!...

GILBERTE, riant aussi.

Si sérieux que cela?

VALRÉAS.

Vous allez voir...

GILBERTE, se levant.

Plus tard, n'est-ce pas, plus tard... parce que, si vous avez quelque chose de très sérieux à me dire, j'ai, moi, à faire quelque chose de bien plus sérieux encore... j'ai à m'habiller...

VALRÉAS.

Est-ce que vous n'auriez pas de cœur, Froufrou?

GILBERTE.

Voilà papa, voilà papa!...

Entrent Brigard et la baronne.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRIGARD, LA BARONNE, en amazone,
elle aussi.

BRIGARD.

Qu'est-ce que cela signifie, Gilberte? qu'est-ce que c'est que cette façon de te sauver et de nous laisser seuls tous les deux? Je ne m'en plains pas, au moins!...

LA BARONNE.

Il ne manquerait plus que cela!

GILBERTE.

Je vais te dire, papa... C'était un pari... à qui, de monsieur de Valréas ou de moi, arriverait ici le premier et prendrait le *Moniteur* sur cette table... Et c'est moi qui l'ai eu, le *Moniteur*!...

BRIGARD, le lui prenant des mains.

Et tu l'as bien arrangé, le *Moniteur*!

GILBERTE.

Tu ne le lis jamais, sois juste!...

BRIGARD.

Et ce fossé, que je t'avais défendu de sauter?...

GILBERTE.

Voyons, papa... ne grondez pas, cela vous ennuie. Et puis, va, si ma conduite a été imprudente, j'en ai été bien punie. Viens, il faut que je te parle... (Elle lui prend le bras.) J'ai beaucoup à me plaindre de monsieur de Valréas... Tout à l'heure encore, il m'a dit des choses!...

BRIGARD.

Comment!...

FROUFROU.

VALRÉAS.

Je n'ai rien dit, monsieur Brigard!...

GILBERTE.

Papa jugera; une jeune fille bien élevée doit tout répéter à son père... Viens, papa, viens... Il m'a dit que je n'avais pas de cœur, et il m'a appelée Froufrou.

Elle sort avec son père par la droite.

SCÈNE IV

VALRÉAS, LA BARONNE.

VALRÉAS, les suivant jusqu'à la porte.

C'est mademoiselle qui m'a poussé, monsieur Brigard, c'est mademoiselle qui m'a poussé!...

LA BARONNE, assise.

Ah! monsieur de Valréas, monsieur de Valréas!...

VALRÉAS.

Qu'est-ce que j'ai encore fait?

LA BARONNE.

Voilà bientôt quatre ans que je vous connais, et, s'il me fallait dire ce que vous êtes...

VALRÉAS.

Ce que je suis, baronne?...

LA BARONNE.

Oui.

VALRÉAS.

Je suis un pauvre diable qui se meurt d'amour pour vous.

LA BARONNE.

Depuis quatre ans?

VALRÉAS.

Depuis quatre ans, sans désespérer.

LA BARONNE, se levant.

En attendant, il y a deux jours que vous êtes ici, et, pendant ces deux jours, vous ne vous êtes occupé que de mademoiselle Gilberte.

VALRÉAS.

C'est une manœuvre, baronne, il ne faut pas le dire, c'est une manœuvre.

LA BARONNE.

Pour me rendre jalouse?

VALRÉAS.

Oui ! Et puis, ça vous apprendra... Tiens, au fait, tout cela ne serait pas arrivé, si la première déclaration que je vous ai adressée avait été accueillie par vous avec... avec empressement... mais pas du tout!... vous m'avez traîné...

LA BARONNE.

Ah ! décidément, vous avez une façon... Vous ne parleriez pas autrement à la personne qui, maintenant, pendant que vous êtes ici, est installée là-bas, chez vous...

VALRÉAS, d'un air très étonné.

La personne?...

LA BARONNE.

Eh oui !... la grande Charlotte du Palais-Royal... N'est-elle pas chez vous depuis plusieurs jours?

VALRÉAS.

La grande Charlotte, chez moi!...

LA BARONNE.

Ne niez donc pas... je sais...

VALRÉAS.

Vous savez?... (La baronne lui fait signe que oui.) Qu'est-ce qui a pu vous dire?...

LA BARONNE.

Ah!...

VALRÉAS.

Je parierais que c'est ce brigand de Brigard!... Il aura tourné autour du château, et, avec son nez, comme cela, il aura senti...

LA BARONNE.

Vous avouez?

VALRÉAS.

Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement!... Mais je suis désolé... (D'un air contrit.) Maintenant, j'en suis sûr, il ne me reste aucune chance de jamais vous convaincre de mon... de ma... non, n'est-ce pas?...

LA BARONNE.

Oh! non!

VALRÉAS.

Décidément?

LA BARONNE.

Décidément.

VALRÉAS, avec entrain.

Vous voyez bien, alors, que j'ai entièrement raison de me rejeter sur la petite Brigard... Et puis, qu'est-ce que vous voulez? un jour ou l'autre, il faut bien finir par là.

LA BARONNE.

Je ne comprends pas.

VALRÉAS.

Point de bonheur réel hors de la vérité, voilà où j'en suis... et la vérité, ce n'est ni ceci, ni cela... ce n'est ni la grande Charlotte, ni... c'est le mariage!

LA BARONNE, suffoquée.

Vous avez dit?...

VALRÉAS.

J'ai dit : la vérité, c'est...

LA BARONNE.

Vous avez envie de vous marier?... (Valréas incline la tête.) et vous songez à épouser?...

VALRÉAS.

Complètement!... La ravissante petite comtesse que nous aurons là, baronne, et, le jour où, elle et moi, nous nous marierons, quel joli mariage!

LA BARONNE.

Musique d'Offenbach!

VALRÉAS.

Pourquoi pas?... Et puis j'ai, pour prendre ce parti, des raisons... comment dirai-je? des raisons topographiques. (Remontant vers la gauche.) Là-bas, à droite, qu'est-ce que vous voyez? le château de notre ami Sartorys; là-bas (Montrant la droite), à gauche, mon château, à moi, et ici un troisième château, les Charmerettes, qui, il y a deux ans, était à vendre et que Brigard a acheté. Est-ce que cela ne vous frappe pas, baronne, ce père venant, avec deux filles à marier, s'installer au beau milieu de... deux célibataires? Si, n'est-ce pas, vous êtes frappée... (La baronne s'assied sur le canapé.) Vous trouvez comme moi que jamais la Providence n'a d'une façon plus claire manifesté ses intentions... Ni Sartorys, ni moi ne les contrarierons : nous épouserons... et quel spectacle, si, d'aventure, nous épousons le même jour! Premier mariage : mademoiselle Louise Brigard avec monsieur Henri de Sartorys... musique de Haydn... admirable assemblage

de raison et de sagesse... Deuxième mariage : mademoiselle Gilberte et votre serviteur... admirable assemblage de... tout le contraire!

LA BARONNE.

Ah çà! mais je tombe des nues... où prenez-vous d'abord que monsieur de Sartorys aime Louise, et qu'il veuille l'épouser?

VALRÉAS.

Où je prends?...

LA BARONNE.

Oui.

VALRÉAS.

Et pourquoi, lui, qui jamais ne passait à Sartorys plus de quinze jours, y aurait-il passé, cette année, quatre grands mois?... Pourquoi, s'il n'aimait pas Louise, et s'il ne voulait pas l'épouser, viendrait-il ici tous les jours?

LA BARONNE, se levant.

En êtes-vous là?... Ce serait à croire que réellement vous êtes amoureux!

VALRÉAS.

Que voulez-vous dire?

LA BARONNE.

Rien!

Entre le baron par le fond à gauche. — Il porte en sautoir une boîte de fer-blanc comme en ont les botanistes.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Me voilà, moi!

VALRÉAS.

Bonjour, mon cher baron. Qu'est-ce que vous nous rapportez là?

LE BARON.

Quelques pierres et quelques fleurs. (A la baronne.) En voici une que j'ai choisie pour vous, chère amie...

LA BARONNE.

C'est très bien, mais qu'est-ce que je vous avais dit?

LE BARON.

A moi?

LA BARONNE.

Ne vous avais-je pas défendu de paraître devant moi avec cette abominable boîte de fer-blanc?

LE BARON.

Parfaitement exact, ma chère amie! vous me l'aviez défendu de la façon la plus formelle. Je vais la déposer dans l'antichambre.

Il sort.

SCÈNE VI

VALRÉAS, LA BARONNE.

VALRÉAS.

Voyons, baronne, voyons... vous vouliez dire quelque chose, tout à l'heure...

LA BARONNE.

Quand cela?

VALRÉAS.

Quand je vous ai parlé d'un mariage prochain entre mademoiselle Louise Brigard et Sartorys.

LA BARONNE.

Mon Dieu! il n'est pas impossible que Louise rende en effet justice aux éminentes qualités de monsieur de Sartorys...

FROUFROU.

VALRÉAS.

Eh bien, alors, il me paraît évident...

LA BARONNE.

Oui, alors, cela est évident... (En riant.) Vous êtes amoureux, décidément... il n'y pas à dire, vous êtes amoureux!

Elle lui fait une belle révérence et sort à gauche en riant.

SCÈNE VII

VALRÉAS, puis LE BARON.

VALRÉAS.

Mais, certainement, je suis amoureux!

LE BARON rentre, sans sa boîte.

Vous voyez, ma chère amie, qu'il vous suffit d'exprimer un désir pour que je m'empresse... (Voyant que la baronne n'est pas là.) Eh bien?

VALRÉAS.

Elle est partie...

Il s'assied à gauche.

LE BARON.

Elle est partie, cela ne m'étonne pas; la baronne est là tout entière... On vient : « Sortez, dit-elle, et ne revenez que lorsque vous aurez, pour me plaire, subi telles ou telles épreuves... » On sort, on subit, on revient; quand on revient, ma femme n'est plus là. Voilà ma femme.

VALRÉAS.

Ah!

LE BARON.

Eh! vous le savez bien!

VALRÉAS.

Moi?

LE BARON, s'asseyant près du guéridon.

D'autres que nous le savent aussi... bien des gens ont fait la cour à la baronne, j'ai suivi leur manège.

VALRÉAS.

Avec intérêt?

LE BARON.

Et avec compassion... Les malheureux! Si je voulais vous raconter... mais cela serait trop long; ne parlons que de vous...

VALRÉAS, se défendant.

Jamais! moi, jamais!

LE BARON.

Trois fois, vous, trois fois!... Vous avez fait trois tentatives. La première, naturellement, le lendemain du jour où je vous ai présenté. La seconde, deux ans plus tard, aux courses de Blois... Sans doute, vous aviez espéré qu'en vous montrant avec une casaque orange... Ah! mon ami, avec une autre femme, je ne dis pas, mais avec la baronne!... La troisième tentative, vous l'avez faite, ici même, il y a deux jours, et c'est parce que cette troisième tentative a été accueillie comme les deux premières, que vous vous êtes mis à adorer mademoiselle Gilberte.

VALRÉAS.

C'est une somnambule qui vous a dit tout ça?

LE BARON.

Et vous avez bien fait de renoncer... Voyez-vous, mon ami, nous n'arriverons jamais à rien avec ma femme! J'en ai pris mon parti, moi, depuis longtemps... (Il se lève) car, en somme, le caractère de la baronne a bien son bon côté : il me chagrine quant à moi; mais il me rassure quant aux autres.

VALRÉAS, se levant.

Je comprends ça!

LE DOMESTIQUE.

Voici des lettres.

remet au baron un paquet de huit ou dix lettres.

LE BARON, étonné.

Pour moi?... (Regardant les adresses des lettres.) La baronne, la baronne, la baronne... (Riant.) Pauvres gens!... Je vais lui porter ça.

Il sort à gauche.

SCÈNE VIII

VALRÉAS, BRIGARD.

BRIGARD, venant de la droite.

Ah! vous êtes encore là, monsieur? J'en suis fort aise : il faut que je vous parle.

VALRÉAS.

Moi aussi, monsieur, j'ai à vous parler.

BRIGARD.

Il faut qu'une bonne fois nous ayons une conversation.

VALRÉAS.

Je crois bien, qu'il le faut!

BRIGARD.

Qu'est-ce que vous avez encore dit à Gilberte?

VALRÉAS.

Rien qu'une jeune fille ne puisse entendre.

BRIGARD.

Vous trouvez cela, vous?

VALRÉAS.

Certainement ! Et puis, en admettant même que cela fût un peu... qu'est-ce que cela fait ? quand on a l'intention de réparer ses torts.

BRIGARD.

Hein ?

VALRÉAS.

Quand on a l'intention d'épouser.

BRIGARD.

Épouser, vous !...

VALRÉAS.

Moi.

BRIGARD.

Voilà qui est plus fort que tout.

VALRÉAS.

Je vous assure, mon cher monsieur Brigard, que jamais de ma vie je n'ai parlé plus sérieusement.

BRIGARD.

Mon Dieu ! cela ne prouverait pas encore... Écoutez-moi, mon ami. Je vous aime beaucoup, oh ! mais, là... beaucoup. Nous nous sommes connus à l'Opéra, nous avons soupé ensemble, vous m'avez pris Toto, je vous ai pris Tata...

VALRÉAS.

Quant à cela, par exemple !...

BRIGARD.

Allons, bon ! maintenant, voilà que je ne lui ai pas pris Tata !

VALRÉAS.

Bien ! bien !...

BRIGARD, avec énergie.

Je ne vous ai pas pris Tata ?

VALRÉAS.

Si fait!... vous comprenez bien que ce n'est pas au moment où je vous demande quelque chose, que je m'amuserai à vous contrarier.

BRIGARD.

Je vous ai pris Tata, et je vous aime de toutes mes forces... mais quant à vous donner ma fille, jamais de la vie!

VALRÉAS.

Ah!... Eh bien, vous avez tort, mon cher monsieur Brigard; je la rendrais parfaitement heureuse, votre fille... D'abord, elle serait comtesse...

BRIGARD.

Oh! quant à cela!...

VALRÉAS.

Comment, « quant à cela »!...

BRIGARD, mettant ses mains dans ses poches et se renversant sur le canapé.

Vous savez bien, mon ami, que s'il me plaisait d'avoir un duc...

VALRÉAS, avec compassion.

Ah! monsieur Brigard, monsieur Brigard!...

BRIGARD.

Qu'est-ce que c'est?

VALRÉAS.

Que cela est donc de mauvais goût!... faire sonner son argent dans sa poche!...

BRIGARD, se levant.

Mais qu'est-ce que vous dites?... Je n'ai pas songé du tout à faire sonner mon argent dans ma poche. Je vous demande un peu, d'abord... quel sens cela aurait-il avec vous, qui êtes plus riche que moi?

VALRÉAS.

Ah!...

BRIGARD.

Et puis, là, voyons, je retire la phrase.

VALRÉAS.

Je suis navré!

BRIGARD.

Mais puisque je vous dis que je la retire!... Vous ne pouvez pas me demander plus, je la retire...

VALRÉAS.

Et vous me donnez votre fille?

BRIGARD.

Ah! non, par exemple!

VALRÉAS.

Mais pourquoi cela, à la fin, puisque vous m'aimez?

BRIGARD.

Eh! c'est justement parce que je vous aime, ou, pour mieux dire, c'est justement à cause des motifs qui me font vous aimer... Et puis on n'a pas idée de venir parler mariage à un père, au moment même où l'on a chez soi...

VALRÉAS.

Où l'on a chez soi?...

BRIGARD.

La grande Charlotte du Palais-Royal.

VALRÉAS.

Ah! vous savez?...

BRIGARD.

Oui, je sais qu'elle est chez vous depuis quatre jours.

VALRÉAS.

Depuis quatre jours! Et depuis combien de temps,

moi, ai-je déserté mon toit pour me réfugier sous le vôtre? Depuis quarante-huit heures... Si cela ne prouve pas que j'ai l'intention de rompre avec ma vie passée...

BRIGARD.

Qui de quatre ôte deux... reste... Il y a toujours les premières quarante-huit heures dont nous ne parlons pas.

VALRÉAS.

Je me suis trouvé comme Hercule, monsieur Brigard... comme Hercule assis entre deux chemins... La Volupté, je l'ai laissée chez moi...

Pour suivre la Vertu qui m'a paru plus belle.

Car elle est diablement gentille, votre fille!

BRIGARD.

Je crois bien, qu'elle est gentille!

VALRÉAS.

Et, avec cela, un certain...

BRIGARD.

Oui, c'est de famille... Ah! mais ça ne fait rien, je le répète, venir parler de mariage à un père, au moment où l'on a chez soi...

VALRÉAS.

Là, vous avez raison; quand on me dit des choses raisonnables, moi, j'en conviens tout de suite.

BRIGARD.

C'est heureux!

VALRÉAS.

Il est évident qu'il faut avant tout engager la grande Charlotte à... mais comment nous y prendre? (Avec austérité.) Je suis bien décidé, quant à moi, à ne plus jamais me retrouver en face d'elle. (Reprenant le ton bon

enfant.) Il faudrait qu'un ami voulût bien se charger à ma place...

BRIGARD.

Un ami?...

VALRÉAS.

Oui, un ami, qui lui-même aurait assez l'habitude d'un certain monde pour savoir quelles paroles il faut dire...

Jeu de scène. — Ils se regardent tous les deux et finissent par éclater de rire.

BRIGARD.

Mon Dieu!... si vous y tenez...

VALRÉAS.

Vraiment, vous iriez?

BRIGARD.

Pour vous être agréable.

VALRÉAS.

Ah! c'est bien, cela!

BRIGARD.

Mais n'en parlez pas à Antonia Brunet...

VALRÉAS.

Antonia Brunet? qu'est-ce que cela, Antonia Brunet? Est-ce que je connais des Antonia Brunet maintenant?... Quand irez-vous là-bas?

BRIGARD.

J'y vais tout de suite.

VALRÉAS.

C'est ça... A votre retour, je vous adresserai officiellement ma demande.

BRIGARD.

Quelle demande?

FROUFROU.

VALRÉAS.

Mais, pardieu... ma demande!

BRIGARD, stupéfait.

Comment, il y revient!

Entre Louise par la droite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LOUISE.

BRIGARD.

Louise arrive à merveille... vous allez lui en parler, de ce beau projet...

LOUISE.

Quel beau projet?

BRIGARD.

Voyons, parlez un peu...

VALRÉAS.

Vous aurez beau essayer de m'intimider...

BRIGARD.

N'est-il pas convenu depuis longtemps que c'est dans cette petite cervelle que réside toute la sagesse de la maison Brigard, et que c'est à Louise qu'il faut s'adresser quand il s'agit d'affaires sérieuses?

LOUISE.

Eh bien?

VALRÉAS.

Eh bien! je viens de demander à monsieur Brigard la main de mademoiselle Gilberte.

LOUISE, suffoquée.

Oh!

VALRÉAS.

Votre réponse, mademoiselle?

LOUISE.

Ma réponse est que vous n'êtes pas encore habillé et qu'il va vous arriver aujourd'hui ce qui vous est arrivé hier : vous serez en retard pour le dîner.

BRIGARD.

Là!...

VALRÉAS.

Ah bien! si tout le monde se met contre moi...

LOUISE.

Allez vous habiller.

BRIGARD, bas, à Valréas.

M'autorisez-vous toujours à aller de votre part?...

VALRÉAS, avec dignité.

Certainement, monsieur!

BRIGARD.

J'y vais, alors...

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE X

LOUISE, VALRÉAS, puis SARTORYS.

LOUISE.

Vous n'êtes pas encore parti?

VALRÉAS.

Pas avant que vous m'ayez énuméré, sans en excepter une, toutes les raisons qui vous paraissent s'opposer...

LOUISE.

Allons, il faut en prendre son parti, vous ne serez jamais prêt!

LE DOMESTIQUE, entrant du fond à droite.

Monsieur de Sartorys.

SARTORYS, entrant.

Mademoiselle...

LOUISE.

Vous avez vu mon père?

SARTORYS.

Je viens de le rencontrer... (A Valréas.) Cela va bien, Paul?

VALRÉAS.

Très bien. (Prenant un air triste.) Quand je dis « très bien... » Ah! mon ami, si vous saviez comme on me traite dans cette maison!

LOUISE.

Vous ne serez pas prêt...

VALRÉAS, à Louise, qui le regarde en riant.

Je vais m'habiller, mademoiselle, je vais m'habiller...

Il sort par la gauche.

SCÈNE XI

SARTORYS, LOUISE.

LOUISE.

Comme vous arrivez tard, aujourd'hui!

Elle lui montre une chaise et s'assied.

SARTORYS.

Cela tient peut-être à ce que je suis parti de chez moi beaucoup plus tôt que les autres jours...

LOUISE, riant.

Trop fort pour moi!...

SARTORYS, s'asseyant.

Je vais vous expliquer... Je suis parti de chez moi au grand galop, tant j'avais hâte d'arriver ici... et cependant, à cent pas de la grille, je me suis arrêté; j'ai fait tourner mon cheval et, pendant une grande heure, je me suis promené au pas, dans les environs... Trois fois je suis revenu à cette grille, et, trois fois, je m'en suis éloigné... La quatrième fois, enfin, j'ai fait comme les poltrons qui se décident à être braves : je me suis jeté tête baissée... et me voici... un peu plus tard que d'habitude, cela est vrai, mais me voici.

LOUISE, riant encore, mais commençant à être émue.

Et le motif de ces hésitations?...

SARTORYS.

Ah! c'est que j'étais décidé à dire aujourd'hui quelque chose... que j'ai grande envie de dire depuis trois mois... Voilà pourquoi je tremblais tout à l'heure, et pourquoi maintenant encore...

LOUISE.

Mais si vraiment ce que vous avez à dire est si grave...

SARTORYS.

Ah!...

LOUISE.

Peut-être vaudrait-il mieux attendre.

SARTORYS.

Oh! non, il faut absolument qu'aujourd'hui... Je me le suis promis... Mais, avant de parler, j'ai besoin de me rappeler comme vous avez toujours été bonne pour moi...

LOUISE.

Sans doute... mais cependant j'aimerais mieux... Vous devez bien comprendre que si, vous, vous avez peur... il est tout naturel que moi...

SARTORYS.

Non, je parlerai... d'ailleurs, votre père m'y a autorisé...

LOUISE.

Ah! si mon père vous a...

SARTORYS.

Je dis qu'il m'a autorisé... je ferais mieux de dire qu'il m'a signifié qu'il fallait, avant tout, vous parler, à vous...

LOUISE.

Alors?...

SARTORYS.

Ne l'avez-vous pas deviné? j'aime...

LOUISE.

Vous aimez?

SARTORYS.

Comme un fou, votre sœur Gilberte.

LOUISE.

Gilberte!...

SARTORYS.

Ne le saviez-vous pas?

LOUISE.

Non, je ne le savais pas.

SARTORYS, sans regarder Louise et comme se parlant à lui-même.

Il me semblait, à moi, que tout le monde devait s'en apercevoir...

LOUISE.

Vous aimez ma sœur...

SARTORYS

Oui... Et voilà où je fais appel à cette amitié que vous m'avez toujours montrée... Vous êtes la personne du monde en qui j'ai le plus de confiance... Dites-moi ce que vous pensez de cet aveu que je viens de vous faire et si vous approuvez ce mariage.

LOUISE, à part.

Gilberte!...

SARTORYS.

Vous ne répondez pas...

LOUISE.

Si fait, j'ai bien entendu... Vous aimez Gilberte, et vous me demandez, à moi...

SARTORYS.

Si vous approuvez ce mariage.

LOUISE, se levant.

Mais... sans doute... je n'ai rien dit, n'est-ce pas, qui pût vous faire croire que je n'étais pas disposée...

SARTORYS.

Non, mais...

LOUISE.

J'approuve... j'approuve...

SARTORYS.

Vous serez pour moi, alors ?

LOUISE.

Oui... car je ne connais pas d'homme plus digne... je n'en connais pas qui puisse mieux que vous...

SARTORYS, se levant et lui prenant les mains, qu'elle retire avec une sorte de souffrance.

Merci... merci...

LOUISE, lentement et regardant Sartorys avec un sourire un peu triste.

Dans le premier moment, j'ai été comme étourdie,

vous savez... on a besoin de se faire à une idée... maintenant, j'y suis faite. Et même, en y songeant, il me semble que vous êtes justement le mari que j'aurais choisi pour elle... Le mariage de Gilberte... bien souvent j'y avais pensé, et quelquefois j'avais peur. Malgré moi, cette frivolité qui est en elle m'inquiétait pour l'avenir...

SARTORYS.

Oh!

LOUISE.

Et cette idée ne m'était pas venue que, pour que cette frivolité ne fût plus dangereuse, il suffisait de faire épouser à Gilberte un homme tel que vous.

Elle s'assied sur le canapé.

SARTORYS.

Ne disons pas de mal de ce que vous appelez sa frivolité : je dois avouer que c'est un peu à cause de cette frivolité que je l'ai aimée... Je m'efforcerai cependant de l'en guérir, si vous voulez, mais doucement, bien doucement...

LOUISE.

Comme vous l'aimez!

SARTORYS.

Oui.

LOUISE.

Mais pourquoi est-ce à moi que vous venez?...

SARTORYS.

Votre père m'a dit que c'était à vous qu'il fallait m'adresser.

LOUISE.

Ah!... Eh bien! vous m'avez dit ce que vous aviez à me dire, je vous ai répondu... maintenant...

SARTORYS.

Ce n'est pas tout. J'ai quelque chose encore à vous demander...

Il s'assied.

LOUISE.

Quoi donc?

SARTORYS, suppliant.

Vous lui... vous lui parlerez...

LOUISE.

Ah!

SARTORYS.

Si j'essayais de parler moi-même, il m'arriverait ce qui m'est arrivé tout à l'heure... je n'oserais pas, je me sauverais... ou bien, si je me décidais... ce que je dirais serait plus désastreux peut-être que mon silence... elle serait capable de rire, et alors... J'aime mieux que vous lui parliez, vous. Dites-lui de moi tout le bien que vous pensez, et même un peu davantage, cela ne peut pas faire de mal; mais, je vous en prie, n'insistez pas trop sur le sérieux et le sévère de ma personne... c'est là qu'est le danger, voyez-vous. Dites-lui qu'en dépit de mon air grave, en dépit de ma gaucherie, je l'aime aussi follement que le pourrait faire le plus écervelé de ces jeunes gens qui l'entourent. (Se levant.) Ah! si vous saviez combien de fois il m'est arrivé de porter envie à Valréas!... Dites à Gilberte qu'il ne faut pas trop me juger sur l'enveloppe, et que ce n'est pas ma faute, après tout, si, par une fatalité malheureuse, ceux qui aiment le mieux sont presque toujours ceux qui savent le moins bien parler d'amour.

LOUISE, se levant.

Oui... oui... je vous le promets...

SARTORYS.

Vous lui parlerez?

LOUISE.

Oui.

FROUFROU.

SARTORYS.

Quand cela?

LOUISE.

Mais... dès que je la verrai... tout à l'heure, avant le dîner...

SARTORYS, avec émotion.

Tout à l'heure?

LOUISE.

Vous ne voulez pas?

SARTORYS.

Si fait... si fait !... seulement, pas devant moi, n'est-ce pas?

LOUISE.

Non, sans doute... mais que ferez-vous alors, pendant que je parlerai pour vous?

SARTORYS.

Tenez, je m'en irai là-bas... et je marcherai de long en large... Je ne perdrai pas cette fenêtre de vue. Si c'est oui, vous n'aurez qu'un signe à me faire... si c'est non...

LOUISE.

Si c'est non?...

SARTORYS.

Je remonterai à cheval et je retournerai chez moi...

LOUISE, tristement.

Comme cela?...

SARTORYS.

Un oui ou un non... toute ma vie est là, maintenant.
Entre Gilberte comme un tourbillon; elle tient à la main un bracelet.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GILBERTE.

GILBERTE.

Ah! Louise, attache-moi donc...

LOUISE.

Quoi ?

GILBERTE.

Ce bracelet... je ne peux pas. (Louise lui attache son bracelet.)
 Mon Dieu! qu'est-ce que tu as donc?... Comme ta main
 tremble!... Votre servante, monsieur de Sartorys...

Pendant que Louise lui attache son bracelet à la main droite, elle tend
 la main gauche à Sartorys.

SARTORYS.

Mademoiselle...

GILBERTE.

Mais vous aussi, votre main tremble... (Sartorys et
 Louise se regardent.) Comment! tous les deux?... Ah! mais!
 qu'est-ce qui se passe donc?... ah mais! ah mais!...

LOUISE.

Eh bien! monsieur, puisqu'il vous serait impossible
 de rester en place...

GILBERTE.

Vraiment?

LOUISE.

Allez marcher un peu.

SARTORYS.

Oui, mademoiselle, je vais... je vais marcher un peu.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE XIII

LOUISE, GILBERTE.

GILBERTE.

Oh! petite sœur, comme je te demande pardon!

LOUISE.

Pardon?

GILBERTE.

Oui, d'être entrée comme cela sans crier gare et d'avoir dérangé un tête-à-tête... Mais pourquoi est-il parti? Tu aurais vu, moi... j'aurais fait deux tours en ayant l'air de chercher quelque chose et puis pffff!... où cela Froufrou? plus de Froufrou!... Et le tête-à-tête aurait repris de plus belle...

LOUISE.

Tu as très bien fait d'arriver, au contraire, et très bien fait de rester... car c'est de toi qu'il était question.

GILBERTE.

De moi?

LOUISE.

Monsieur de Sartorys demande ta main.

GILBERTE.

Tu dis?...

LOUISE.

Je dis que monsieur de Sartorys demande ta main. Il en a parlé à notre père déjà, et c'est notre père qui, sachant l'affection que j'ai pour toi, ma chère Gilberte, l'a engagé à m'en parler, à moi...

GILBERTE.

Ma main! monsieur de Sartorys?...

LOUISE.
Oui.

GILBERTE.
C'est impossible... tu te trompes...

LOUISE.
Je ne me trompe pas.

GILBERTE.
Alors, il se trompe, lui... c'est toi qu'il doit aimer.

LOUISE.
C'est toi qu'il aime.

GILBERTE, avec une profonde stupéfaction.
Ah!

LOUISE.
Il me l'a dit; il m'a priée de te le répéter et...

GILBERTE.
Et?...

LOUISE.
Et il attend que tu répondes.

GILBERTE.
Vraiment?... comme cela?... tout de suite?... sans avoir le temps de respirer, seulement!... Et tu dis qu'il en a parlé à papa?

LOUISE.
Sans doute!...

GILBERTE.
Malin, papa! il n'a rien répondu, il s'est débarrassé sur toi du soin de...

LOUISE.
Notre père ne pouvait pas répondre... il n'y a que toi...

GILBERTE.
Que moi?

LOUISE.
Que toi, absolument...

GILBERTE.

Oh! c'est trop sérieux pour moi, cela. Je me suis toujours promis que, lorsqu'il serait question de mon mariage, je m'en irais trouver ma sœur Louise, qui est une personne raisonnable, et que je la prierais...

LOUISE.

Mais...

GILBERTE.

Je fais comme papa, moi... décide toi-même, je prendrai le parti que tu me conseilleras de prendre.

LOUISE.

S'il en est ainsi, je te conseille...

GILBERTE.

Tu me conseilles?...

LOUISE.

Je te conseille de répondre oui.

GILBERTE.

Ce que tu dis là, tu le penses?

LOUISE.

Mais sans doute!... Le mérite de Monsieur de Sartorys est assez universellement reconnu!...

GILBERTE.

Je sais bien qu'il en a, du mérite... et beaucoup trop, peut-être!

LOUISE.

Comment?...

GILBERTE.

Je vais parler sérieusement. Je rends tout à fait justice à monsieur de Sartorys; je conviens que c'est un homme à qui il est à peu près impossible de répondre non... et c'est peut-être un grand malheur; je sais quelle

haute opinion le monde a de lui... Qu'est-ce que l'on m'a donc dit déjà qu'il pouvait devenir?...

LOUISE.

Que sais-je, moi ! ministre quelque part, ambassadeur.

GILBERTE.

Ambassadrice!... comme j'aimerais... si l'on pouvait l'être à Paris!... Il est bien évident que tant d'avantages promis caressent un peu mon amour-propre; mais si je lui rends justice, à lui, je me rends également justice, à moi : je suis criblée de défauts, petite sœur, tu le sais bien, et moi aussi, et ces défauts me paraissent justement de ceux qu'un homme comme monsieur de Sartorys devrait souhaiter chez sa femme, dans le cas où il tiendrait à être complètement malheureux... (Mouvement de Louise.) Il m'en corrigera? Je n'en suis pas sûre... J'ai toujours été gâtée, moi... par papa d'abord, et puis par toi... plus encore que par papa... oh! si, plus encore... Et ce qu'il y a de tout à fait inquiétant, c'est que ces charmants défauts, je suis absolument décidée à ne pas m'en laisser corriger... étant, telle que je suis, absolument satisfaite de ma petite personne... La bataille entre lui et moi sera plus grave que tu ne veux croire... Ah! il est très fort, je sais bien... mais quand il le serait cent fois plus encore, quand il me serait prouvé qu'il est de force à mener l'Europe, il ne me serait pas du tout prouvé, pour cela, qu'il est de force à mener Froufrou.

LOUISE.

Il t'aime.

GILBERTE.

Es-tu bien sûre?...

LOUISE.

Ne l'as-tu pas vu tout à l'heure?

GILBERTE.

Il est incontestable que, tout à l'heure, il avait l'air un peu... Ainsi, c'est moi qu'il aime... Quelle drôle d'idée il a!

LOUISE, s'animant malgré elle.

Comment! est-ce que cela ne te fait rien d'être aimée par un homme comme lui? Est-ce que cela ne te fait rien de voir qu'il tremble devant toi comme un enfant, et balbutie, et ne sait plus ce qu'il faut dire?...

GILBERTE, observant sa sœur.

C'est vrai, pourtant...

LOUISE, s'animant de plus en plus.

Ah! moi, il me semble que si l'on me demandait quel est l'homme aimé par moi, je serais heureuse de répondre: « Regardez, cherchez celui qui est supérieur à tous ceux qui l'entourent... c'est celui-là! »

GILBERTE.

Si supérieur que cela?

LOUISE.

Sans doute!...

GILBERTE.

Sais-tu une chose, petite sœur?

LOUISE.

Quoi donc?

GILBERTE.

Je n'épouserai pas monsieur de Sartorys.

LOUISE.

Parce que?...

GILBERTE.

Parce que, jusqu'à présent, j'ai cru que tu l'aimais, et que maintenant encore...

LOUISE.

Moi?

GILBERTE.

Toi.

LOUISE, très simplement.

Si je l'aimais, je ne te conseillerais pas de l'épouser.

GILBERTE.

Est-ce que l'on est jamais sûr de rien avec toi?... Comme si je ne te croyais pas très capable de te sacrifier pour moi, et de te griser avec ton sacrifice!...

LOUISE.

Oh! pour le coup, petite sœur, tu vas trop loin... Certes, l'affection que j'ai pour toi est grande; mais, si grande qu'elle soit, je t'assure bien que, si j'aimais, je ne me laisserais pas...

GILBERTE, ne sachant plus que penser.

Bien vrai?

LOUISE, gaiement.

Bien vrai, et si tu n'as pas d'autre objection...

GILBERTE.

Ah! les objections... ce n'est pas cela qui manque... j'en ai... j'en ai... Signifient-elles quelque chose? par exemple, voilà ce que je ne sais pas! Ai-je raison, ai-je tort? Dans le doute, je ferai comme j'ai toujours fait, ma chère Louise... je me mets dans tes mains : sois pour moi sage ou folle, cela te regarde. Faut-il, oui ou non, consentir à ce mariage? (Louise veut parler.) Ah! ne parle pas trop vite... Sois sérieuse, à ton tour, et, avant de répondre, pense à tout.

LOUISE.

J'ai pensé à tout...

GILBERTE.

Et ton avis?

FROUFROU.

LOUISE.

Mon avis est que monsieur de Sartorys sera trop heureux avec toi pour que tu ne sois pas heureuse avec lui.

GILBERTE.

Il faut répondre oui, alors?

LOUISE.

Il faut répondre oui.

Entre Brigard.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BRIGARD.

BRIGARD, à Louise.

Eh bien! tu lui as parlé?

LOUISE.

Oui.

BRIGARD.

Et?...

LOUISE.

Elle consent.

BRIGARD, embrassant Gilberte.

Ah! tu es gentille!

GILBERTE.

Alors, papa, tu es content?

BRIGARD.

Enchanté!... d'autant plus que cela va me permettre de faire une réponse catégorique à mon cher Valréas...

GILBERTE.

Comment?

BRIGARD, riant.

Ne s'avisait-il pas de demander ta main, lui aussi?...

LOUISE, riant.

Tiens, c'est vrai!...

GILBERTE, à son père.

Et cela t'a fait rire? (A Louise.) et toi aussi?... et il est bien probable que moi, s'il m'en avait parlé, j'aurais ri encore plus fort que vous deux... Qui sait, cependant, si cette folie ne serait pas plus raisonnable?... Enfin, c'est décidé?...

BRIGARD.

Mais...

GILBERTE.

Si c'est décidé, n'en parlons plus... me voilà ambassadrice!...

BRIGARD.

Je puis, alors, appeler ce pauvre Sartorys, qui est là-bas, en train d'arpenter...

GILBERTE.

Là-bas?...

BRIGARD, montrant le fond à gauche.

Tiens, vois...

GILBERTE, un peu émue, avec douceur.

Pauvre garçon!... Oui, oui, appelez-le.

BRIGARD.

Sartorys!... hé!... venez un peu par ici, mon ami... on a deux mots à vous dire.

SCÈNE XV

LES MÊMES, VALRÉAS, puis SARTORYS,
puis LE BARON et LA BARONNE.

VALRÉAS, en habit, un énorme camélia à la boutonnière.

Eh bien! vous voyez que je ne suis pas en retard pour le dîner... (S'apercevant que tout le monde est silencieux.) Oh! oh! il se passe quelque chose.

Entre Sartorys.

LOUISE, à Sartorys.

Vous dînez au château, monsieur : Gilberte vous prie de rester.

GILBERTE, lui tendant la main.

Oui, je vous prie.

SARTORYS, baisant la main de Gilberte.

Ah! si vous saviez... je suis...

GILBERTE.

Oui, oui, je vois.

VALRÉAS, bas, à Brigard.

Eh bien, et moi?

BRIGARD, bas, à Valréas.

Ah! j'espère que maintenant vous allez me laisser un peu tranquille!

VALRÉAS.

Dites donc, alors, je crois que je ne ferais pas mal d'aller retrouver la grande Charlotte...

BRIGARD.

Elle est partie, mon ami.

VALRÉAS.

Partie!

BRIGARD.

Oui.

VALRÉAS.

Furieuse?

BRIGARD.

Mais non, mais non... consolée!

Entrent le baron et la baronne.

VALRÉAS.

Ah! baronne, quelle toilette!

LA BARONNE, bas, à Valréas.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

VALRÉAS, bas, à la baronne.

Il y a que les plus beaux yeux du monde sont aussi ceux qui y voient le plus clair.

LA BARONNE.

Cela veut dire?...

VALRÉAS.

Vous aviez bien vu... moi, je n'avais rien vu du tout.

LA BARONNE, observant tout le monde.

Ah! Sartorys et Gilberte?...

VALRÉAS.

Oui.

LA BARONNE.

C'est décidé?

VALRÉAS.

Cela m'en a tout l'air... Musique de qui, ce mariage-là?

LA BARONNE.

Musique de l'avenir... il faudra voir ça...

VALRÉAS.

En attendant, vous savez que je vous adore!...

LE BARON, s'approchant de Valréas.

Quatrième tentative!...

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.

ACTE DEUXIÈME

Chez madame de Sartorys. — A gauche, canapé vu de face, et, derrière, piano vu de profil. — A droite, guéridon et cheminée. — Fleurs, jardinières, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, PITOU, puis GILBERTE.

PAULINE, entrant du fond avec Pitou.

C'est vous qui venez du théâtre?

PITOU.

Oui, mademoiselle... Pitou, souffleur en second... c'est moi... avec ce que monsieur de Valréas m'a dit d'apporter...

PAULINE.

Attendez, alors.

PITOU.

J'attendrai, mademoiselle... j'attendrai autant que l'on voudra... (Pauline sort à gauche.) C'est très bien, ici... pas tout à fait aussi bien que chez mademoiselle Charlotte, mais c'est plus distingué... On sent que l'on est chez des personnes...

Entre Gilberte.

GILBERTE, à la cantonade.

Pauline, envoie tout de suite rue de la Paix... je ne dîne pas chez moi et j'ai besoin de cette robe... il me la faut avant six heures...

SCÈNE II

GILBERTE, PITOU.

GILBERTE.

Vous n'avez pas perdu de temps, monsieur.

PITOU.

Dès que j'ai su que c'était à madame qu'il s'agissait d'être agréable...

GILBERTE.

Vous me connaissez?

PITOU.

Oh! très bien, madame.

GILBERTE.

Comment?

PITOU.

Un soir, pendant un entr'acte, mademoiselle Charlotte examinait la salle par le trou de la toile; elle a appelé monsieur Greluche et lui a dit, en lui montrant une avant-scène : « Tiens, voilà madame de Sartorys... »

GILBERTE.

Ah!...

PITOU.

Alors, moi... (Avec respect.) quand monsieur Greluche a eu fini de regarder, j'ai regardé à mon tour... Voilà comment je connais madame... Je connais aussi le père de madame, je l'ai vu bien des fois chez le concierge de notre théâtre. Il attendait...

GILBERTE, l'interrompant.

Et vous m'apportez?...

PITOU.

Indiana et Charlemagne... J'apporte à madame le rôle d'Indiana écrit de ma main. Si madame ne connaît la

pièce que par la brochure, il est bien évident que madame ne peut pas se faire une idée... Voici le rôle vrai... j'ai mis les traditions en marge...

GILBERTE.

Les traditions?...

PITOU.

Comme qui dirait les farces que les artistes qui ont joué la pièce ont ajouté à leur rôle.

GILBERTE.

Ah!... c'est très bien... Il nous faudrait aussi la musique.

PITOU.

Je l'ai fait copier.

GILBERTE, parcourant le rôle.

Air... *Galop du Tourbillon*... Qu'est-ce que c'est que cet air-là?

PITOU.

C'est de monsieur Musard... le père!... Voici, madame...

Il fredonne quelques mesures.

GILBERTE.

Est-ce que je saurai chanter cela, moi?

PITOU.

Oh! la voix de madame ne peut pas être plus fausse que celle de mademoiselle Charlotte, et vous voyez cependant...

GILBERTE.

Mais je n'ai pas du tout la voix fausse!

PITOU.

Alors... (Montrant le piano.) Du reste, si madame voulait...

GILBERTE.

Comment! vous savez?

PITOU.

Mais oui, madame, je tapote un peu... On ne se doute pas de tous les talents que l'on peut avoir dans notre état sans arriver à rien.

Il ouvre le piano et s'installe.

GILBERTE.

Alors, monsieur...

PITOU.

Quand madame voudra...

Il joue le galop. On frappe légèrement à la porte de droite.

GILBERTE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?... on n'entre pas!

SARTORYS, en dehors.

Mais c'est moi, ma chère!...

GILBERTE.

Ah!... c'est vous... Eh bien, entrez, vous!...

Entre Sartorys.

SCÈNE III

GILBERTE, PITOU, SARTORYS.

GILBERTE.

Mon ami, c'est monsieur Pitou.

SARTORYS.

Ah!

GILBERTE.

Vous savez, c'est pour cette pièce que je dois jouer au Conservatoire : *Indiana et Charlemagne*. (Mouvement de Sartorys.) Vous avez consenti : c'est pour les pauvres... Monsieur Pitou a la bonté de me faire répéter les airs.

FROUFROU.

SARTORYS.

C'est que j'avais, moi, quelque chose à vous dire... mais je regrette vraiment d'être tombé...

GILBERTE.

Oh bien!... mais alors, monsieur Pitou... ce sera pour une autre fois, monsieur Pitou, ce sera pour une autre fois.

PITOU, se levant.

Quand madame voudra... Madame n'aura qu'à me faire parvenir un mot... 22, rue des Dames, à Batignolles... (Saluant.) Madame... Monsieur...

SARTORYS.

Bonjour, monsieur...

SCÈNE IV

SARTORYS, GILBERTE.

GILBERTE.

Vous savez bien... c'est pour cette représentation, cette magnifique représentation organisée par madame de Cambri.

Elle se met sur le canapé.

SARTORYS.

Et que jouera-t-elle, madame de Cambri, dans cette magnifique représentation?

GILBERTE.

Madame de Cambri?... elle ne jouera rien.

SARTORYS.

Rien du tout?

GILBERTE.

Rien du tout. Elle ne peut pas jouer, puisqu'elle organise.

SARTORYS.

Je la reconnais bien là!...

GILBERTE.

Comment?...

SARTORYS.

Très forte pour faire jouer la comédie aux autres, madame de Cambri; mais, quant à la jouer elle-même...

GILBERTE.

Cela veut dire?...

SARTORYS.

Cela veut dire que, pendant que vous serez, vous, sur la scène, elle sera, elle, bien tranquillement dans son fauteuil à vous regarder et à faire ses réflexions.

GILBERTE.

Vous ne l'aimez pas...

SARTORYS.

Je ne l'aime ni ne la hais, je constate que c'est une personne habile, voilà tout!

GILBERTE.

Alors, moi, je suis...

SARTORYS.

Vous êtes la plus adorable petite comédienne qu'il y ait au monde.

GILBERTE.

A la bonne heure!... Vous aviez à me parler?

SARTORYS.

Oui.

GILBERTE, tout en étudiant le rôle qui lui a été apporté par Pitou.

Eh bien, parlez-moi.

SARTORYS.

C'est qu'il s'agit de choses qui vont tant nous éloigner de monsieur Pitou!...

FROUFROU.

GILBERTE.

De choses sérieuses, alors?

SARTORYS.

Très sérieuses...

GILBERTE, toujours étudiant son rôle.

Ah! tant mieux!

SARTORYS

Ma chère amie, je voulais...

GILBERTE, l'interrompant.

Qu'est-ce que c'est que cela, un costume de débardeur?

SARTORYS.

Mais...

GILBERTE.

Voyons, si grave que vous soyez, vous ne me ferez pas croire que vous ne savez pas...

SARTORYS.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi? un costume de débardeur, cela se compose d'une chemise de soie... flottante... et d'une petite... d'un petit pantalon de velours ou de satin... je ne sais pas trop...

GILBERTE.

Et puis?

SARTORYS.

Et puis des boutons, des boutons...

GILBERTE.

Et puis?

SARTORYS.

Et puis un bonnet de police.

GILBERTE.

Et puis?

SARTORYS.

Et puis, c'est tout.

GILBERTE.

Jamais je ne mettrai ce costume-là... même pour les pauvres!... Il faudra que je trouve quelque chose... j'y penserai. Allez, mon ami, je vous écoute...

SARTORYS.

J'ai vu le ministre, ce matin.

GILBERTE, très vivement.

Lui avez-vous dit de venir?

SARTORYS.

Où ça?

GILBERTE.

Mais... à la représentation!

SARTORYS.

Je ne lui ai pas dit, mais je le lui dirai... Ce matin, nous avons parlé de moi; il insiste beaucoup pour que j'accepte un poste à l'étranger.

GILBERTE, effrayée.

A l'étranger!...

SARTORYS.

Il n'y a pas d'avenir à Paris pour moi...

GILBERTE.

Et que vous offre-t-on à l'étranger?

SARTORYS.

La Haye... ministre à La Haye.

GILBERTE.

Ministre à La Haye!... c'est beau, ça, d'être ministre à La Haye?

SARTORYS.

C'est très beau!

GILBERTE.

Ah!... Et combien y a-t-il de Paris à La Haye?

FROUFROU.

SARTORYS.

Je ne sais pas au juste... cent cinquante lieues, peut-être... dix ou douze heures de chemin de fer.

GILBERTE.

Eh bien! j'irai passer l'été avec vous et, le reste de l'année, vous viendrez me voir aussi souvent que vous pourrez.

SARTORYS.

Ah!...

GILBERTE.

Et même... je ne promets rien... mais il ne serait pas impossible du tout que j'allasse, de temps en temps, vous faire une surprise... je ne promets rien...

SARTORYS.

C'est fort bien, mais...

GILBERTE, étonnée.

Mais vous ne comptiez pas sans doute m'emmener avec vous à La Haye?

SARTORYS.

Si fait.

GILBERTE.

Seuls... tous les deux... là-bas... tout le long de l'année?...

SARTORYS.

Eh bien?

GILBERTE.

Mais, mon ami, ce serait à mourir... de bonheur, je le veux bien, mais enfin à mourir... Voyons, mon ami, cela n'est pas sérieux. Est-ce que vous comprenez Paris sans Froufrou et Froufrou sans Paris?

SARTORYS.

Mon Dieu! à la rigueur, je comprendrais peut-être Paris sans Froufrou.

GILBERTE, d'un air de doute.

Ah!...

SARTORYS.

Mais Froufrou sans Paris, non, décidément!

GILBERTE.

Alors?...

SARTORYS.

Alors, je vois bien qu'il n'y a que deux partis à prendre... m'en aller à La Haye sans vous, ou refuser ce que l'on me propose.

GILBERTE.

Et?...

SARTORYS.

Et je suis décidé.

GILBERTE, un peu inquiète.

Vous partez sans moi?

SARTORYS.

Non, je refuse!

GILBERTE.

Ah! c'est bien, ce que vous faites là!

SARTORYS.

Est-ce vraiment bien? Voilà ce dont je ne suis pas sûr; ce dont je suis bien sûr, par exemple, c'est que je n'aurais pas la force de faire autrement.

GILBERTE.

Vous m'aimez donc encore un peu... après quatre ans de mariage?

SARTORYS.

Oui, je vous aime, et beaucoup, mais je crois bien que je ne sais pas vous aimer.

GILBERTE.

Mais si... mais si... vous savez très bien... La meilleure façon d'aimer sa femme, c'est de faire tout ce

qu'elle veut... parce qu'alors la femme se pique d'honneur et fait, de son côté, tout ce que veut son mari.

SARTORYS.

Eh bien, si je vous demandais?...

GILBERTE.

Après ce que vous venez de faire pour moi, pouvez-vous douter?...

SARTORYS.

Vraiment?

GILBERTE.

Vraiment.

SARTORYS.

Si je vous demandais de ne pas jouer dans cette pièce?

GILBERTE, laissant tomber ses deux bras.

Ah! mon ami!

SARTORYS.

Eh bien?

GILBERTE.

Je croyais, moi, que vous alliez me demander quelque chose de raisonnable!... Est-ce que je peux refuser maintenant? c'est impossible!... Et puis vous verrez comme je serai jolie!... ce sera bien un costume de débardeur, si l'on veut, mais ce sera autre chose... je serai tout à fait jolie et j'aurai un succès!... et vous, dans votre coin, vous vous direz : « C'est ma femme, pourtant... »

SARTORYS.

« ... Ce petit débardeur-là!... »

GILBERTE.

Et vous serez fier!...

SARTORYS.

Allons, je m'en vais.

GILBERTE.

Vous allez?...

SARTORYS.

Au ministère, porter cette belle réponse... En passant, je verrai Georges aux Champs-Élysées.

GILBERTE.

Il n'est pas ici, Georges?

SARTORYS.

Non : on a profité de ce beau soleil pour le faire sortir... il était un peu souffrant, ce matin...

GILBERTE.

Il a été un peu souffrant?

SARTORYS.

Vous ne le saviez pas? Ce n'était rien, d'ailleurs...

GILBERTE.

Comment pouvais-je le savoir? J'avais dit qu'on me l'amenât, tous les matins, dans ma chambre... (Elle sonne vivement.) et, ce matin, je me le rappelle, on ne me l'a pas amené.

PAULINE, entrant par le fond.

C'est pour la robe, madame? elle est là...

GILBERTE.

Non, il ne s'agit pas... Pourquoi ne m'a-t-on pas amené Georges, ce matin?

PAULINE.

Mon Dieu, madame, mademoiselle Simson est venue, ce matin, avec monsieur Georges... mais madame dormait... et comme, hier, en faisant entrer monsieur Georges, nous avons réveillé madame et que madame nous avait mal reçues...

GILBERTE.

Comment!...

SARTORYS.

C'est bien!... laissez-nous!...

Pauline sort.

GILBERTE.

« Mal reçues!... » cette façon de parler...

SARTORYS.

Aussi vous avez vu comme je l'ai... (Souriant.) A part cela, elle avait entièrement raison. (Mouvement de Gilberte.) Allons, je vais au ministère.

GILBERTE.

Allez... et embrassez-moi, au moins, avant de partir...

SARTORYS, l'embrassant.

Ah! Gilberte! Gilberte!...

GILBERTE.

Vous me direz ce que vous aura répondu le ministre.

SARTORYS.

Oui, à tout à l'heure.

GILBERTE.

Ne revenez pas trop tard... vous savez que je dîne chez madame de Cambri...

SARTORYS.

Ah! oui... ce dîner...

GILBERTE.

Oui, monsieur, ce dîner d'où nous avons exclu les maris, afin de pouvoir, en toute liberté, parler de nos costumes...

SARTORYS.

De vos costumes?... Mais puisqu'elle ne joue pas, elle!...

GILBERTE.

Décidément, vous lui en voulez.... Et vous, vous dînez au club?

SARTORYS.

Non : j'ai à écrire, ce soir, je dînerai ici.

GILBERTE.

Tout seul, alors?

SARTORYS.

Oh! avec Georges, je ne suis pas seul... Allons, à tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE V

GILBERTE, seule.

« Avec Georges... avec Georges... » je comprends bien ce qu'il veut dire, mais rien n'est plus injuste. (Regardant la pendule.) Déjà trois heures moins dix... (S'asseyant sur le canapé.) Il semblerait, en vérité, que je n'aime pas mon fils!... Je l'aime comme toutes les femmes que je connais aiment leurs enfants. Je ne peux pas aller moi-même le promener aux Champs-Élysées en portant son cerceau... (En riant.) Qui sait, pourtant? cela serait gentil, peut-être... il faudra que... Trois heures moins dix!... et madame de Cambri doit venir à trois heures avec monsieur de Valréas... pour la répétition... et je ne saurai pas un mot de mon rôle... Allons, soyons sérieuse!... (Elle ouvre le rôle qui lui a été donné par Pitou.) *Duo. Musique nouvelle de Bérat.*

Elle va au piano, cherche dans le cahier de musique laissé par Pitou, et chante en s'accompagnant.

SCÈNE VI

GILBERTE, BRIGARD.

GILBERTE.

J'possède une taille assez piquante...

BRIGARD, entr'ouvrant la porte du fond.
Des cheveux noirs et des yeux bleus.

GILBERTE.

Ah! papa!...

BRIGARD, entrant.

Indiana et Charlemagne!... ah!... C'est Déjazet qui chantait ça... (Avec enthousiasme.) Déjazet!...

GILBERTE.

Eh bien, papa!

BRIGARD, modestement.

Et Achard.

Il reprend.

Moi, j'possède une âme brûlante
Dans un physique avantageux.

(Parlé.) A toi!

GILBERTE.

J'possède un lit peu confortable,
Un' table, un' chaise, un' boîte à thé.

BRIGARD.

J'ai comm' vous un lit, une table;
J'ai bien des chos's... au Mont-d'-Piété.

(Parlé.) Ensemble!

BRIGARD.

Ah! Dieu! qu' j'ai d'chos's au Mont-d'-Piété!

GILBERTE.

Dieu! qu'il a d'chos's au Mont-de-Piété!

TOUS DEUX.

Le joli mariage!...

Ils s'arrêtent, en riant.

BRIGARD, avec orgueil.

Ah! c'est que les gens de cette époque-là!...

GILBERTE, se levant et riant.

Taisez-vous donc, papa... on va croire que vous parlez pour vous!... Merci, papa, et maintenant, bonjour... je suis enchantée de vous voir... Louise va bien?

BRIGARD.

Très bien.

GILBERTE.

Et vous venez?...

BRIGARD.

T'annoncer mon départ.

GILBERTE.

Vous partez?

BRIGARD.

Demain soir.

GILBERTE.

Et vous allez?...

BRIGARD.

En Bohême.

GILBERTE.

Alors, vous ne serez pas là pour m'applaudir?

BRIGARD.

Non, je le regrette...

GILBERTE.

Et qu'est-ce que vous allez faire en Bohême?

BRIGARD.

Mais je vais passer trois mois à Prague...

FROUFROU.

GILBERTE.

Vous êtes nommé ministre?

BRIGARD.

Ministre!...

GILBERTE.

Une mission... chorégraphique?

BRIGARD.

En vérité, ma fille, tu as quelquefois des façons avec moi...

GILBERTE.

Non, là... voyons, je vous demande pardon.

BRIGARD.

Écoute-moi un peu... C'est de Louise que je viens te parler...

GILBERTE.

Ah!... c'est vrai... vous ne pouvez pas l'emmener...

BRIGARD.

Naturellement... parce que... (Regards échangés, sourires, jeu de scène.) Enfin, je ne l'emmène pas... et c'est justement pour cela...

GILBERTE.

Eh bien, mais... qu'elle vienne ici, qu'elle vienne tout de suite!

BRIGARD.

Certainement, c'est ce qu'il faudrait; mais ne s'avise-t-elle pas de vouloir aller passer dans un couvent les trois mois que durera probablement mon absence?

GILBERTE.

Dans un couvent?... voilà une idée, par exemple!... Il faut qu'elle vienne ici, non pour trois mois, ni pour six... mais pour toujours, puisqu'elle s'entête à ne pas vouloir se marier... Tu sais comme j'aime Louise... (En embrassant Brigard.) et toi aussi, papa... et comme je

deviens sérieuse quand il s'agit de vous aimer. Tu sais toutes mes instances pour la décider à venir; tu dois savoir aussi que ces instances ont toujours été repoussées avec une fermeté de résolution qui parfois m'a étonnée...

BRIGARD.

Cela n'a rien d'étonnant : la peur de vous gêner!...

GILBERTE.

Nous avons quatre fois la place!...

BRIGARD.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... je veux dire qu'elle craint de gêner votre bonheur.

GILBERTE.

Ah!... j'aurais compris ça pendant les quinze premiers jours... mais, au bout de quatre ans!...

BRIGARD.

Ne va pas lui dire des choses comme ça, à elle!...

GILBERTE.

Je lui dirai ce qu'il faudra pour la faire rester... Envoyez-la-moi, ou bien, si vous voulez, je vais moi-même...

BRIGARD.

C'est inutile : elle doit venir te voir aujourd'hui; il n'y aura qu'à ne plus la laisser sortir...

GILBERTE.

Quand je devrais fermer les portes!... Et qu'elle n'ait pas peur, elle ne nous gênera pas...

BRIGARD, prenant un air grave.

Comme tu me dis cela!... Est-ce que tu ne serais pas heureuse, ma fille? est-ce que ton mari?... Il serait de mon devoir...

FROUFROU.

GILBERTE, riant.

Oh! papa... papa!...

BRIGARD.

Je dis que mon devoir de père...

GILBERTE.

Dis-moi avec qui tu vas en Bohême!

Nouveau mouvement de Brigard. — Un domestique ouvre la porte.
Entre madame de Cambri.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

On peut entrer?

GILBERTE.

Mais certainement!...

BRIGARD.

Je suis enchanté de vous voir, madame : cela m'aura permis de vous serrer la main avant mon départ.

LA BARONNE.

Vous allez à Prague, décidément?

BRIGARD.

Oui.

LA BARONNE.

Et vous avez raison... à votre place, j'en ferais autant... après le passe-droit qu'on vous a fait dans le dernier ballet!...

BRIGARD, embarrassé.

Madame... je vous en prie...

GILBERTE, éclatant de rire.

J'en étais sûre!...

BRIGARD, à Gilberte.

Ne crois pas un mot de ce que te dit la baronne... et au revoir! (Embrassant sa fille.) Je viendrai vous dire adieu, à toi et à Louise, puisque tu es sûre de la garder.

GILBERTE.

Oui, j'en suis sûre!...

BRIGARD.

A demain, alors... (Saluant la baronne.) Madame...

LA BARONNE.

Au revoir, Bohémien!...

BRIGARD.

Mes cheveux blancs, madame...

LA BARONNE, regardant les cheveux de Brigard qui sont teints.

Comment! vos...

BRIGARD.

C'est vrai... j'oublie toujours que je ne me suis pas trouvé digne de les porter!...

GILBERTE, se rapprochant.

Qu'est-ce que vous dites?

BRIGARD.

Rien. Adieu.

Il sort.

SCÈNE VIII

GILBERTE, LA BARONNE.

LA BARONNE, s'asseyant sur le canapé.

Que disait donc votre père tout à l'heure... que vous étiez sûre de garder Louise?... où cela... la garder?

GILBERTE.

Mais... ici...

FROUFROU.

LA BARONNE.

Ici!...

GILBERTE.

Oui. Louise va passer près de nous le temps que papa ira passer... là-bas... et, une fois qu'elle sera ici, j'espère bien...

LA BARONNE.

Vous espérez?...

GILBERTE.

J'espère bien qu'elle n'en sortira plus.

LA BARONNE, très marqué.

Ah!... (Un silence.) Et à La Haye, vous l'emmènerez?

GILBERTE.

A La Haye?...

LA BARONNE.

N'y allez-vous pas? Monsieur de Sartorys est nommé.

GILBERTE.

Non, certes, je ne vais pas à La Haye.

LA BARONNE.

Il y va seul?

GILBERTE.

Il n'y va pas, il refuse.

LA BARONNE.

Ah! mes compliments, ma chère... voilà ce qui s'appelle être aimée!... (En riant.) Il me paraît inutile, maintenant, de vous demander s'il consent à ce que vous paraissiez dans cette représentation.

GILBERTE, hochant la tête.

Oh! quant à cela... hum!... il est bien évident qu'il consent, mais...

LA BARONNE.

Vous savez votre rôle?

GILBERTE.

Pas bien encore; la dernière scène...

LA BARONNE.

Nous allons la répéter.

GILBERTE.

Je crois bien! j'ai déjà répété la musique...

LA BARONNE.

Avec qui donc?

GILBERTE.

Avec papa.

LA BARONNE.

Ah mais! c'est un trésor qu'un père comme celui-là!... Vous savez que ça va être très bien, et que c'est votre pièce, que c'est vous qui ferez la recette...

GILBERTE.

Vrai!... et elle sera belle, la recette?

LA BARONNE.

Elle sera énorme... et, à ce propos, il faut absolument que je vous raconte quelque chose.

GILBERTE.

Et quoi donc?

LA BARONNE.

Figurez-vous... il y a une heure... j'étais chez moi, bien tranquille... on m'annonce un monsieur que je ne connais pas et qui venait, me dit-on, pour prendre des billets... C'était pour les pauvres : je le fais entrer. Alors, ce monsieur me dit qu'il vient de la part de l'agence des théâtres....

GILBERTE.

Oh!

LA BARONNE.

Et que si je veux lui laisser vendre un certain nombre de billets, il me remettra, d'abord le prix des places,

bien entendu... et puis, écoutez donc... (Avec orgueil.) une prime de trois mille francs!

GILBERTE.

Oh!

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous voulez? moi... c'était pour les pauvres... j'ai pris les trois mille francs et je vous les apporte.

GILBERTE.

Oh!... ma chère!...

LA BARONNE, se levant.

Les voici... car c'est bien vous...

Elle donne les billets à Gilberte.

GILBERTE.

Eh bien!... là... vrai!... c'est le premier argent que je gagne... Il faut nous dépêcher d'envoyer cela à ce bon abbé.

LA BARONNE.

Avec un petit mot.

Gilberte se place devant la table et écrit.

GILBERTE, tout en écrivant.

Mais, dites-moi, ma chère, est-ce que nous lui avouons d'où vient cet argent?

LA BARONNE, assise en face d'elle.

Hum!

GILBERTE.

N'est-ce pas? il vaut mieux ne pas lui parler... pour le moment?...

LA BARONNE.

Si vous voulez, nous attendrons... et, la première fois que cet excellent abbé dînera chez vous ou chez moi...

GILBERTE.

Nous lui dirons la chose, tout gentiment...

LA BARONNE.

Au dessert...

GILBERTE.

C'est entendu!... (Elle a cacheté sa lettre et sonne. — Entre un domestique.) Tenez, qu'on porte cela tout de suite. (Le domestique sort.) Mais alors, les gens qui auront pris des billets à l'agence et qui auront payé très cher...

LA BARONNE, qui s'est levée.

Eh bien?

GILBERTE.

Ils seront difficiles!

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela peut vous faire?... vous serez charmante.

GILBERTE.

C'est votre avis?

LA BARONNE.

Certes!

GILBERTE.

Eh bien!... c'est le mien aussi.

Elle se lève.

LA BARONNE.

Un grand succès, alors, car monsieur de Valréas, qui jouera Charlemagne...

GILBERTE, l'interrompant.

Quand il se sera décidé à apprendre son rôle!

LA BARONNE.

Oh! il jouera très bien... Vous m'accorderez qu'il a, au moins, une des choses qu'il faut avoir pour jouer très bien...

GILBERTE.

Qu'est-ce qu'il a?

FROUFROU.

LA BARONNE.

Il est amoureux fou de la personne avec laquelle il joue... Il paraît que c'est excellent, cela...

GILBERTE.

Mais qu'est-ce que vous dites? « amoureux fou »!...

LA BARONNE.

Sans doute.

GILBERTE.

Comment, vous qui le connaissez si bien, pouvez-vous faire semblant de croire?...

LA BARONNE.

Mais c'est justement parce que je sais très bien comment est monsieur de Valréas quand il est amoureux... pour de rire... que je suis sûre... Maintenant il est amoureux pour de bon, maintenant, pour tout de bon... et c'est la première fois que cela lui arrive.

GILBERTE.

Vous êtes folle, ma chère!...

LA BARONNE.

Croyez-vous?

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur de Valréas.

Entre Valréas.

LA BARONNE.

Eh bien! nous allons voir...

SCÈNE IX

LES MÊMES, VALRÉAS.

VALRÉAS.

Madame...

LA BARONNE.

Arrivez donc, monsieur, et faites vos compliments.

VALRÉAS.

Mes compliments?...

LA BARONNE.

La nouvelle était vraie : votre ami est nommé à La Haye et madame de Sartorys part dans huit jours.

VALRÉAS.

Oh!

LA BARONNE.

Immédiatement après la représentation.

VALRÉAS, à Gilberte, très ému.

Vous partez?

LA BARONNE, bas, à Gilberte.

Eh bien! qu'en dites-vous?

GILBERTE, un peu embarrassée.

Voyons, répétons...

LA BARONNE, à Valréas.

Eh! non, on ne part pas... Est-ce qu'on pouvait partir?

GILBERTE.

Répétons... répétons...

VALRÉAS.

Oui!... oui!... répétons... Qu'est-ce que nous répétons?

GILBERTE.

Moi, je voudrais bien voir la dernière scène... que nous n'avons pas vue encore.

VALRÉAS.

Va pour la dernière scène!

GILBERTE.

Oh! vous... cela vous est bien égal... Comme vous ne savez ni la première, ni la dernière!...

VALRÉAS.

Comment, je ne sais pas?... Si on peut dire!... moi qui ai passé la nuit!... Tenez, sans rôle, moi, je vais répéter sans rôle. (A la baronne.) Mais vous me soufflerez.

LA BARONNE, riant.

Soyez tranquille!...

GILBERTE.

Le décor!

VALRÉAS.

Tout de suite, le décor! (Plaçant deux chaises au milieu du théâtre.) Voilà le mur qui sépare les deux chambres... là, entre ces deux chaises, la porte. (Il place une troisième chaise.) Indiana chez elle, Charlemagne chez lui...

GILBERTE.

Pas du tout... Dans la dernière scène...

LA BARONNE.

Indiana est chez Charlemagne...

VALRÉAS.

Et Charlemagne chez Indiana... vous avez raison. Nous y sommes?

GILBERTE.

Nous y sommes!... (A la baronne.) Et vous, ma chère...

LA BARONNE.

Moi, comme d'habitude, je serai le régisseur. Donnez-moi la brochure. (On la lui donne; elle s'assoit sur un pouf.) Là, allez maintenant.

GILBERTE.

Nous prenons quand le garde du commerce est parti...

VALRÉAS.

Pour aller chercher le commissaire.

GILBERTE.

C'est cela.

VALRÉAS.

Et on dit que je ne sais pas!

GILBERTE, cessant de parler naturellement et jouant d'une façon un peu gauche.

« Il est parti!... »

VALRÉAS, jouant.

« Bravo!... hourra!... »

GILBERTE, jouant.

« Mais s'ils reviennent... et le commissaire... ils for-
» ceront la porte... Pristi! monsieur, pas de plaisan-
» terie!... »

LA BARONNE.

Ah!... très bien!...

GILBERTE.

N'est-ce pas? « Pristi, monsieur, pas de plaisan-
» terie!... » (S'arrêtant.) Et vous verrez : à la représenta-
» tion... je le dirai encore mieux.

LA BARONNE, à Valréas.

A vous... « Ah! un éclair... »

VALRÉAS.

Oui, oui, je sais... sans rôle... « Ah! un éclair qui me
» traverse... Je vas déménager mon appartement... je
» transporte mes meubles chez vous. »

GILBERTE.

« Par exemple, chez moi! »

VALRÉAS.

« Puisque je vous épouse!... »

GILBERTE.

« Devant monsieur le maire? »

LA BARONNE.

Dans la brochure, il y a qu'il faut dire cela vivement.

FROUFROU.

GILBERTE.

Quoi vivement?

LA BARONNE.

Il faut dire : « Devant monsieur le maire? » vivement.

GILBERTE.

Ah! je n'ai pas dit assez?...

LA BARONNE.

Oh! non... Vous avez dit (imitant Gilberte.) : « Devant monsieur le maire? »

GILBERTE.

Voulez-vous que nous recommencions, monsieur?

VALRÉAS.

Mais très volontiers, madame!

GILBERTE.

Alors, ayez la bonté...

VALRÉAS, jouant.

« Puisque je vous épouse!... »

GILBERTE, avec éclat.

« Devant monsieur le maire?... » J'espère que, cette fois...

LA BARONNE.

Ah! cette fois, c'est très bien!

GILBERTE, avec le même éclat.

« Devant monsieur le maire?... »

VALRÉAS.

« Parbleu!... Ouvrez vite!... »

GILBERTE.

« Mais non! » (A la baronne.) Qu'est-ce que je fais là?

LA BARONNE.

Vous regardez par la fenêtre.

GILBERTE.

C'est vrai!... (Jouant.) « Ah! voilà le commissaire...
« orné de son écharpe... Dieu! a-t-il le nez long!... »

VALRÉAS.

« Je vais le lui allonger encore. Ouvrez! »

LA BARONNE, à Gilberte.

Là, vous ouvrez la porte de communication.

GILBERTE.

Bien, j'ouvre la porte de communication et... qu'est-ce que je dis?

LA BARONNE.

Vous dites : « Ah! ma foi, tant pis!... »

GILBERTE, renversant la chaise qui représente la porte.

« Ah! ma foi, tant pis!... sauve qui peut!... et vite!...
» dépêchez!... »

VALRÉAS.

« Bravo! et d'abord... »

Il veut embrasser Gilberte.

GILBERTE, s'échappant.

Eh bien!...

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc?

VALRÉAS.

C'est madame qui ne veut pas...

LA BARONNE, regardant la brochure.

Ah! il a raison... il a raison... il y a sur la brochure : « *l'embrassant au passage.* »

GILBERTE.

Il y a ça? (La baronne lui montre la brochure : Gilberte s'approche, prend son lorgnon et regarde la brochure.) Eh bien! nous passerons le passage, voilà tout!

VALRÉAS.

Comment, nous passerons?... et moi qui n'ai accepté le rôle qu'à cause de cela!...

GILBERTE.

Ah bien! le jour où nous jouerons la pièce, je ne dis pas...

VALRÉAS.

C'est cela... et, ce jour-là, moi, je serai mauvais, parce qu'on ne m'aura pas laissé répéter.

GILBERTE.

Voyons, continuons.

VALRÉAS, s'asseyant dans un fauteuil.

Non, non, je ne répète plus.

GILBERTE, à la baronne.

Monsieur le régisseur...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi?... Il est dans son droit!

GILBERTE.

Dans son droit?

LA BARONNE.

Absolument!

GILBERTE.

Alors, il faut?...

LA BARONNE.

C'est pour les pauvres...

GILBERTE, plus émue qu'elle ne veut le laisser paraître.

Eh bien! voyons... puisque le régisseur...

VALRÉAS, très ému également.

Ah! nous reprenons... (Jouant.) « Bravo!... et d'abord... »

Il s'arrête, très troublé.

LA BARONNE.

Eh bien! c'est vous qui maintenant...?

VALRÉAS, à la baronne.

Si fait, si fait!... C'est vous qui m'empêchez...

LA BARONNE.

Comment, c'est moi!...

VALRÉAS, à Gilberte.

Je vous demande pardon, madame... Je reprends...

(Tout à fait ému.) « Bravo!... et d'abord... »

Il effleure de ses lèvres les cheveux de Gilberte. — La porte du fond s'ouvre : paraît Louise.

SCÈNE X

LES MÊMES, LOUISE.

Moment d'embarras. — Louise descend jusqu'à la chaise renversée et s'arrête, un peu surprise.

VALRÉAS.

Ah!... prenez garde, mademoiselle, prenez garde!...

Il remet tous les meubles en place.

LOUISE.

Merci, monsieur...

GILBERTE, à Louise.

Tu vois, nous répétions.

LOUISE.

Je suis fâchée, vraiment, d'avoir interrompu...

LA BARONNE.

Et moi, je vous en remercie, car nous étions si bien lancés que nous serions allés jusqu'à la fin de la pièce et j'aurais oublié que je dois être chez moi... (A Gilberte.)
N'oubliez pas, vous, que vous dînez...

GILBERTE.

Je n'oublie pas...

LA BARONNE.

A tout à l'heure! (Bas, en montrant Louise qui a descendu la scène.) Et alors, vous allez tâcher de la retenir?

GILBERTE.

Certes!

LA BARONNE.

Ah!... Au revoir, Louise. (A Valréas.) Venez-vous?

VALRÉAS.

Je viens.

LA BARONNE, à Gilberte.

Et à quand la prochaine répétition?

GILBERTE.

Mais!... nous conviendrons de cela ce soir.

LA BARONNE, montrant Valréas.

Et on le préviendra...

GILBERTE.

On le préviendra.

VALRÉAS, sortant avec la baronne.

J'attendrai mon bulletin.

Sortent Valréas et la baronne.

SCÈNE XI

GILBERTE, LOUISE.

GILBERTE, embrassant sa sœur.

Ah! Louise... Louise...

LOUISE.

Eh bien, Gilberte...

GILBERTE, l'embrassant avec plus de tendresse encore.
Ma chère Louise!...

LOUISE, un peu étonnée.

Qu'est-ce que tu as donc?

GILBERTE.
Tu ne sais pas?

LOUISE.
Non...

GILBERTE.
Il m'arrive un bonheur, ma chère Louise, un grand bonheur.

LOUISE.
Et lequel?

GILBERTE.
Je voudrais bien te laisser deviner... mais comme, après tout, je crois que tu ne devinerais pas, j'aime autant te le dire.

LOUISE.
Parle donc!...

GILBERTE.
Suppose que j'aie une sœur... Une sœur chérie, une sœur adorée... et qu'après avoir été séparée d'elle pendant quatre ans, je la retrouve tout d'un coup et qu'il se présente une occasion de la garder près de moi, toujours, toujours...

LOUISE.
Mais qu'est-ce que tu dis?...

GILBERTE.
Je dis ce qui est, petite sœur : tu es ici pour toujours, maintenant... Tu es ici et tu n'en sortiras plus... c'est convenu avec papa.

LOUISE.
Comment?...

SCÈNE XII

LES MÊMES, SARTORYS.

SARTORYS.

On vient de me dire que vous étiez ici, Louise...

Sartorys et Louise se donnent la main.

GILBERTE.

Vous avez vu le ministre?

SARTORYS.

Je l'ai vu.

GILBERTE.

Et vous lui avez dit?...

SARTORYS.

Oui... c'est fini.

GILBERTE.

Ah!... je vous aime!... et tenez, pour vous consoler de ne pas avoir de mission à remplir là-bas, je vais vous en confier une que vous aurez à remplir ici, chez vous...

SARTORYS.

Une mission?

GILBERTE.

Et bien importante, je vous assure... Papa quitte Paris pour trois mois... il faut décider Louise à passer ces trois mois près de nous... ces trois mois d'abord, et, après ces trois mois...

SARTORYS.

Oh! quant à cela...

GILBERTE.

Il faut la décider... c'est vous qui la déciderez.

LOUISE.

Mais...

GILBERTE.

Vous savez comment il faut la prendre et que vous obtiendrez tout d'elle en lui persuadant qu'elle a ici quelques devoirs à remplir... Dites-lui qu'il y a un tas de choses sérieuses à faire ici... ennuyeuses même... Cela l'amuse, elle, de s'occuper des choses ennuyeuses, tandis que moi!... (A Louise.) Tu t'en occuperas à ma place... J'espère que c'est gentil, ce que je te propose, et que maintenant tu ne refuseras plus!... (A son mari.) Dites-lui encore... (Brusquement.) dites-lui tout ce que vous trouverez de plus fort; je n'ai, moi, plus le temps de lui rien dire... Ah! si, pourtant. (A Louise.) Georges, notre enfant, t'adore. (Montrant Sartorys.) Et quant à lui... vois comme tu as bien fait de venir aujourd'hui... tu dîneras avec lui... moi, je l'abandonne, tu me remplaceras... (Louise fait un mouvement pour parler.) Pas un mot... c'est entendu... je vais dire que l'on mette ton couvert.

Elle embrasse sa sœur en disant ces derniers mots et sort par la gauche après les avoir dits.

SCÈNE XIII

SARTORYS, LOUISE.

SARTORYS.

Vous savez que je n'admets pas de discussion sur ce point. Vous resterez près de nous. Voilà qui est dit.

LOUISE.

Cela n'est pas dit du tout.

SARTORYS, riant.

Même si je me fâche?

LOUISE.

Oh!...

SARTORYS.

Même si je supplie?

LOUISE.

Même si vous suppliez.

SARTORYS, sérieux.

Vous nous rendriez cependant un bien grand service à tous les deux en restant, et ce qui manque ici cesserait enfin d'y manquer.

LOUISE.

Que manque-t-il donc ici?

SARTORYS.

Une femme.

LOUISE.

Vous dites?...

SARTORYS.

Je dis que ce qui manque ici, c'est une femme!... Et vous le savez bien, tout en faisant semblant de ne pas comprendre.

Moment de silence.

LOUISE.

Voyons, que se passe-t-il?

SARTORYS.

Tout et rien... toujours la même chose.

LOUISE.

Quoi, enfin?

SARTORYS.

J'adore Gilberte...

LOUISE.

Je le sais de reste, mais je ne vois pas quel grand mal...

SARTORYS, s'asseyant.

Vous ne voyez pas?

LOUISE.

Non.

SARTORYS.

Vous allez voir... Ce matin, j'étais nommé... vous savez peut-être?...

LOUISE.

Oui, je le sais...

SARTORYS.

Je l'ai annoncé à Gilberte... Et Gilberte, elle, m'a immédiatement annoncé que jamais elle ne consentirait à partir.

LOUISE.

Alors, vous?...

SARTORYS.

Alors, moi, j'ai refusé le poste que l'on m'offrait.

LOUISE.

Vous avez refusé!...

SARTORYS.

J'ai fait cela pour elle, tout tranquillement, comme je lui aurais donné un bouquet, et cependant, en refusant, je savais...

LOUISE.

Vous saviez?...

SARTORYS.

Je savais que je brisais mon avenir... J'ai refusé parce que j'aime Gilberte, et elle m'a laissé refuser, elle, parce qu'elle ne m'aime pas.

LOUISE.

Mon ami!...

SARTORYS.

Quand vous m'avez donné Gilberte... car c'est vous qui me l'avez donnée...

fall

LOUISE.

Oui, c'est moi...

SARTORYS.

« Vous êtes le mari qu'il lui faut, me disiez-vous, et sa folie me fera moins peur quand elle sera la femme d'un sage tel que vous... » Vous ne vous doutiez pas alors de ce que pouvait devenir un sage tel que moi!... Ces défauts légers qui étaient en elle, et qui vous faisaient peur, et dont je l'aurais si vite pu guérir avec un peu de fermeté, je refusais de les voir, alors, parce que je l'aimais... Je l'aime aujourd'hui comme au premier jour, et voilà pourquoi, après quatre ans passés, vous retrouvez Gilberte avec ces mêmes défauts... un peu grandis...

LOUISE.

Mais son enfant?...

SARTORYS.

Elle l'adore... Georges a été sérieusement malade : elle a passé huit nuits près de lui, dormant à peine une heure, de temps à autre. Il y a des jours où elle ne le quitte pas... après cela, des semaines entières pendant lesquelles elle le voit cinq minutes le matin et cinq minutes le soir...

LOUISE.

Qui donc s'occupe de lui?

SARTORYS.

La gouvernante... moi, quand je peux...

LOUISE.

C'est effrayant, tout ce que vous me dites là!...

SARTORYS.

Oui, certes, c'est effrayant, et si Gilberte et moi devons rester seuls, abandonnés l'un à l'autre, qui sait comment cela finira?... mais, si une personne...

LOUISE.

Une personne?...

SARTORYS.

Une personne sage, vraiment sage, celle-là, venait se mettre entre nous deux et prendre le gouvernement de cette maison que personne ne tient... ces devoirs que Gilberte évite et auxquels, moi, je n'ai pas la force de la rappeler...

LOUISE.

Mais il faudrait l'avoir, cette force!...

SARTORYS, se levant.

Eh! je le sais bien, qu'il faudrait l'avoir, mais je sais aussi que je ne l'aurai pas. . Est-ce que cela m'est possible d'avoir de la force contre elle?... Ces devoirs qui l'effrayent et qui doivent être remplis cependant, si une autre se trouvait là... pour les accepter... Voyez comme alors le danger qui nous menace, et que, moi, je n'ai pas su écarter, deviendrait moins grand... Il est des situations, en vérité, dont il est difficile de parler sans sourire : une femme frivole, un mari faible et se complaisant dans sa faiblesse, cela s'est vu, cela se verra encore, et c'est en somme tout ce qu'il y a ici... Le danger est là, cependant, un danger contre lequel Gilberte ni moi ne pouvons rien, et contre lequel, très sincèrement, je crois que, vous, vous pouvez quelque chose.

LOUISE.

Mon Dieu!...

SARTORYS.

Ah! nous vous tenons!... Et le moyen indiqué par Gilberte était le bon!... Maintenant que vous savez qu'en restant vous avez une tâche à accomplir...

LOUISE, se levant.

Cela est-il vrai?

SARTORYS.

Oui, Louise, oui, de quelque façon que je m'y prenne

pour vous le dire, cela est vrai, terriblement vrai, et jamais hasard n'aura été plus heureux que celui qui vous envoie vers nous.

LOUISE.

C'est bien, je resterai !

SARTORYS.

Merci !

Entre un domestique ; il apporte une lampe, des lettres, des journaux.

LOUISE, à part, tout en ôtant son chapeau.

Voilà donc leur bonheur !...

Entre Gilberte, en grande toilette un peu tapageuse.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GILBERTE, GEORGES, perdu dans les jupes de sa mère.

GILBERTE, au domestique.

Je suis en retard... La voiture... faites avancer la voiture. (Le domestique sort. — A son mari.) Elle reste, n'est-ce pas ?

SARTORYS.

Oui.

GILBERTE.

Ah ! voilà une bonne journée !... (Elle veut aller vers Louise et s'aperçoit que Georges a le pied sur sa robe.) Prends donc garde !... tu vas me déchirer !...

Elle le repousse un peu brusquement.

LOUISE.

Viens avec moi, Georges, viens.

GILBERTE.

Oui, va avec ta tante.

GEORGES.

Je veux bien, moi !...

Il court embrasser sa tante.

GILBERTE, à Louise.

Tu vois comme tu as bien fait de rester!... Vous allez dîner tous les trois bien gentiment... Avant de partir, il faut que je vous installe. (A son mari.) Tenez, voilà vos lettres, vos journaux, votre chère politique. (Elle étale sur la table devant Sartorys les lettres et les journaux apportés par le domestique.) Et toi... Louise... là... au coin du feu... à ma place...

Entre le domestique. — Sartorys et Louise s'asseyent.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de madame est avancée.

GILBERTE.

Bien!... Je me sauve... (Elle s'arrête à la porte du fond, se retourne et les regarde.) Vous êtes charmants ainsi, tous les trois!... (Envoyant trois baisers du bout des doigts; — à Louise.) Pour toi!... (Montrant l'enfant qui, à genoux sur une chaise basse, devant la table, prépare ses jouets.) pour lui... (A Sartorys.) et pour vous!

Elle sort, au milieu d'un grand froufrou de jupes. — Sartorys et Louise se regardent; Louise embrasse l'enfant.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GILBERTE, puis LA BARONNE.

Gilberte en scène. Entre un domestique.

GILBERTE.

On n'est pas revenu encore de chez monsieur de Valréas?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore, madame.

GILBERTE.

C'est bien. (Le domestique sort.) Que va-t-il répondre?... à une pareille lettre il ne peut faire qu'une seule réponse : il répondra qu'il m'obéit et qu'il part...

Entre la baronne.

LA BARONNE.

Bonjour, c'est moi... Vite, vite, un chapeau : je vous emmène.

GILBERTE.

Où cela?

LA BARONNE.

Rue du Petit-Hurleur.

GILBERTE.

Rue du?...

LA BARONNE.

Vous avez bien entendu... Il y a un hôtel garni dans cette rue, et, dans cet hôtel garni, une chambre... la chambre dans laquelle madame de Rions a eu la déplorable idée de se laisser surprendre, il y a deux jours.

GILBERTE.

Ah! oui, je sais...

LA BARONNE.

Et tout Paris va la voir, cette chambre... historique! C'est un pèlerinage. Allons, vite... Je ne sais pas bien le numéro, mais nous trouverons tout de même... Il paraît qu'il y a des voitures... presque autant que dimanche dernier à Saint-Thomas... et, de fait, c'est là un sermon qui en vaut bien un autre!...

GILBERTE.

Vous irez sans moi, ma chère...

LA BARONNE.

Comment?

GILBERTE.

Moi, je n'irai pas.

LA BARONNE.

Sérieusement?

GILBERTE.

Très sérieusement... mais, je vous en prie, que cela ne vous empêche pas... Vous irez sans moi....

LA BARONNE, étonnée du ton et de l'air de Gilberte.

Je crois bien que j'irai!... mais tout à l'heure. Je veux d'abord... venez un peu ici, mignonne, et laissez-moi vous regarder.

GILBERTE.

Eh bien?...

FROUFROU.

LA BARONNE.

Hum!... voilà qui ne me satisfait pas. Trop de sérieux sur ce joli front; beaucoup trop de sérieux!

GILBERTE.

C'est cela qui vous inquiète?

LA BARONNE.

C'est très mauvais signe, le sérieux, chez les personnes qui n'en ont pas l'habitude... Ce qui m'inquiète surtout, c'est qu'il ne m'est pas très difficile de deviner le motif...

GILBERTE.

Oh! vous vous trompez...

LA BARONNE.

Je me trompe?...

GILBERTE.

Oui, je vous assure....

LA BARONNE.

Tant mieux si je me trompe vraiment, et si certain écervelé de ma connaissance, nommé Valréas, n'est pour rien...

GILBERTE.

Monsieur de Valréas?

LA BARONNE.

Non?...

GILBERTE.

Eh bien! si fait, c'est de lui qu'il s'agit.

LA BARONNE.

Voyons, Gilberte, voyons...

GILBERTE.

C'est de lui qu'il s'agit, mais vous vous trompez fort si vous vous imaginez qu'il faille craindre... Dans un instant, sans doute, je pourrai vous prouver... (Entre le domestique, apportant une lettre.) C'est la réponse?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame.

GILBERTE.

Ah!... (Le domestique sort. — Gilberte, après avoir lu, tend la lettre à la baronne.) Tenez!...

LA BARONNE, lisant.

« Vous m'ordonnez de partir; je partirai ce soir. »

GILBERTE.

Vous voyez bien!

LA BARONNE.

Je vois... je vois que le mal est bien plus grand encore que je ne supposais!... Pour qu'il vous envoie une pareille réponse, il faut que vous lui ayez écrit, vous, une lettre...

GILBERTE.

Une lettre dans laquelle je lui ordonnais de partir, naturellement!

LA BARONNE.

Dans laquelle vous lui ordonniez de?... Voilà où vous en êtes!... Voyons, Gilberte, voyons... Ah! vous vous rappelez comme cela m'a amusée dans les commencements, pendant ces répétitions, il y a combien?... deux mois. Tant que j'ai pu croire que ce n'était là qu'un jeu, une façon agréable de passer le temps... Est-ce que je pouvais supposer, moi?... Je croyais avoir affaire à une femme raisonnable... à une femme comme moi... parce que, moi, voyez-vous, si l'on venait me parler d'aimer sérieusement un autre homme que monsieur de Cambri, ce serait absolument comme si, après que j'aurais reçu cinquante coups de bâton par devoir, on venait me proposer d'en recevoir cinquante autres par plaisir... Voilà mes principes!... Qui eût pu deviner que ces principes n'étaient pas les vôtres?... qui eût pu deviner surtout que ce Valréas, ce char-

mant garçon, cet amoureux pour rire, s'aviserait d'inspirer un sentiment réel, et de devenir... je ne dis pas dangereux...

GILBERTE, souriant.

Vous pourriez le dire!...

LA BARONNE.

Mais non, je ne le dis pas... je ne veux pas le dire.

GILBERTE.

Si fait, dangereux! bel et bien dangereux!... et je lui en suis presque reconnaissante... car, il faut l'avouer, le sentiment de ce danger que je courais est la première idée sérieuse qui me soit entrée dans la tête. Par exemple, une fois celle-là entrée, il s'en est glissé plusieurs autres à la suite...

LA BARONNE.

Oh! mais... il faut prendre garde...

GILBERTE.

Une foule de choses, auxquelles je n'avais pas fait attention, me sont alors revenues à l'esprit, pour m'apparaître avec leur signification véritable... Ainsi, tenez, quand je vous ai annoncé que Louise allait vivre ici, près de nous, vous rappelez-vous ce que vous avez dit?

LA BARONNE.

J'ai dit quelque chose, moi?... qu'est-ce que j'ai pu dire?

GILBERTE.

Vous avez dit : « Ah! »

LA BARONNE.

Voilà tout?

GILBERTE.

Voilà tout. Eh bien! quand, après que Louise a été installée ici, je me suis aperçue que cela m'était, en

somme, moins agréable que je n'avais cru d'abord; quand, en la voyant prendre tout doucement, et malgré elle, sans doute, ma place auprès de mon enfant, auprès de mon mari, j'ai senti naître là de certaines pensées... desquelles il vaut mieux que je ne parle pas... je me suis souvenue de votre : « Ah! » et je l'ai compris.

LA BARONNE.

Vous savez... peut-être n'y fallait-il pas voir tant de choses!

GILBERTE.

J'y ai vu ce qu'il fallait y voir, rien de plus. Vous aviez, vous, tout de suite deviné ce qui se passerait; mais peut-être n'aviez-vous pas deviné de quoi, moi, je serais capable, et que, pour couper court à tout cela, je prendrais un grand parti.

LA BARONNE.

Un grand parti?

GILBERTE.

Mon Dieu, oui.

LA BARONNE.

Et lequel?... J'ai une peur maintenant, à chaque parole que vous prononcez!...

GILBERTE.

Cette place qui est à moi, je suis décidée à la reprendre. Je suis décidée à vivre maintenant tout autrement que je n'ai vécu jusqu'à ce jour. (Mouvement de la baronne.) Vous ne me croyez pas?

LA BARONNE.

Si fait... si fait...

GILBERTE.

Que vous me croyiez ou que vous ne me croyiez pas, je n'en suis pas moins décidée.

LA BARONNE.

Un conseil, ma chère Gilberte... Venez avec moi; faites cent mille francs de dettes d'ici à quinze jours; montrez-vous à l'Opéra en costume de Circassienne, ou bien habillez-vous en homme, allez aux courses et promenez-vous dans ce costume au pesage... faites ce que vous voudrez enfin, mais dans l'ordre d'idées que je vous indique!... Les petits journaux parleront de vous; on vous nommera peut-être, et l'on fera entendre que vous êtes perdue... vous serez sauvée!... La voiture qui vous emporte vous paraît aller trop vite, vous avez peur et vous voulez sauter?... C'est vous tuer!... « Je me rattraperai! » dites-vous... A qui?... à votre mari?... Le pauvre homme!... vous le culbuterez avec vous... Ne sautez pas! fouettez les chevaux, au contraire, et faites courir la voiture plus follement qu'elle n'a jamais couru... Là est la sagesse! là est le salut!... Voilà mon conseil, profitez-en... Voulez-vous mettre un chapeau, maintenant, et venir avec moi voir la chambre dans laquelle madame de Rions, qui avait un amant, a été surprise par son mari?

GILBERTE.

Non, je n'irai pas.

LA BARONNE.

Eh bien! vous avez tort. Adieu, ma chère.

GILBERTE.

Adieu.

LA BARONNE.

Gilberte, je vous en prie... Vous ne voulez pas suivre mon premier conseil, qui est le bon... écoutez au moins celui-ci... Si j'étais à votre place, je resterais enfermée chez moi quarante-huit heures... et, pendant ces quarante-huit heures, je ne songerais à rien... je ne m'occuperais de rien. Je vous assure que

vous m'effrayez et que vous n'êtes pas en état maintenant...

GILBERTE.

Que dites-vous donc? Jamais je n'ai été plus calme, plus tranquille.

LA BARONNE.

Oh! adieu, alors, adieu!...

Elle sort. — Gilberte sonne. — Pauline entre.

SCÈNE II

GILBERTE, PAULINE.

PAULINE, venant de la gauche.

Madame?...

GILBERTE.

Monsieur de Sartorys n'est pas sorti?

PAULINE.

Je ne crois pas.

GILBERTE.

Faites-lui dire que je désire lui parler.

PAULINE.

Bien, madame.

Elle sort par la droite.

GILBERTE, regardant la lettre de Valréas.

Pauvre garçon!... La baronne avait bien raison tout à l'heure : qui eût dit qu'un jour il aimerait sérieusement?... car il m'aime, et il partira. C'est bien... je suis contente de lui... et contente de moi... allons!... (Elle déchire la lettre en tous petits morceaux et jette les morceaux dans la cheminée.) C'est fini... Le tout maintenant est de savoir si ma chère sœur voudra bien consentir à me la rendre, cette place qui est à moi!... Nous verrons bien.

Entre Louise.

SCÈNE III

GILBERTE, LOUISE, puis SARTORYS.

LOUISE, en train de mettre ses gants. — Elle vient de la gauche.
Bonjour, petite sœur.

GILBERTE.

Tu sors?...

SARTORYS, entrant.

Vous avez à me parler, ma chère?

GILBERTE.

Oui, mon ami. (A Louise.) Où vas-tu?

LOUISE.

Chez madame de Lussy : elle doit me donner des renseignements sur la nouvelle gouvernante que nous prenons pour Georges.

GILBERTE, à part.

« Nous prenons »!... (Haut.) Je pourrais aller moi-même...

SARTORYS.

Si vous allez chez madame de Lussy, je sais d'avance ce qui arrivera ; vous inventerez à vous deux quelque toilette nouvelle... mais, quant à la gouvernante, il n'en sera pas plus question... Laissez Louise se charger...

GILBERTE.

Soit!...

LOUISE, à Sartorys.

Et n'oubliez pas, vous, que vous devez sortir à trois heures pour cette terre que nous voulons acheter.

SARTORYS, en riant.

Je n'oublierai pas, mademoiselle, je n'oublierai pas.

GILBERTE, à part.

« Nous voulons » !...

LOUISE.

Est-ce tout?... Oui, c'est tout... (Embrassant sa sœur.)
A tout à l'heure, Froufrou !

GILBERTE, se laissant embrasser.

A tout à l'heure !

Louise sort par le fond.

SCÈNE IV

SARTORYS, GILBERTE.

Sartorys paternel, un peu trop paternel, pendant toute la scène qui suit.

SARTORYS.

Eh bien?...

Il s'assied sur un fauteuil et la fait asseoir sur une chaise basse.

GILBERTE.

Eh bien ! mais...

SARTORYS.

Il paraît que c'est difficile à dire...

GILBERTE.

Oh ! oui... très difficile... c'est quelque chose comme
une confession.

SARTORYS.

Une confession !

GILBERTE.

Oui, je viens m'accuser devant vous.

SARTORYS, souriant.

Nous avons des dettes, Froufrou !

GILBERTE, avec un mouvement d'impatience.

Non, ce n'est pas cela.

SARTORYS.

De quoi donc, alors, vous accuser?

GILBERTE.

Ne le devinez-vous pas?... d'avoir été un peu frivole, un peu légère, même après notre mariage, même après la naissance de Georges... d'être restée Froufrou, en un mot, de n'avoir pas su devenir...

SARTORYS.

Voilà tout?... Vous m'aviez presque fait peur!

GILBERTE.

Ah!... Et maintenant?...

SARTORYS.

Maintenant je me rassure... Rassurez-vous aussi : tout cela n'est pas bien grave.

GILBERTE.

Pas bien grave?

SARTORYS.

Pas grave du tout.

GILBERTE.

Mais... il y a quelque temps, ce n'est pas ainsi que vous parliez. (En souriant.) Je me trompe... vous n'osiez pas parler... Mais, à défaut de paroles, l'air de votre visage, votre silence même semblaient me dire le contraire de ce que vous dites maintenant... Cette façon de vivre, dans laquelle aujourd'hui vous ne voyez rien de grave, vous inquiétait alors, et, autant que vous le permettait la crainte de me déplaire, vous essayiez de m'en montrer les dangers.

SARTORYS.

Oui, il y a deux mois... mais depuis ces deux mois...

GILBERTE.

Depuis ces deux mois?...

SARTORYS.

Eh ! oui, depuis que Louise est ici.

GILBERTE.

Louise!...

SARTORYS.

Tous ces dangers ont disparu... et quand même, à présent, il plairait à Froufrou d'être plus Froufrou que jamais, le mal ne serait pas bien grand, puisqu'à votre place...

GILBERTE, l'interrompant.

Et ce dont s'occupe ma sœur, si je tenais à m'en occuper moi-même?...

SARTORYS.

Quelle idée, maintenant que les choses vont à merveille, de vouloir...

GILBERTE.

Ah ! vous trouvez que les choses vont... ?

SARTORYS.

Sans doute !... Regardez autour de vous, ma Gilberte, et dites-moi si maison a jamais été mieux gouvernée que la vôtre, depuis que Louise en a pris le gouvernement !... Voyez comme elle a soin de Georges, et comme elle l'élève bien, cet enfant !...

GILBERTE.

Si j'y tenais, cependant ? si, à toutes forces, je tenais à gouverner moi-même ?...

SARTORYS.

Ce zèle me paraîtrait assurément trop louable pour ne pas être encouragé, et je l'encouragerais de toutes mes forces, mais...

GILBERTE.

Mais?...

SARTORYS.

Mais si, en dépit de mes résolutions et de mes encouragements, cette belle ardeur ne se soutenait pas, si, au bout de huit jours... ou de quinze, vous vous aperceviez de quelque lassitude, ne vous croyez pas obligée de lutter quand même, et retournez vite à vos plaisirs, à vos triomphes. Je vous jure que l'air de mon visage ni mon silence ne vous reprocheront plus rien. Pourquoi vous tourmenterai-je maintenant, puisque cela est devenu inutile? Je ne gâterai point mon bonheur et je me contenterai d'être le mari de la plus gentille, de la plus fêtée, de la plus admirée et de la plus adorée petite femme qu'il y ait au monde.

Silence.

GILBERTE, se levant.

Ce poste qu'on vous offrait, et que vous avez refusé à cause de moi...

SARTORYS.

La Haye?

GILBERTE.

Oui... ne pourriez-vous pas y aller maintenant?... Là ou autre part, je vous suivrais volontiers.

SARTORYS.

Mais non, je ne puis pas y aller... On aurait pu être froissé de mon refus; on m'a, au contraire, traité avec une bienveillance particulière... J'ai maintenant, à Paris, une situation à peu près équivalente à celle que j'aurais eue là-bas... Tout est bien qui finit bien, et vous voyez que vous n'avez vraiment pas autant de reproches à vous faire que vous le croyez.

Gilberte regarde son mari d'une façon singulière et va s'asseoir sur une chaise à gauche du guéridon.

GILBERTE.

Ce que je vois le mieux, c'est que tous mes beaux projets...

SARTORYS, se levant.

Ah! je vous en tiens compte.

GILBERTE.

Vrai?

SARTORYS.

Et je veux vous en récompenser... Ces deux chevaux qui vous plaisaient tant et que, moi, j'avais, ma foi, trouvés trop chers, je vous les donnerai aujourd'hui.

GILBERTE, se levant.

Je n'en veux pas!...

SARTORYS, étonné.

Vous n'en voulez pas?

BRIGARD, passant sa tête par la porte entre-bâillée.
Bonjour, fillette!...

SCÈNE V

LES MÊMES, BRIGARD.

SARTORYS.

Monsieur Brigard...

BRIGARD.

Bonjour, mon-cher...

SARTORYS.

Ma foi, vous arrivez à merveille! Gilberte est un peu nerveuse, à ce qu'il me semble; mais vous saurez la remettre en belle humeur...

BRIGARD, à sa fille.

Un peu nerveuse, vraiment?

GILBERTE.

Bonjour, mon père.

BRIGARD.

Cela ne durera pas... Il faut me rendre un grand service, fillette. Il paraît qu'il y a trois jours, au patinage, tu avais une sorte de toque...

GILBERTE.

Eh bien?...

BRIGARD.

Madame de Lauwereins... tu vois, je te dis le nom afin que tu n'aïles pas te figurer... madame de Lauwereins meurt d'envie de s'en faire faire une semblable... Elle m'en a parlé et j'ai pensé que tu ne refuserais pas à moi, ton père... (Gilberte sonne.) Vraiment, tu vas?...

GILBERTE.

Je vais dire qu'on vous l'apporte...

BRIGARD.

Ah! tu es gentille!...

Entre Pauline, Gilberte lui parle bas.

BRIGARD, emmenant Sartorys dans un coin.

Eh bien! on vous a dit?... ils l'ont sifflée!... C'est même à cause de cela que je suis revenu un mois plus tôt... ils l'ont sifflée! .

SARTORYS.

Qui ça, sifflé?...

BRIGARD.

Antonia Brunet... que j'avais menée à Prague. Cabale, mon cher ami, cabale!... si vous entendez parler de cela, vous pouvez hardiment soutenir que c'est une cabale.

SARTORYS.

Je n'y manquerai pas.

BRIGARD.

Merci.

Pauline est sortie. Gilberte est revenue s'asseoir sur le canapé.

SARTORYS, à Brigard, après avoir regardé sa montre.

Je vous laisse avec Gilberte... Je vous en prie, ne la quittez pas avant qu'elle soit redevenue gaie... Je ne sais pas ce qu'elle a aujourd'hui...

BRIGARD.

Soyez tranquille!...

Il remonte vers la cheminée et s'arrange les cheveux devant la glace.

SARTORYS, à Gilberte.

Ainsi, vraiment, là... ces deux chevaux?...

GILBERTE.

Non! non!... combien de fois faudra-t-il vous dire?...

SARTORYS.

Vous n'en voulez pas, décidément?... Eh bien! un jour, au moins, j'aurai montré du caractère... Que vous les vouliez ou non, madame, vous les aurez.

BRIGARD, répondant à quelques mots que Sartorys lui dit tout bas en sortant.

Eh bien, donnez-lui en quatre!...

SCÈNE VI

GILBERTE, BRIGARD.

GILBERTE, à part.

Quand je veux revenir à lui, être sa femme... voilà comment...

BRIGARD, allant au piano.

Sais-tu bien qu'il est très gentil, ton mari?

GILBERTE, à part.

Après tout, il a raison... Puisque Louise est ici... il est bien inutile que moi... Il me parle comme à une enfant, ou comme à une maîtresse!...

BRIGARD, tapotant sur le piano.

Très gentil, très gentil!...

GILBERTE, ne pouvant plus se contenir et fondant en larmes.

Ah!...

BRIGARD, stupéfait, se levant.

Eh! mais... des larmes?... qu'est-ce que cela veut dire, Gilberte, qu'est-ce que cela veut dire?...

GILBERTE.

Non, mon père, non...

BRIGARD.

Rien de grave, sans doute... Quand même ce serait grave, est-ce que je ne suis pas là, moi, ton père?

GILBERTE.

Ah!

BRIGARD.

Comment, « ah! »... il ne faut pas dire : « ah!... » Je sais bien que par-ci par-là j'ai pu te paraître un peu... et puis ces diables de cheveux... mais, sac à papier! tout cela n'empêche pas que je ne sois un père, après tout!... (Entre Pauline apportant la toque.) et comme père. .

PAULINE.

Est-ce cela, madame?

GILBERTE.

Qu'est-ce que c'est?... Ah! oui, c'est cela... (Elle prend la toque et la donne à son père.) Tenez, voilà ce que vous m'avez demandé...

BRIGARD, tenant la toque, d'un air très embarrassé.

Comme père... Oui, c'est cela, merci... (Reprenant son air grave.) Comme père...

GILBERTE.

Eh bien!... qu'avez-vous? N'est-ce pas là ce que vous vouliez?

BRIGARD.

Si fait, mais...

GILBERTE, souriant malgré elle.

Mais?...

BRIGARD, prenant son parti.

Enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant...
(Rendant la toque à Pauline.) Faites, je vous prie, porter cela dans ma voiture... (Pauline sort.) Le diable m'emporte, il ne sera pas dit que je n'aurai pas joué mon rôle de père une fois dans ma vie!... Viens ici, fillette, et, très résolument, dis-moi pourquoi tu pleurais tout à l'heure?

GILBERTE, qui s'est levée.

Mais pour rien, mon père.

BRIGARD.

Pour rien?...

GILBERTE.

On a des jours comme cela, vous savez...

BRIGARD.

Oui, je sais... il y a des moments... et moi-même quelquefois... pas souvent... mais enfin, au milieu de tout ça, il y a quelque chose de sérieux, fillette, c'est l'affection que j'ai pour toi; tu n'en doutes pas, je pense, et si tu avais besoin d'un guide, d'un soutien, tu n'hésiterais pas... hum!... Rien, vraiment?... ces larmes? une petite contrariété sans importance?... les nerfs... oui, n'est-ce pas? j'en étais sûr... Alors, il n'y a plus besoin de penser à toi... n'y pensons plus. Embrasse-moi, et maintenant...

GILBERTE.

Maintenant?...

BRIGARD.

Parlons de mademoiselle Louise. Je ne serais pas

fâché de m'occuper un peu d'elle aussi pendant que je suis en train!...

GILBERTE.

Louise!...

BRIGARD, s'asseyant dans le fauteuil à droite du guéridon.

Monsieur de Villaroël vient souvent ici, n'est-ce pas?

GILBERTE.

Monsieur de Villaroël?

BRIGARD.

Oui.

GILBERTE.

Il vient... assez souvent.

BRIGARD.

Très souvent?

GILBERTE, souriant.

Je veux bien...

BRIGARD.

Et tu n'as rien supposé?...

GILBERTE.

Que voulez-vous que j'aie supposé?... Qu'il me faisait l'honneur de me trouver jolie...

BRIGARD, riant.

Et qu'il était amoureux de toi?... Oh! je ne peux pas t'en vouloir... je l'ai cru comme toi... (Se levant.) C'est une chose dont je ne peux pas me corriger, moi; dès que j'entends raconter que quelqu'un fait la cour à l'une de mes filles, je n'hésite pas, je me dis : « C'est à Gilberte. »

GILBERTE.

Eh bien?...

BRIGARD.

Eh bien, j'ai tort... Cela est d'un mauvais père... Car enfin j'ai deux filles, et il serait de mon devoir de sup-

poser que de temps à autre... C'est justement ce qui arrive cette fois-ci... J'ai reçu tout à l'heure la visite de monsieur de Villaroël... Ce n'est pas du tout pour toi qu'il vient ici tous les jours... c'est pour Louise...

GILBERTE, avec joie.

Pour Louise!

BRIGARD, allant s'asseoir sur le canapé.

Oui, il l'aime et il est venu me demander sa main.

GILBERTE, s'asseyant sur ses genoux.

Ah!... petit père!... (Elle l'embrasse.) Ah! que je suis contente!... Vous ne pouvez pas savoir comme je suis... Monsieur de Villaroël... il n'y a vraiment aucune bonne raison à donner pour refuser un pareil mariage.

BRIGARD.

Non, je ne vois pas... Grand nom, grande fortune...

GILBERTE.

Aucune bonne raison! Monsieur de Villaroël est un homme charmant... Vous en avez parlé à Louise?

BRIGARD.

Pas encore; je lui en aurais parlé si elle avait été ici... et, une fois de plus, probablement, elle m'aurait répondu... ce qu'elle me répond toujours : qu'elle ne veut pas se marier.

GILBERTE, se levant.

Il ne faut pas qu'elle réponde cela!

BRIGARD.

Non, sans doute... il ne faudrait pas, mais... Singulière femme que ta sœur... est-ce que tu ne trouves pas? Cette horreur du monde, cette inexplicable résolution de ne pas se marier... Elle n'était pas ainsi, autrefois.

GILBERTE.

Non, certes...

BRIGARD.

Veux-tu que je te dise, moi, tout ce que je pense?
Louise a dû aimer quelqu'un...

GILBERTE, très émue.

Ah!...

BRIGARD.

Louise a dû rêver un bonheur qui, tout d'un coup,
d'une façon que nous ne savons pas, lui aura
échappé...

GILBERTE.

Mon père!...

BRIGARD, se levant brusquement, après avoir
regardé sa montre.

Songe à tout cela, réfléchis, et vois toi-même si ce
que je te dis ne te paraît pas vraisemblable.

Il va à la cheminée prendre son chapeau et arrange ses cheveux devant
la glace.

GILBERTE, le suivant.

En effet, mon père, en effet...

BRIGARD.

Eh bien... Tu dois comprendre que moi, je ne peux
pas... un père... mais toi, tu pourrais parfaitement...
Entre femmes, entre sœurs, on se dit bien des choses
que l'on ne dirait pas... Tu devrais, toi, l'interroger
doucement...

GILBERTE.

Moi?...

BRIGARD.

Tu devrais essayer de le découvrir, ce gros secret...

GILBERTE.

Moi! vous voulez que moi!...

BRIGARD.

Tu devrais enfin lui répéter ce que tu disais tout à
l'heure, que monsieur de Villaroël est un homme

charmant et qu'il faut absolument qu'elle consente à ce mariage...

GILBERTE, avec résolution.

Oh! quant à cela...

BRIGARD.

Tu le lui diras...

Ils redescendent.

GILBERTE.

Oui, je le lui dirai.

BRIGARD.

Tu feras tout au monde pour la décider?

GILBERTE.

Oui, tout au monde, et je la déciderai.

BRIGARD.

Tu crois?

GILBERTE.

J'espère!...

BRIGARD.

Et de deux, alors!... voilà qui est arrangé... Puisque tu te charges de tout, je n'ai plus, moi, besoin de m'occuper de rien... Voilà encore que tu ris... (Mouvement de Gilberte.) Ne me dis pas non, tu as ri... Oh! je ne t'en veux pas... va! Cela me remue si doucement le cœur de te voir rire!... Quand je te vois pleurer, par exemple, comme tout à l'heure... oh! alors je me sens tout... Il ne faut pas que tu sois malheureuse, Gilberte, il ne le faut pas... Tu vas comprendre pourquoi. Je ne me fais pas d'illusions, quant à moi; je sais très bien que, comme père, je manque un peu de... mais enfin, tant que tu es heureuse, je ne suis qu'un père... léger... tandis que, si tu t'avisais d'être malheureuse... (Très sérieusement.) Sais-tu bien que si tu t'avisais d'être malheureuse, je serais, moi, un père abominable... Tu ne le voudras pas, tu m'aimes trop, tu seras heureuse...

Si ce n'est pas pour toi, ce sera pour ton père! (En l'embrassant.) Oui, n'est-ce pas?... Tu me le promets? tu es gentille... Adieu, n'oublie pas de parler à ta sœur dès qu'elle sera rentrée... Ah! et la toque!... qu'est-ce que j'ai fait de la toque?... ah! je n'y pensais plus... elle est dans la voiture.

Il sort.

SCÈNE VII

GILBERTE.

Elle ne refusera pas, cette fois... elle ne peut pas refuser!... Pourtant, si elle allait... Non, cela est impossible... Mais pourquoi, au moment même où je dis qu'elle ne pourra pas refuser, me vient-il à l'esprit?... Qui donc, mon Dieu, me défendra?... Ni mon mari, ni mon père... Ah! il me reste mon fils... il est là... et près de lui, au moins, il faut espérer... (Entre un domestique.) Qu'y a-t-il encore?...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte de Valréas... Monsieur le comte fait demander si madame...

GILBERTE, à mi-voix.

Lui!... je ne veux pas.... (Elle croit s'apercevoir que le regard du domestique est fixé sur elle d'une façon singulière. — Au domestique.) Eh bien! faites entrer monsieur de Valréas et dites à Pauline d'habiller Georges tout de suite et de me prévenir dès qu'il sera habillé : je sortirai avec lui.

Entre Valréas. — Le domestique sort.

SCÈNE VIII

VALRÉAS, GILBERTE.

GILBERTE, durement.

Savez-vous pourquoi je vous ai reçu?... Parce que ce domestique était là... parce qu'il m'a regardée... parce que j'ai eu peur qu'il ne se demandât pourquoi je vous fermis ma porte.

VALRÉAS.

Je n'ai que peu de mots à vous dire...

GILBERTE.

Tant mieux! car je n'ai, moi, que peu d'instant à vous donner. (Silence.) Pourquoi êtes-vous venu?... Comment, après la lettre que je vous avais écrite, n'avez-vous pas compris?...

VALRÉAS.

Vous m'ordonniez de partir... dans cette lettre.

GILBERTE.

Eh bien?...

VALRÉAS.

Eh bien! ce soir même, je partirai... ne vous l'ai-je pas dit?

GILBERTE, d'une voix plus dure encore.

Je le sais bien, que vous me l'avez dit... mais qui me prouve?...

VALRÉAS.

Vous n'avez pas le droit de ne pas me croire. Je vous ai toujours dit la vérité.

GILBERTE, d'une voix plus douce.

Eh bien, soit! vous partirez, je le veux bien... mais il fallait partir sans chercher à me voir.

VALRÉAS.

Cela, par exemple, je n'ai pas pu.

GILBERTE.

Ah!...

VALRÉAS.

Il ne faut pas trop me demander, non plus!... Songez donc à ce que j'étais... et à ce que je suis... Qui me reconnaîtrait? Je plaisantais autrefois, et maintenant!... Il m'eût fait rire, celui qui m'eût prédit que moi, j'éprouverais un jour... ce que j'ai éprouvé tout à l'heure après avoir lu votre lettre. Dans le premier moment, il m'a pris comme une rage d'être fort, d'être héroïque... Je voulais me sacrifier complètement, partir sans vous parler, sans vous voir...

GILBERTE, d'une voix faible.

C'est cela qu'il fallait faire... pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

VALRÉAS.

Je n'en ai pas eu le courage... Après quelques moments, ce premier enthousiasme est tombé; je n'ai plus pensé qu'à une chose, c'est que j'allais être séparé de vous... Et alors, j'ai été vaincu... et alors, il m'a semblé que si vous aviez, vous, le droit de me demander un pareil sacrifice, j'avais bien, moi, le droit de venir vous demander quelques paroles, au moins... quelques paroles qui me donneraient la force de l'accomplir.

GILBERTE.

Eh bien!... je...

PAULINE, entrant.

Madame...

GILBERTE, avec un cri de joie.

Mon fils! Georges est prêt? Amenez-le-moi... tout de suite...

PAULINE.

Mais, madame...

GILBERTE, à Valréas.

Je sors... vous entendez... je sors avec mon fils.

PAULINE.

Monsieur Georges n'est pas ici, madame.

GILBERTE.

Il n'y est pas!...

PAULINE.

Non, madame : mademoiselle Louise, en sortant, l'a emmené avec elle.

GILBERTE, avec violence.

Louise!... (Tâchant de se contenir.) C'est bien, Pauline... puisque mademoiselle Louise l'a emmené, c'est très bien... (Pauline sort. — A elle-même.) Mon enfant non plus... rien pour me défendre... rien... rien...

VALRÉAS.

Gilberte!...

GILBERTE.

Oh! vous partirez, n'est-ce pas, vous partirez? Maintenant, plus que jamais, il le faut... Vous partirez, jurez-le-moi.

VALRÉAS.

Oui, je vous le jure, je partirai.

GILBERTE.

Vous savez que, moi, je ne vous aime pas, que je ne vous aimerai jamais... Vous devez le savoir... Et vous, vous m'aimez... Voilà pourquoi je veux que vous partiez... Comprenez-moi bien. Si j'étais frivole, comme on dit, et coquette, et mauvaise... je vous garderais près de moi, et cela m'amuserait de vous faire souffrir... Que de femmes se conduiraient ainsi!... Mais moi... je ne veux pas... Vous partirez, vous

m'oubliez... Si fait, il le faut, oubliez-moi... mais pas trop vite...

VALRÉAS, lui prenant les mains.

Ah! Gilberte!... Gilberte!

GILBERTE, se dégageant.

Ce soir, n'est-ce pas?... vous parlerez ce soir.

Entre Sartorys.

SCÈNE IX

VALRÉAS, SARTORYS, GILBERTE.

SARTORYS.

Vous ici, mon cher Paul? on ne m'avait pas dit...

GILBERTE.

Monsieur de Valréas vient nous faire ses adieux : il part ce soir.

SARTORYS.

Vous partez?

VALRÉAS.

Oui .. ce soir même j'aurai quitté Paris.

SARTORYS.

Pas pour longtemps, je pense... car Paris ne se consolera pas de votre absence, si elle se prolongeait.
(En lui tendant la main.) Au revoir!

VALRÉAS.

Oui... au revoir! (Saluant Gilberte.) Madame...

GILBERTE.

Adieu, monsieur.

Valréas sort.

SCÈNE X

GILBERTE, SARTORYS.

GILBERTE, à part.

Maintenant, moi, j'ai fait mon devoir; voyons si les autres feront le leur.

SARTORYS, venant s'asseoir sur le fauteuil.

Eh bien, ma chère Gilberte... votre père est-il parvenu à vous égayer un peu? Il m'avait bien promis de ne pas vous quitter avant...

GILBERTE.

Ce que m'a dit mon père n'était pas précisément de nature à... (Appuyée sur le dossier du fauteuil où Sartorys est assis, et regardant son mari bien en face.) Louise nous quitte.

SARTORYS, se levant brusquement.

Comment?...

GILBERTE.

Monsieur de Villaroël demande sa main... Elle nous quitte pour se marier.

SARTORYS, très vivement.

C'est impossible!

Moment de silence.

GILBERTE.

Vous avez fait tout à l'heure un singulier mouvement et... vous venez de dire une parole plus singulière encore!

SARTORYS.

J'avoue que, dans le premier moment, je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'égoïsme... Je m'étais si bien fait à l'idée que Louise ne nous quitterait jamais... Enfin... j'avais tort et je m'en repens.

FROUFROU.

GILBERTE.

Alors, vous allez lui parler quand elle rentrera?

SARTORYS.

Lui parler! Tout n'est donc pas décidé encore?

GILBERTE.

Non, pas encore : Monsieur de Villaroël a vu mon père, voilà tout... Louise ne sait rien.

SARTORYS.

Il me semble que ce serait à vous plutôt...

GILBERTE, passant devant lui.

A moi? est-ce que cela me regarde, moi, les choses sérieuses?... Est-ce que je m'y entends?... Froufrou... vous savez bien; ah! s'il s'agissait d'inventer quelque nouvelle toilette... (S'étendant et se pelotonnant sur sa chaise longue comme un enfant.) Non, ce n'est pas moi qui parlerai, c'est vous, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de parler bien et de décider Louise...

SARTORYS, étonné du ton sur lequel Gilberte a dit sa dernière phrase.

Comment?...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LOUISE.

Gilberte, immobile et silencieuse pendant toute la scène, et n'y prenant part que par des regards que de temps à autre elle jette sur Louise.

LOUISE.

Là... j'ai vu madame de Lussy... j'ai même vu la gouvernante... elle est très bien... elle viendra dans quelques jours... (A Sartorys.) Et vous?...

SARTORYS.

J'ai vu la personne que je devais voir. Mais nous avons maintenant à parler d'une chose plus sérieuse.

LOUISE.

Plus sérieuse?

SARTORYS.

Surtout pour vous.

LOUISE.

Pour moi?

SARTORYS.

Oui.

LOUISE.

Et quoi donc?

SARTORYS.

Un mariage.

LOUISE.

Oh! encore?...

SARTORYS.

Monsieur de Villaroël... Vous ne dites plus : « Oh! encore!... »

LOUISE.

Dame!... écoutez donc, monsieur de Villaroël passe, à juste titre, pour un des hommes les plus distingués... Pourquoi n'avouerais-je pas qu'à me savoir recherchée par lui, j'éprouve un peu d'orgueil... et surtout beaucoup de joie?

GILBERTE.

Ah!

LOUISE.

Oui, beaucoup de joie... car, lorsqu'on saura que je n'ai pas voulu épouser un homme tel que lui, il sera enfin bien entendu que je ne veux épouser personne, et j'espère qu'alors on me laissera tranquille.

SARTORYS.

Vous refusez?

LOUISE.

Mais, certainement, je refuse!

SARTORYS.

Cela n'est pas possible...

LOUISE, s'asseyant près du guéridon.

Ah! rappelez-vous... il y a deux mois, je ne voulais pas, moi, venir ici... c'est vous qui m'y avez forcée... (Gaiement.) Tant pis pour vous! maintenant que j'y suis, il faudra m'y garder.

SARTORYS.

Cependant, voyons...

LOUISE, avec tendresse, se levant.

A moins que vous ne soyez mécontents de moi, tous les deux... à moins que ces devoirs (En souriant.) ennuyeux, dont vous m'aviez dit que j'aurais à me charger si je venais ici, vous ne trouviez que je les ai mal remplis, à moins que vous ne déclariez qu'en restant je serais inutile à votre bonheur...

SARTORYS.

Non, certes! et s'il ne s'agissait que de notre bonheur à nous... mais c'est du vôtre qu'il s'agit.

LOUISE.

Du mien?

SARTORYS.

Oui, Louise, du vôtre.

LOUISE.

Laissez-moi donc entre vous deux, si vous vous intéressez à mon bonheur... car je ne serai nulle part plus heureuse que je ne le suis ici. Mon bonheur, c'est justement de m'occuper, pour vous, de toutes ces choses dont vous m'avez permis de m'occuper : par exemple, de chercher une gouvernante pour Georges. (Avec une espèce de violence.) Je l'adore, moi, ce Georges!... J'ai tou-

jours pensé que le rôle complet de la femme a deux côtés : l'un qui est tout de jeunesse, de grâce et de plaisir... (Montrant Gilberte.) c'est le sien, à elle; l'autre, qui est tout de raison, d'ordre... avec un peu d'ennui, c'est bien possible, je ne dis pas le contraire... eh bien! c'est cela qui me plaît, à moi; elle vous l'a dit... Et cette partie du rôle, cette partie ingrate et nécessaire, dont vous m'avez demandé comme un service de me charger, je vous demande, moi, comme une grâce de me la laisser... D'ailleurs, si vous vouliez me renvoyer, à présent, je ne m'en irais pas.

SARTORYS, à Gilberte.

Vous avez entendu?

GILBERTE.

Oui.

SARTORYS.

Vous la connaissez aussi bien que moi : je crois que maintenant il serait inutile...

LOUISE.

Tout à fait inutile.

SARTORYS.

Cependant si vous voulez essayer, vous...

GILBERTE, d'un ton bref.

Oui, je vais essayer.

SARTORYS.

Je n'ai pas changé d'avis, ma chère Louise, et je pense que vous devriez consentir... Mais vous me faites tant de plaisir en refusant que je ne me sens pas la force d'insister... maintenant, du moins.

LOUISE.

Ni maintenant, ni plus tard!...

SARTORYS, lui serrant la main.

Ah! quant à cela...

LOUISE.

A quoi bon? Ce que je dis aujourd'hui, vous savez bien que je le dirai toujours.

Sartorys rentre chez lui, à droite.

SCÈNE XII

LOUISE, GILBERTE.

Gilberte s'est redressée, s'est levée, a passé derrière le piano et se trouve en face de sa sœur qui va sortir à gauche.

GILBERTE.

Où vas-tu?

LOUISE.

Chercher un livre que Georges me demande et qu'il a laissé dans ta chambre.

GILBERTE.

Georges attendra son livre. (Louise s'arrête et recule étonnée de ce ton et du regard de Gilberte.) Ainsi, ce mariage... tu refuses?

LOUISE.

Mais... oui, je refuse.

GILBERTE.

Ah!... Et c'est pour continuer à veiller sur notre bonheur à tous les deux?

LOUISE.

Gilberte!...

GILBERTE, descendant.

En vérité, cela est fort méritoire... et je dois t'en remercier. Ce que je te reprocherai cependant, c'est de ne pas avoir également partagé tes soins... entre

nous deux... et de t'être occupée de l'un plus volontiers que de l'autre.

LOUISE, qui est descendue aussi.

Mon Dieu!...

GILBERTE.

Tu t'es occupée de mon mari... tu t'es occupée de mon enfant... mais moi?... tu m'as un peu négligée, moi... et tu as eu tort... car, si tu avais bien regardé, tu aurais vu que de tous les dangers qui pouvaient menacer cette maison que tu t'étais chargée de défendre, le plus grave assurément était de mon côté.

LOUISE.

Je ne te comprends pas.

GILBERTE.

Il y a une heure, monsieur de Valréas était ici, près de moi, me jurant qu'il m'aimait... Je lui disais, moi, que je ne l'aimais pas... X

LOUISE.

Eh bien?...

GILBERTE.

Cela n'était pas vrai; je l'aime. f

LOUISE.

Ah!

GILBERTE.

Voilà ce que tu n'avais pas vu, ma sœur... et ce que tu aurais dû voir cependant, si tu l'avais bien rempli, ce rôle accepté par toi avec une si héroïque abnégation!

LOUISE.

Gilberte!...

GILBERTE.

Mais peut-être que le trop d'attention que tu apportais d'un côté t'empêchait de regarder de l'autre.

LOUISE.

Ce que tu viens de dire... que tu aimes monsieur de Valréas, cela n'est pas?

GILBERTE.

Cela est. Il y a deux mois, cela n'était pas... mais, pendant ces deux mois, bien des choses se sont passées... Cet amour a eu le temps de naître et de grandir. Ce qui d'abord n'était qu'un jeu a eu le temps de devenir un danger, un danger tellement sérieux que, voyant que décidément tu ne songeais pas du tout à me sauver, j'ai essayé de me sauver moi-même. Mon mari, mon enfant... j'ai voulu revenir à eux... c'était le meilleur moyen, n'est-ce pas?... Mais mon enfant n'était plus à moi... Entre lui et moi, toi, toi toujours!...

LOUISE.

Je partirai, Gilberte, je partirai!

GILBERTE.

Tu m'as pris mon enfant, et quant à mon mari...

LOUISE.

Ton mari?...

GILBERTE.

Sais-tu qu'en te voyant là, près de lui, en me rappelant le passé, en réunissant mes soupçons d'autrefois à mes soupçons d'aujourd'hui?...

LOUISE.

Tes soupçons?...

GILBERTE.

Allons, c'est bien! ne me force pas à dire ce que je ne veux pas...

LOUISE.

Eh! dis-le donc, ce mot qui te brûle les lèvres!... Ton mari, il y a quatre ans, je l'aimais, n'est-ce pas?

GILBERTE.

Mais...

LOUISE.

Eh bien! oui, je l'aimais.

GILBERTE.

Ah!

LOUISE.

Mais lui, c'était toi qu'il aimait! Alors, croyant que ton bonheur, à toi, serait dans cet amour, j'ai pris moi-même sa main et je l'ai mise dans la tienne, et je l'aimais! Pour que rien ne t'empêchât de consentir à ce mariage, j'ai fait semblant d'être gaie... j'ai dit que je n'aimais pas... et cependant, oui, au moment où je me sacrifiais ainsi pour vous deux... oui, je l'aimais!

GILBERTE.

Et, du jour au lendemain, n'est ce pas? cet amour a disparu.

LOUISE.

Non, pas du jour au lendemain... J'ai souffert longtemps, très longtemps... et peut-être que ces souffrances, peut-être que les efforts que j'ai dû faire pour triompher de moi méritaient une récompense autre que celle... Mais tu as donc tout oublié... et tes instances si souvent répétées pour me décider à venir vivre auprès de vous... et l'étonnement que te causaient mes refus?... Tu as donc oublié que, moi, je refusais toujours?

GILBERTE.

Mais tu as fini par consentir!

LOUISE.

Parce qu'alors j'étais sûre de moi, parce que je n'aimais plus.

GILBERTE.

Ou parce qu'alors tu pensais que le moment était mieux choisi.

LOUISE.

Gilberte... ce n'est pas toi qui parles ainsi?...

GILBERTE.

Oui, oui, c'est moi!

LOUISE.

A quel épouvantable sentiment es-tu en proie pour qu'il te vienne de pareilles pensées?... Voyons... rappelle-toi, est-ce que je voulais venir, moi? Cette fois comme les autres, est-ce que je ne refusais pas? Est-ce que ce n'est pas toi qui as voulu?...

GILBERTE.

Ah! comme tu as bien su me faire vouloir ce que tu voulais!... Comme tu es habile, ma sœur, et comme je ne suis, moi, qu'un enfant près de toi! Comme tu savais bien ce que tu faisais, quand, après nous avoir mariés tous les deux, après t'être sacrifiée pour nous, tu refusais tous les mariages que l'on te proposait, à toi!... et comme il t'a suffi d'un instant pour reprendre tout ce que tu te vantais de m'avoir donné!... Comme il est bien à toi, maintenant!

LOUISE, épouvantée.

Je partirai, Gilberte, je partirai!

GILBERTE.

Tu partiras?... vraiment!... Encore te sacrifier!... Non, ma sœur, ce n'est pas toi qui partiras...

LOUISE.

Comment?...

GILBERTE.

Le ciel m'est témoin que j'étais sincère en essayant de résister, de me défendre!... Mais je ne suis pas la femme des longs efforts... Et quand je succomberais, j'ai bien le droit d'aimer qui m'aime, après tout, puisque lui et toi...

LOUISE, atterrée.

Que vas-tu faire?

GILBERTE.

Je m'avoue vaincue... je te cède la place.

Elle remonte.

LOUISE.

Où vas-tu?...

GILBERTE.

Tu m'en demandes trop!

LOUISE.

Gilberte!...

GILBERTE, furieuse.

Mari, enfant, tu m'as tout pris... c'est bien, garde tout!

Elle se jette dans sa chambre et s'y enferme.

LOUISE, frappant à la porte.

Gilberte! Gilberte!...

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.

ACTE QUATRIÈME

A Venise, six semaines après. Une salle dans un vieux palais. — Sur le devant de la scène, à gauche, une petite table très élégamment dressée; deux couverts. — A droite, fauteuil et petit guéridon; contre le mur, canapé. — Au fond, fenêtres et console. — Porte dans le pan coupé à droite; porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ZANETTO, puis PAULINE.

Au lever du rideau, Zanetto, étendu dans un fauteuil. Entre Pauline par la gauche.

PAULINE.

Vite, Zanetto, vite!... il faut aller chez monsieur de Valréas. Vous lui direz qu'il devait venir déjeuner et qu'on l'attend.

ZANETTO.

Et où avez-vous pris, mademoiselle Pauline, que le métier de Zanetto fût de faire des courses?

PAULINE, riant.

Mais quel est donc au juste le métier de Zanetto?

ZANETTO.

Le métier de Zanetto est de porter avec grâce le costume national de Venise; le métier de Zanetto est de chanter avec une jolie voix les vieux airs du pays...

Cependant j'irai chez le seigneur comte pour vous être agréable..

PAULINE.

Et parce que, là, vous êtes bien sûr d'attraper un peu d'argent...

ZANETTO.

Quand cela serait?... Pauvre Venise!... (Il se lève et regarde autour de lui.) Comme tout cela est beau maintenant, comme tout cela est magnifique! En moins de six semaines, la signora votre maîtresse a su rendre à ce palais sa splendeur d'autrefois... Ah! si les Barberini pouvaient revenir, ils seraient flattés... Seulement...

PAULINE.

Seulement?...

ZANETTO.

Grandes habitudes, la signora... Acheter beaucoup, et, pour le prix, faire attendre... C'est très bon à Paris, cela, parce qu'à Paris les marchands sont riches... mais ici... Ah! pauvre Venise!... Il y a surtout ce malheureux... un vieil ami de mon père... Matteo Stromboli...

PAULINE.

Est-ce qu'il vous a chargé de?...

ZANETTO.

Ah! *povero!*... Voici sa note.

PAULINE.

Ah!

ZANETTO.

Douze cents francs... une misère pour la signora... une fortune pour ce pauvre Matteo...

PAULINE.

Bien. (Elle prend la note.) Et maintenant, allez où je vous ai dit.

FROUFROU.

ZANETTO.

J'y vais, vous voyez bien, j'y vais...

PAULINE.

Pas trop vite...

ZANETTO.

Bon!... En ne me pressant pas, je risque de rencontrer le signor comte sur les marches mêmes du palais... et, je le connais, il me paiera tout aussi bien pour la moitié de la course que pour la course tout entière.

Il sort à droite.

SCÈNE II

PAULINE, puis GILBERTE.

PAULINE.

Ils sont très aimables, les gens d'ici, mais très nets... Il n'y a pas à dire, on commence à nous réclamer ce que nous devons... (Imitant Zanetto.) Douze cents francs... une misère... Oui, mais douze cents francs ici... (Prenant d'autres factures dans un tiroir) et trois mille francs là... et puis encore deux mille, et puis, et puis... tout cela finit par faire une petite somme...

Entre Gilberte par la gauche. Pauline cache les factures dans sa poche.

GILBERTE.

Tu as envoyé?...

PAULINE.

Oui, madame, mais Zanetto vient seulement de partir.

GILBERTE.

Ah!... bien.

PAULINE, à part, regardant la note remise par Zanetto.

Il faut pourtant que je me décide à parler.

GILBERTE.

Pauline...

PAULINE.

Madame?...

GILBERTE.

Tu es une excellente fille, Pauline, et c'est vraiment bien à toi d'être venue me retrouver...

PAULINE.

Je n'ai jamais été qu'au service de madame... alors, dès que j'ai su où était madame, j'ai pensé que je devais...

GILBERTE.

Je t'en suis reconnaissante... Mais qu'est-ce qui se passe? voyons, tu es là à tourner... tu as quelque chose!

PAULINE.

Mon Dieu, madame...

GILBERTE.

Qu'est-ce que ce papier que tu tiens?

PAULINE.

C'est une note, madame...

GILBERTE.

Une note?

PAULINE.

Je suis désolée d'avoir à parler à madame... mais il y a de petites réclamations d'argent...

GILBERTE.

Des réclamations?... (A part, avec un sourire un peu triste.) C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela... (Haut.) Eh bien, donne...

PAULINE.

Voilà, madame... (Elle lui remet la note.) Mais il y en a encore d'autres, qui montent bien à une dizaine de mille francs.

GILBERTE.

Où sont-elles?

PAULINE, tirant les factures de la poche de son tablier.
Je les ai là.

GILBERTE.

Donne, alors, donne tout cela... (Regardant les factures.)
Me voilà avec des dettes, moi!... Je n'avais pas songé
à cela quand j'ai renvoyé au notaire... Enfin, je
m'adresserai à mon père... N'aie pas peur, Pauline,
nous paierons, nous paierons... (Entre un domestique appor-
tant des journaux qu'il met sur une console et une lettre que Pauline
donne à Gilberte.) Ah!... c'est du docteur...

Le domestique sort. — Gilberte prend la lettre et la lit avec émotion ;
quand elle a lu, elle s'aperçoit que Pauline n'est pas sortie et semble
attendre quelque chose.

PAULINE.

Pardonnez-moi, madame... c'est que madame a dit
que cette lettre était du docteur, et alors... pardonnez-
moi...

GILBERTE, très émue.

Alors, tu désirerais savoir?...

PAULINE.

Oui... si monsieur Georges...

GILBERTE.

Il va bien... les nouvelles sont bonnes, très bonnes...

PAULINE.

Très bonnes?

GILBERTE.

Oui... Georges va bien... et... (Avec effort et rapidement.) et
son père, qui pendant près d'un mois a été en danger
de mort, est sauvé maintenant... C'est cela que tu avais
envie de savoir, n'est-ce pas, Pauline?... Eh bien,
mais... je le comprends... et tu avais bien le droit de
me le demander.

PAULINE.

Ah! madame... madame...

GILBERTE.

C'est bien, Pauline, c'est bien... (Pauline sort. — Silence. — Gilberte promène lentement ses regards autour d'elle.) Une heure de colère, et voilà où j'en suis arrivée!... ah!... Enfin, il n'est plus temps maintenant...

SCÈNE III

GILBERTE, VALRÉAS.

VALRÉAS.

Gilberte!...

GILBERTE.

Ah!

ZANETTO, entrant avec le domestique.

Leurs Excellences sont servies...

GILBERTE.

C'est bien, Zanetto, c'est bien. (Zanetto sort.) Allons, venez...

VALRÉAS.

Je suis un peu en retard...

GILBERTE, allant à la table.

Cela n'est rien...

Ils s'asseyent.

VALRÉAS.

Mais, si fait, cela est quelque chose... Pouvez-vous croire que s'il n'y avait pas des raisons?... Je vais vous dire...

GILBERTE, inquiète.

Vous allez me dire?...

VALRÉAS.

Sans doute... Ma mère est ici depuis trois jours...
Vous ne pouviez pas savoir...

GILBERTE.

Je le savais.

VALRÉAS.

Comment?

GILBERTE.

Oui, rappelez-vous... il y a trois jours, comme
aujourd'hui, vous étiez arrivé en retard... c'était la pre-
mière fois, et vous aviez un air si singulier!... Je n'ai
pas pu y tenir, et, une fois que vous avez été parti...

VALRÉAS, souriant.

Une fois que j'ai été parti?...

GILBERTE.

Eh bien, mais... une femme se cachant dans une gon-
dole et suivant un jeune homme qui s'en va dans une
autre gondole... qu'y a-t-il de plus vénitien?... Et c'est
comme cela que j'ai découvert que votre mère était
à Venise.

VALRÉAS.

Vous le saviez... et vous ne m'en parliez pas!

GILBERTE.

Je n'osais pas... j'avais si peur!

VALRÉAS.

Si peur?...

GILBERTE.

Oh! oui... Et si je suis un peu rassurée maintenant,
c'est que je vous vois rire, et que je me doute bien
que, puisque vous riez, je n'ai rien à craindre...

VALRÉAS.

Et de quoi donc aviez-vous peur?

GILBERTE.

Elle me hait, n'est-ce pas?

VALRÉAS.

Oh! ma mère m'aime tant qu'elle ne saurait haïr ceux qui me...

GILBERTE.

...Ceux qui vous aiment. Pourquoi ne le dites-vous pas?

VALRÉAS.

Ceux qui m'aiment, là!...

GILBERTE.

Mais elle voudrait nous séparer?

VALRÉAS.

Ma mère va passer une partie de l'hiver à Rome... Elle avait espéré, m'a-t-elle dit, que je l'accompagnerais...

GILBERTE.

Ah!... Et alors, vous?...

VALRÉAS.

Comment pouvez-vous douter de moi?... Ma mère doit partir demain matin; elle partira seule.

GILBERTE.

Bien vrai?

VALRÉAS.

Mais, sans doute!...

GILBERTE.

Comment partira-t-elle seule?... Monsieur et madame de Cambri, qui sont venus avec elle, la laisseront donc?...

VALRÉAS.

Ah! vous savez aussi que monsieur de Cambri?...

GILBERTE.

Monsieur et madame... mon Dieu, oui, je sais... (Avec tristesse.) Et pourquoi ne l'avouerais-je pas?... j'avais presque espéré que la baronne viendrait.

VALRÉAS.

Gilberte...:

GILBERTE.

Mais, que m'importe, après tout?... pourvu que vous me restiez, vous!... Toute ma vie est en vous maintenant, je ne dois pas l'oublier, et je serai heureuse tant que vous non plus ne l'aurez pas oublié.

VALRÉAS.

Pourquoi dire de semblables paroles?... Vous savez bien que, moi, je ne l'oublierai jamais.

GILBERTE.

Oui, je le sais.

ZANETTO, apportant un plateau.

Le café et le thé de Leurs Excellences.

VALRÉAS.

Bien, Zanetto, bien... et donne-nous ce journal.

ZANETTO.

Le *Figaro*?

VALRÉAS.

Oui. (Il prend le journal.) Tiens! une première au Palais Royal... On commencera à huit heures demie.

GILBERTE.

Nous n'aurons jamais le temps d'arriver.

VALRÉAS.

Oh! non... nous sommes un peu loin, d'abord... et puis, comme c'est le journal d'il y a deux jours...

GILBERTE, se levant.

Et qu'y avait-il de nouveau, il y a deux jours?...

VALRÉAS.

Voyons un peu, voyons.... (Lisant.) « L'Isthme de Suez... » Ça vous est égal?...

GILBERTE.

Complètement!

VALRÉAS.

Tiens... tiens... (Lisant.) « La pluie a fait le plus grand tort aux premières courses du printemps... »

GILBERTE.

Après?...

VALRÉAS.

Encore l'Isthme... Ah! là... voyez... là... une chose assez drôle prise dans la *Vie Parisienne*... vous avez lu?

GILBERTE, après avoir lu par-dessus l'épaule de Valréas.

Oui!

Tous deux rient légèrement.

VALRÉAS.

Et les théâtres... qu'est-ce qu'ils jouent maintenant, les théâtres?... *La Juive*...

GILBERTE, lisant.

Les Faux Ménages...

VALRÉAS.

Le Premier Jour de Bonheur.

GILBERTE.

Britannicus à l'Odéon... à la Porte-Saint-Martin, *Patrie*...

A mesure qu'ils lisent le titre des pièces, leur voix devient grave, triste même à la fin. Le journal tombe des mains de Valréas. Tous deux restent un instant silencieux, puis se regardent.

VALRÉAS.

Eh bien! Gilberte?...

GILBERTE.

Comme c'est drôle qu'en lisant ce journal!...

VALRÉAS.

C'est vrai, pourtant!

GILBERTE.

Vous ne regrettez pas, au moins

VALRÉAS.

Moi!...

GILBERTE.

Dites... vous ne regrettez pas?...

VALRÉAS.

Par exemple!...

GILBERTE.

Vous m'aimez bien, n'est-ce pas?

VALRÉAS.

Oui, je vous aime!

Entre Pauline.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAULINE, puis LE BARON
et LA BARONNE.

PAULINE, venant de la droite.

Ah! madame...

GILBERTE.

Qu'est-ce donc?

PAULINE.

Monsieur de Cambri, madame!... monsieur de Cambri
avec madame!

GILBERTE, avec joie.

Ah!

Entre la baronne; les deux femmes s'embrassent longuement.

Pauline sort.

LA BARONNE.

Ah! ma chère...

GILBERTE.

Que vous êtes bonne d'être venue!

LA BARONNE.

D'abord, si monsieur de Cambri n'avait pas consenti à venir avec moi, je me serais échappée et je serais venue toute seule...

Elles vont s'asseoir sur le canapé.

VALRÉAS, au baron.

Je vous remercie.

LE BARON, bas.

Ne me remerciez pas... je suis venu parce que ce que j'étais chargé de vous dire devait vous être dit tout de suite...

VALRÉAS, bas.

Ce que vous étiez chargé?...

LE BARON.

Sartorys est ici depuis ce matin.

VALRÉAS.

Sartorys?... Ah! je vois maintenant pourquoi vous avez laissé venir la baronne. Comme cela, au moins, s'il arrive quelque chose, Gilberte aura près d'elle...

LE BARON.

Oui, c'est à cela que j'ai pensé.

VALRÉAS, à lui-même.

Sartorys!...

LE BARON.

Ne vous attendiez-vous pas?...

VALRÉAS.

Il y a des choses que l'on est sûr de voir arriver, et auxquelles cependant on ne pense presque jamais...

(En souriant, à lui-même.) La mort, par exemple. (Il va vers les deux femmes.) Que de choses vous devez avoir à vous raconter!

Elles se lèvent.

LA BARONNE.

Je crois bien!...

VALRÉAS.

Nous allons, si vous le voulez, vous laisser bavarder un peu ensemble.

GILBERTE.

Vous allez chez votre mère?

VALRÉAS.

Oui.

GILBERTE.

Mais... vous reviendrez?...

VALRÉAS.

Sans doute!... Monsieur de Cambri, tout à l'heure, reviendra chercher madame... et moi, je reviendrai avec lui.

GILBERTE.

A bientôt, alors!...

VALRÉAS.

Oui, à bientôt!... (A la baronne.) Madame... (Bas, au baron qui l'attend.) Mais si la baronne allait lui dire!...

LE BARON, bas.

La baronne ne sait pas que Sartorys est ici.

VALRÉAS, revenant à Gilberte et contenant avec peine son émotion.

Adieu!...

GILBERTE.

A tout à l'heure.

VALRÉAS.

Oui, à tout à l'heure.

Valréas et le baron sortent.

SCÈNE V

GILBERTE, LA BARONNE.

GILBERTE, la faisant asseoir dans un fauteuil.

Mettez-vous là, maintenant, et... Paris... dites-moi ce qui se passe à Paris?

Elle a pris une chaise.

LA BARONNE.

A Paris?

GILBERTE.

Mon fils?...

LA BARONNE.

Il va très bien; je l'ai vu...

GILBERTE.

Vous l'avez vu?

LA BARONNE.

Oui... il y a huit jours; la veille même de mon départ... Je l'ai vu avec sa gouvernante; je l'ai embrassé, une fois pour moi et je ne sais combien de fois pour vous.

GILBERTE, embrassant la baronne.

Merci! et... Louise?...

LA BARONNE.

Elle était chez son père, vous savez...

GILBERTE.

Je sais...

LA BARONNE.

Dès qu'il a été bien certain que monsieur de Sart... (Se reprenant.) Dès qu'il a été bien certain que tout danger avait disparu... Louise et monsieur Brigard ont quitté Paris; ils sont retournés aux Charmerette s..

GILBERTE, tristement.

Aux Charmerettes?...

LA BARONNE.

Oui.

GILBERTE.

Et moi... que dit-on de moi, là-bas?

LA BARONNE.

Mais... on ne dit plus rien.

GILBERTE, après un silence.

Plus rien!

LA BARONNE.

Songez donc!... au bout de six semaines!... Par exemple, pendant les quinze premiers jours... mais n'ayez pas peur... il y a eu comme un mot d'ordre donné tout de suite... il a été de bon goût de vous défendre...

GILBERTE.

Ah!

LA BARONNE.

Et puis le notaire de monsieur de Sartorys a été bavard... on a su ce que vous aviez fait : ces deux millions, votre dot, que ce notaire vous avait envoyés ici... on a su que vous les aviez renvoyés immédiatement, courrier par courrier...

GILBERTE.

N'était-ce pas mon devoir?... Cette fortune appartenait, non à moi, mais à mon fils.

LA BARONNE.

Enfin vous avez renvoyé deux millions... Et bien des femmes dans ce monde... Ça a fait le meilleur effet. Les plus sévères, après cela, vous plaignaient; les autres vous admiraient presque... (Gilberte la regarde.) C'est si beau, le courage, et c'est si rare!...

GILBERTE.

Ainsi, là, vraiment, on ne m'a pas trop accablée?

LA BARONNE.

Mais non, et plus d'une peut-être vous a enviée tout bas, et n'a pas eu tort... car vous êtes heureuse?...

GILBERTE.

Heureuse?

LA BARONNE.

Oui?...

GILBERTE.

Certes je suis heureuse... (Avec une sorte de terreur.) Et que deviendrais-je, mon Dieu, si je ne l'étais pas!

Elles se lèvent.

LA BARONNE.

Savez-vous que vous êtes bien ici et que c'est charmant, ce vieux palais!... (Regardant par une fenêtre.) Et qu'est-ce que l'on voit là-bas?...

GILBERTE.

C'est le Lido.

LA BARONNE.

Le Lido!... A la bonne heure!... voilà comment je comprends... (S'arrêtant et changeant de ton.) Ah! je vous aime trop, moi, pour vous juger, mais ceux qui vous jugeront, et vous jugeront le plus sévèrement, seront au moins forcés d'avouer que vous avez su éviter les deux choses les plus haïssables qui soient au monde : vous n'aurez pas menti et vous n'aurez pas été ridicule!... Je me rappelle, après le premier éclat de madame de Rions, être allée visiter la chambre d'hôtel garni... vous savez... la chambre... Ah! ma chère... c'était navrant! de vilains vieux meubles, et sur les murs... quel papier!... Poniatowski sautant dans l'eau avec son cheval... Ce sujet était reproduit je ne sais combien de fois autour de la chambre... Vous imaginez-

vous cette malheureuse femme, au milieu de ces deux ou trois cents Poniatowski!... Navrant! navrant!... tandis qu'ici...

GILBERTE.

Voyons, ma chère, voyons...

LA BARONNE.

Pardonnez-moi... mais c'est qu'en vérité j'ai beau faire, je ne peux pas arriver à vous trouver si à plaindre!... Il vous aime... Ah! vous n'avez pas besoin de répondre... je l'ai bien vu là... tout à l'heure, quand il vous a quittée.

GILBERTE.

Oui, il m'aime...

LA BARONNE.

Lui!... Qui est-ce qui aurait jamais dit que lui?...

GILBERTE.

Pourquoi n'est-ce pas lui que j'ai épousé? J'ai pensé à cela, quand vous avez parlé des Charmerettes... Vous rappelez-vous... il y a cinq ans?...

LA BARONNE.

Je me rappelle...

GILBERTE.

Il avait demandé ma main, lui aussi... Et, tout naturellement, comme c'était lui... on ne s'était pas même donné la peine... Pourtant, si je l'avais épousé, lui, je ne serais pas ici...

LA BARONNE, d'un air de doute.

Heu! heu!...

GILBERTE.

Qu'est-ce que vous dites?

LA BARONNE.

Moi? rien...

GILBERTE.

Mais, si fait, j'ai bien entendu...

Entre Pauline, très émue.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAULINE, puis SARTORYS.

PAULINE.

Madame!... madame!...

GILBERTE.

Eh bien! Pauline... Mon Dieu! Pauline, qu'y a-t-il donc?

PAULINE.

C'est...

Elle lui parle bas.

GILBERTE.

Ah!...

PAULINE.

Il est là, madame!

GILBERTE, à la baronne.

Venez... je vous en prie.

LA BARONNE.

Que vous arrive-t-il, ma chère?

GILBERTE, lui montrant la porte de sa chambre.

Vite, je vous en prie, entrez là. Et n'en sortez pas avant que moi-même j'aie vous le dire!

LA BARONNE.

Gilberte, ma chère Gilberte!...

GILBERTE.

Mais ne partez pas, au moins!... J'aurai besoin de vous, sans doute... Vous me le promettez, n'est-ce pas?... vous resterez... Ne m'abandonnez pas!

LA BARONNE.

Certes, je resterai...

GILBERTE.

Bien. (Ouvrant la porte.) Là... alors... et attendez-moi...
(La baronne entre dans la chambre.) Maintenant...

Pauline va au fond de la scène. Sartorys paraît, pâle, maigri, effroyablement changé. — Silence. — Sur un geste de Gilberte, Pauline sort.

SCÈNE VII

GILBERTE, SARTORYS.

GILBERTE.

Vous?

SARTORYS.

Moi.

GILBERTE.

J'ai su que vous aviez été très malade, mais que depuis... heureusement...

SARTORYS.

Oui, j'ai failli mourir... Je ne suis pas mort... alors... dès que j'ai eu la force... comme j'avais quelque chose à terminer avec vous... je suis venu.

GILBERTE.

Quelque chose à terminer?...

SARTORYS.

Oui... Il s'agit de... (Il chancelle, s'appuie sur le dossier du fauteuil : Gilberte veut aller à lui ; il l'arrête du geste.) Ce n'est rien... Je vous demande pardon... je suis encore très... J'ai la gorge en feu... je puis à peine parler... de l'eau... je voudrais...

GILBERTE.

De l'eau?... (Elle va à la table, met de l'eau dans l'un des deux verres et vient vers son mari. — Celu-ci a vu les deux couverts : il les

montre à Gilberte et repousse le verre. Gilberte recule, désespérée, et remet le verre sur la table.) Mon Dieu!

SARTORYS.

Il s'agit de votre fortune.

GILBERTE.

De ma fortune?...

SARTORYS.

Oui... de votre dot... Cet argent que vous avez renvoyé, il faut que vous le repreniez. Je ne veux pas que vous soyez exposée à...

GILBERTE.

J'ai répondu déjà...

SARTORYS.

Je sais... je sais... il faudra cependant...

GILBERTE.

Non, vous dis-je, je ne reprendrai rien...

SARTORYS.

Me forcerez-vous donc à vous donner une autre raison? (Gilberte le regarde d'un air effrayé.) Je ne veux pas que mon fils ait un sou de cette fortune... Je ne veux pas... vous entendez!

GILBERTE.

Ah!...

SARTORYS.

Et comme il ne fallait pas qu'une autre personne eût à vous dire... je suis venu moi-même... et je vous laisse ceci.

Il dépose un pli cacheté sur le guéridon et fait un pas pour sortir.

GILBERTE.

Vous partez?

SARTORYS.

Oui... maintenant que tout est terminé comme je le voulais...

GILBERTE.

Vous allez vous battre?...

SARTORYS.

Oui, certes, je vais me battre!... Et je vous jure bien que si j'avais eu assez de force pour venir plus tôt... Vous n'en doutez pas, je suppose?...

GILBERTE.

Vous battre!... à cause de moi... Deux hommes s'entre-tuer... à cause de moi, Froufrou!... Est-ce que cela est possible?... Songez donc... Froufrou!... des fêtes, des chiffons... toute ma vie était là... C'est pour cela que j'étais faite... pour cela seulement. Qui donc m'a jetée au milieu de ces choses terriblement sérieuses et qui m'épouvantent! (Il veut sortir, elle l'arrête.) Vous ne vous battez pas!... Un homme comme vous se battre à cause d'une femme comme moi!... Voyez-vous, vous m'avez toujours placée beaucoup plus haut qu'il ne fallait... Je m'en apercevais bien... et je ne disais rien... j'avais tort. Mais je ne vous laisserai pas aller jusqu'à tuer un homme... Non, je ne veux pas!... je ne veux pas... Ah! je n'oublie rien... mon Dieu! Ce que j'ai fait, je pourrais dire cependant que je ne l'ai fait que dans un moment de folie... Cette scène avec Louise... ah! je sais maintenant que j'avais tort et j'en demande pardon... pourtant, si cette scène n'avait pas eu lieu, moi, je n'aurais pas... Mais je ne veux pas chercher à me défendre... Vous devez vous venger... oui, je le comprends... vengez-vous donc, mais autrement... Vous battre?... non... quant à cela, je vous l'ai dit, je ne veux pas!... Mais n'est-il pas d'autres moyens de satisfaire votre honneur?...

SARTORYS.

Mon honneur!...

GILBERTE.

Le monde!... mais vous savez bien que, quoi que vous puissiez faire, le monde ne doutera jamais de votre courage.

SARTORYS.

Ah! vous vous trompez bien si vous croyez que c'est de mon honneur qu'il s'agit maintenant, et que je m'occupe un instant de ce que le monde a pu penser de votre faute et de ce qu'il pourra penser de ma vengeance!... Je ne suis pas un mari qui vient tuer l'amant de sa femme... Je vous aimais; vous m'avez trahi parce que vous en aimiez un autre... et je vais essayer de tuer cet autre. Voilà tout. Cela est net.

Il se dirige vers la porte.

GILBERTE.

Non, non... je ne veux pas... Moi seule, je suis coupable! Écrasez-moi... mais moi, moi seule!...

Elle se cramponne à lui. Il essaye de se dégager.

SARTORYS.

Laissez-moi!...

GILBERTE.

Quelle vengeance vous faut-il?... Voulez-vous que, moi je disparaisse?... Ah! je ne parle pas de mourir... je n'en aurais pas le courage... mais il y a des couvents... Tenez... tout près d'ici, justement, il y en a un... plusieurs fois, en passant devant, j'en ai regardé la porte... J'y puis aller frapper... Vous-même vous pourrez m'y conduire... Cette porte retombera sur moi... et jamais, plus jamais, on n'entendra parler de la femme qui vous a offensé.

SARTORYS, essayant toujours de se dégager.

Voyons... je vous ai dit...

GILBERTE.

N'est-ce pas assez, cela? mon Dieu!... Si ce n'est pas assez, cherchez un autre châtiment... J'accepte tout. Oui, tout, vous entendez... Mais ne me condamnez pas à vivre avec cette horrible pensée qu'un homme est mort à cause de moi!...

SARTORYS, essayant d'écarter les doigts de Gilberte.

Tout cela est inutile...

GILBERTE.

Par grâce!... par pitié!...

SARTORYS.

Non!

GILBERTE.

Henri!...

SARTORYS, cherchant à se débarrasser d'elle par la force.

Ah!

GILBERTE, folle, mourante.

N'y va pas, je t'aimerai!...

SARTORYS.

Ah! ah!

Elle s'est évanouie en tenant toujours les mains de son mari. Celui-ci fait quelques pas avec elle; il finit par écarter les doigts crispés de Gilberte. Elle, alors, tombe sur le canapé. Il va pour sortir; au fond de la scène il s'arrête, revient, regarde Gilberte évanouie et, pendant quelques instants, demeure éperdu. La baronne paraît sur le seuil de la porte. Sartorys alors, sans rien dire, lui montre Gilberte et sort.

LA BARONNE.

Gilberte!... Gilberte!...

SCÈNE VIII

GILBERTE, LA BARONNE, puis LE BARON.

GILBERTE. Elle revient lentement à elle et ouvre les yeux.
Où est-il?

LA BARONNE.

Parti...

GILBERTE.

Parti!...

Elle veut se lever.

LA BARONNE.

Calmez-vous!

GILBERTE, se levant.

Il est allé se battre... (Regard de la baronne.) Il me l'a dit!

LA BARONNE.

Ah!...

GILBERTE.

Je veux aller... Je veux empêcher...

LA BARONNE.

Aller où?... vous ne savez pas...

GILBERTE.

Je trouverai.

LA BARONNE.

Et quand même vous trouveriez !... Non... restez ici...
Je comprends maintenant... monsieur de Cambri savait
tout... Il a voulu que je fusse près de vous... Il a bien fait.

GILBERTE.

Je vous en prie... laissez-moi...

LA BARONNE.

Non!... je ne vous laisserai pas sortir...

Elle la fait asseoir sur le fauteuil.

FROUFROU.

GILBERTE.

Mais que faire, alors?

LA BARONNE.

Attendre... Monsieur de Cambri viendra tout à l'heure.

GILBERTE.

Attendre?

LA BARONNE.

Oui.

GILBERTE.

Ah!

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un duel, après tout... Combien en avons-nous déjà vu, de duels!... et jamais...

GILBERTE.

Oh! mais celui-là... (Frappée d'une idée.) Ah!...

Elle se lève.

LA BARONNE.

Quoi donc?

GILBERTE, marchant agitée.

Il ne se défendra pas!... j'en suis sûre... Pourquoi tout à l'heure n'ai-je pas dit qu'il ne se défendrait pas?... C'est cela qu'il fallait dire... Si j'avais dit cela, il n'y aurait pas eu de duel!...

Elle rencontre une chaise, et, machinalement, la traîne derrière elle.

LA BARONNE.

Gilberte!...

GILBERTE, se laissant tomber sur la chaise. — La baronne se met à genoux devant Gilberte et l'embrasse.

Mon Dieu! être là... inutile... attendre... et ne pouvoir faire autre chose qu'attendre!... (Silence, prolongé autant qu'il est possible.) Il y a trois mois, tout au plus... vous rappelez-vous?... dans je ne sais quel petit théâtre... on avait réuni les deux avant-scènes... et nous étions là,

avec la comtesse Ismaïl et madame de Lauwereins... Nous étions là toutes les quatre... en rang... et l'on nous regardait... Tout à coup, dans un entr'acte... sans aucune raison... je me suis mise à rire et à battre des mains en disant : « Comme je m'amuse!... Comme je suis heureuse!... » Vous ne vous rappelez pas?...

LA BARONNE.

Oui... je me rappelle!...

GILBERTE.

Monsieur de Cambri ne revient pas... on les aura empêchés de se battre, peut-être... (Encore un silence.) Ah! Écoutez...

LA BARONNE.

Je n'entends rien.

GILBERTE.

Si fait, quelqu'un vient... (Elle se relève brusquement.) J'ai bien entendu. (Entre le baron, très pâle.) Mon Dieu... je n'ose pas... (Au baron.) Mon mari?...

LE BARON.

Rien, lui...

GILBERTE.

Et?... (Le baron ne répond pas.) Il est mort?...

LE BARON.

Non, blessé seulement, mais...

GILBERTE.

Mais?...

LE BARON.

Dangereusement blessé!

GILBERTE.

C'est bien... je vais...

LE BARON.

Non... vous ne pouvez pas.

FROUFROU.

GILBERTE.

Comment, je ne peux pas!... Ah bien! si vous croyez que quelque chose m'empêchera!

LE BARON, l'arrêtant.

Sa mère... Elle est près de lui...

GILBERTE.

Sa mère?...

LE BARON.

Oui.

GILBERTE.

Ah! vous avez raison... Si sa mère est... moi, je ne peux pas, alors... (Elle chancelle, la baronne approche une chaise. Gilberte tombe anéantie.) C'est bien... c'est très bien!...

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'aux deuxième et troisième actes. — Air d'abandon : plus de fleurs, plus de jardinières, plus de musique sur le piano. — Le soir : une lampe allumée sur le guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

LA GOUVERNANTE, GEORGES,
puis PAULINE, enfin SARTORYS.

LA GOUVERNANTE, lisant, assise près du guéridon avec Georges.

« Le prince était parvenu jusqu'à la porte du jardin.
» Cet obstacle aurait terminé sa course, puisque tout
» l'art et toutes les forces du monde ne pouvaient faire
» ouvrir une porte que l'enchantement tenait fermée,
» sans la bague que ce prince avait au doigt, et que la
» fée lui avait donnée pour le garantir des superche-
» ries de l'enchanteur Merlin. Il posa, par hasard, la
» main sur cette porte : dès que le talisman l'eut tou-
» chée, elle s'ouvrit, et le prince se mit à courir les
» champs pour retrouver la princesse. Après l'avoir
» cherchée pendant deux ans par toute la terre, il eut le
» bonheur de la rencontrer, et il la ramena chez elle. »

GEORGES.

Et pourquoi le prince courait-il comme ça après la princesse?

LA GOUVERNANTE.

Mais... parce qu'il l'aimait bien.

GEORGES.

Et il a fini par la retrouver?

LA GOUVERNANTE.

Vous avez entendu... Après l'avoir cherchée pendant deux ans par toute la terre, il a eu le bonheur...

GEORGES.

Dites donc... si vous vouliez... mais il ne faudrait en parler à personne!...

LA GOUVERNANTE.

Si je voulais?...

GEORGES.

Si vous vouliez, nous partirions tous les deux... et nous irions chercher maman par toute la terre!

La gouvernante embrasse l'enfant. Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle...

LA GOUVERNANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

C'est Pauline, l'ancienne femme de chambre de madame...

LA GOUVERNANTE.

L'ancienne femme de chambre?...

LE DOMESTIQUE.

Oui, elle est là... Elle dit qu'elle voudrait voir monsieur Georges...

LA GOUVERNANTE.

Mais... je ne sais pas si je dois permettre...

LE DOMESTIQUE.

Elle ne resterait qu'une minute...

LA GOUVERNANTE.

Vraiment, je ne sais pas si je dois permettre... (Un peu émue.) Je ne sais pas non plus si je dois empêcher...

Entre Pauline. — Elle s'arrête au fond.

PAULINE.

Ah! mademoiselle, je vous en prie...

Le domestique sort.

GEORGES, courant à Pauline.

C'est Pauline!...

PAULINE.

Vous m'avez reconnue, monsieur Georges?

GEORGES.

Je t'ai reconnue tout de suite.

PAULINE.

Comme vous voilà grand, maintenant, et comme vous êtes gentil!

GEORGES.

Il y a longtemps que je ne t'avais vue...

PAULINE.

Oui, longtemps... il y a plus de six mois...

GEORGES.

Tu étais partie; pourquoi ça?

PAULINE.

Pourquoi?...

GEORGES.

Et maman?...

PAULINE.

Ah!...

Moment de silence. — Entre Sartorys par la droite.

SARTORYS, à la gouvernante.

Emmenez Georges, mademoiselle.

Il embrasse son fils.

LA GOUVERNANTE.

Mon Dieu, monsieur... j'ai eu tort peut-être...

SARTORYS.

Je ne vous adresse aucun reproche. Emmenez Georges.

La gouvernante sort par la droite avec l'enfant.

SCÈNE II

SARTORYS, PAULINE.

PAULINE.

Je vous demande pardon, monsieur...

SARTORYS.

Bien, bien... Depuis quand êtes-vous à Paris?

PAULINE.

Depuis hier...

SARTORYS.

Et vous y êtes... seule?

PAULINE.

Non, monsieur... mademoiselle Louise y est aussi, avec monsieur Brigard et...

SARTORYS.

Et?...

PAULINE.

Oui, monsieur.

SARTORYS, à lui-même.

Près de moi... à Paris!...

PAULINE.

Oh! nous ne faisons que traverser... Nous repartons demain pour aller dans le Midi : les médecins ont dit qu'il fallait absolument...

SARTORYS.

Les médecins?...

PAULINE.

Oui, monsieur; nous nous sommes arrêtés ici pour les consulter, et c'est alors que, moi, j'ai pensé que si madame pouvait avoir des nouvelles de son fils, cela

lui ferait plus de bien que tout ce que diraient les médecins... et je suis venue sans en parler à personne...

SARTORYS.

Ainsi, Pauline, elle est en danger?

PAULINE.

Oui, monsieur...

SARTORYS.

Pas en danger de mort, cependant... pas en danger de mort?

PAULINE.

Je ne pense pas...

SARTORYS.

Vous ne pensez pas?...

PAULINE.

J'ai eu bien plus peur, évidemment, bien plus peur, il y a six mois, le jour où monsieur...

Elle s'arrête.

SARTORYS.

Parlez, Pauline, je vous en prie, parlez...

PAULINE.

J'ai bien cru, alors, que madame était perdue... Cela a duré trois jours... Madame de Cambri et moi, nous la soignons comme nous pouvions, mais, à chaque instant, il nous semblait qu'elle allait mourir... Après ces trois jours, mademoiselle Louise est arrivée. Madame ne la reconnaissait pas, d'abord ; à la fin, elle l'a reconnue... Mademoiselle Louise l'a prise dans ses bras, et madame a pleuré... Mademoiselle Louise la tenait embrassée, et toutes deux elles pleuraient sans rien dire... A dater de ce moment, madame a commencé à aller mieux. Au bout de quelque temps, nous avons pu partir et retourner aux Charmerettes, où le père de madame nous attendait.

SARTORYS.

Et là-bas, n'est-ce pas? elle a continué à aller mieux?...

PAULINE.

Oui, pendant les deux premiers mois, on a pu croire... Elle était cependant bien pâle et elle avait un sourire bien triste... Ah! monsieur, si vous saviez quel effet cela faisait de la voir ainsi... et avec une méchante petite robe noire qu'elle ne quitte jamais, elle qui autrefois!...

SARTORYS.

Autrefois!...

PAULINE.

Et puis madame était toujours chez les pauvres, chez les malades... A la fin, il est arrivé ce qui devait arriver : après avoir passé plusieurs nuits auprès d'une pauvre vieille femme qu'elle a sauvée, elle est tombée à son tour... Quand elle a voulu se relever, elle n'a pas pu. Alors, les médecins sont venus. Ceux de là-bas l'ont renvoyée à ceux d'ici; ceux d'ici ont décidé, ce que j'ai dit à monsieur tout à l'heure, qu'il fallait aller dans le Midi... que là, madame se remettrait sans doute...

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est mademoiselle Louise.

SARTORYS.

Louise!...

PAULINE.

Ah! monsieur, pour que mademoiselle Louise vienne ici, il faut...

SARTORYS.

Que dites-vous?

PAULINE.

Il faut que madame soit bien mal!

SARTORYS, lui montrant une porte.

Par là... Vous trouverez Georges... Vous pourrez l'embrasser avant de partir... Par là... allez vite.

Pauline sort par la droite. — Sartorys a fait un signe au domestique : celui-ci est sorti par le fond ; Louise paraît presque aussitôt.

SCÈNE III

SARTORYS, LOUISE.

LOUISE.

L'enfant!

SARTORYS.

Louise...

LOUISE.

Son enfant... Vous ne vous opposerez pas à ce qu'elle voie son enfant avant de mourir!...

SARTORYS.

Avant de?...

LOUISE.

Oui, avant de mourir.

SARTORYS.

Ah!...

LOUISE.

Vous ne m'avez pas répondu...

SARTORYS.

Georges est là. (Il fait un mouvement pour sonner.) Il va venir, vous l'emmènerez.

LOUISE.

Je l'emmènerai?...

SARTORYS.

Sans doute... N'est-ce pas cela que vous m'avez demandé?

LOUISE.

Oui! c'est cela que je vous ai demandé, mais j'espérais que, vous, vous trouveriez autre chose à me répondre.

SARTORYS.

Et quoi donc?

LOUISE.

Son enfant... ce serait trop vous demander peut-être... j'espérais que vous le lui amèneriez vous-même, que vous la verriez... et qu'une parole de pardon...

SARTORYS.

De pardon!...

LOUISE.

Henri...

SARTORYS.

Ah! si c'est cela que vous voulez!...

LOUISE.

Elle va mourir...

SARTORYS.

Mourir... ah! Louise... Ah! si je pouvais... J'ai le cœur déchiré par la plus effroyable souffrance qu'un homme puisse éprouver... Si, en donnant ma vie, je pouvais sauver la sienne, je suis sûr que je la donnerais sans hésiter. Je ne mens pas en disant cela; je mentirais en disant que je pardonne.

LOUISE.

C'est par vous qu'elle meurt...

SARTORYS.

Par moi?...

LOUISE.

Oui... par vous... frappée par vous! Vous vous êtes vengé... c'est bien; mais, après s'être vengé, on pardonne.

SARTORYS.

Je ne le peux pas.

LOUISE.

L'expiation n'a-t-elle pas été assez dure? et ce qu'elle a souffert...

SARTORYS.

Ce qu'elle a souffert!... Regardez... la maison déserte, l'enfant abandonné... Regardez-moi et dites, d'elle ou de moi, lequel vous paraît avoir souffert le plus!...

LOUISE.

Le bien qu'elle faisait autour d'elle...

SARTORYS.

Eh! que m'importe le bien qu'elle a fait à d'autres? Cela l'empêche-t-il de m'avoir fait du mal, à moi?... Pourquoi lui pardonnerais-je à cause du bien qu'elle a fait aux autres? Iriez-vous demander aux pauvres qu'elle a soutenus, aux malades qu'elle a soignés, de la maudire à cause du mal qu'elle m'a fait?

LOUISE.

Elle vous attend, et elle meurt...

SARTORYS.

Est-ce un mensonge que vous me demandez?... Oui, si c'est un mensonge, je puis faire ce que vous voulez. Je puis dire que je pardonne, bien que le pardon ne soit pas dans mon cœur... Mais si vous exigez autre chose... non, c'est impossible : la blessure fut trop cruelle et ma douleur est trop grande...

LOUISE.

Une douleur plus grande a pardonné, cependant!...

SARTORYS.

Une douleur plus grande que la mienne?

LOUISE.

Plus grande que la vôtre.

SARTORYS.

De qui parlez-vous donc?

LOUISE.

La faute en est à vous, si je dis de telles choses et si j'évoque de tels souvenirs! Je parle de cette mère...

SARTORYS.

Louise...

LOUISE.

Dont vous avez tué le fils...

SARTORYS.

Ah!

LOUISE.

Elle a vu Gilberte mourante... Et Gilberte mourante l'a suppliée de lui pardonner, à elle, et de vous pardonner, à vous...

SARTORYS.

Et cette mère a pardonné?...

LOUISE.

Elle a pardonné.

SARTORYS.

Non. Cela n'est pas!...

LOUISE.

Elle a juré devant Dieu qu'elle pardonnait!

SARTORYS.

Ah! vous autres femmes, vous avez la religion qui vous aide à faire ces choses-là...

LOUISE.

Henri!...

SARTORYS.

Prenez l'enfant et emmenez-le!...

Entre Brigard.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRIGARD.

LOUISE.

Mon père!...

SARTORYS.

Vous, monsieur!...

BRIGARD.

Elle a voulu venir...

LOUISE.

Gilberte?

BRIGARD.

Elle est là...

Louise sort.

BRIGARD, à Sartorys.

Vous ne refuserez pas de la recevoir... ce n'est que pour mourir qu'elle revient ici...

Gilberte paraît au fond soutenue par Louise. Elle fait quelques pas et tombe à genoux. Brigard fait un pas vers elle pour la relever.

GILBERTE.

Pas vous, mon père, pas vous!...

Sartorys s'élançe, la relève et la prend dans ses bras.

FROUFROU.

SARTORYS.

Ah! Gilberte!... Gilberte!

GILBERTE.

Merci!

Gilberte sur le canapé, Sartorys à genoux près d'elle.

SCÈNE V

LES MÊMES, GILBERTE.

GILBERTE, regardant autour d'elle.

Chez moi, chez moi!...

SARTORYS.

Oui, chez vous, Gilberte... chez vous... Et vous ne mourrez pas, et vous resterez ici, toujours...

GILBERTE, souriant.

Toujours!...

SARTORYS.

Gilberte, ma Gilberte!...

GILBERTE.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas?...

SARTORYS.

Oui... oui... Je vous pardonne, et vous ne mourrez pas.

GILBERTE.

Oh! quant à cela!... Mon fils! allez me chercher mon fils.

SARTORYS.

Oui... je vais...

GILBERTE.

Tout de suite, et amenez-le-moi vous-même... Tu pleures, pauvre père?

Sartorys revient avec Georges.

GEORGES, avec un cri de joie.

Maman!... maman!...

Louise est agenouillée devant le canapé; Sartorys est derrière, ainsi que Brigard, la gouvernante, et Pauline.

GILBERTE.

Georges!... mon fils!...

Elle prend Georges et le tient longuement embrassé.

GEORGES.

Te voilà revenue!...

GILBERTE.

Oui... mais pas pour bien longtemps, je crois, mon Georges... Laisse-moi t'embrasser encore... Encore une fois... (Elle embrasse son fils à plusieurs reprises.) Et maintenant, Louise... viens ici, Louise... (Elle met Georges dans les bras de Louise.) Il est à toi... je te le donne...

LOUISE.

Gilberte!...

GILBERTE.

Oui, à toi... (Montrant Sartorys.) Et lui aussi... prends-les tous les deux... Déjà une fois, ici même... je t'ai dit une phrase pareille... Pardonnez-moi tous...

LOUISE.

Ah!

GILBERTE.

Tous les deux... venez ici et promettez-moi... (Montrant Georges.) A cause de lui, il le faut...

SARTORYS.

Vous ne mourrez pas... c'est impossible!

GILBERTE.

Ne pas mourir!... (Regardant tous les siens qui l'entourent en pleurant.) Ah! maintenant, ce serait vraiment dommage!...

BRIGARD.

Ma fille!...

GILBERTE.

Ne me plains pas... pauvre père... A quoi devais-je m'attendre? à mourir abandonnée, désespérée... Au lieu de cela, je meurs au milieu des miens, tranquille, heureuse, pardonnée...

SARTORYS.

Ah! ce n'est pas à vous qu'il faut pardonner, c'est à moi... à moi qui n'ai pas su...

GILBERTE.

Vous pardonner! quoi?... de m'avoir trop aimée?... (Montrant Louise et Brigard.) Cela aura été mon malheur, à moi, tout le monde m'aura trop aimée...

LOUISE.

Gilberte!...

GILBERTE.

Et c'est à cause de cela que je meurs... Et c'est à cause de cela aussi que je meurs si doucement!... (Se laissant aller) Ah!

TOUS, la croyant morte.

Gilberte!...

GILBERTE, relevant un peu la tête.

Est-ce cela qui est la mort, mon Dieu? comme cela me paraît peu de chose!... Louise... où es-tu, Louise?... Viens que je te dise tout bas... Quand je serai morte, il faudra me faire belle comme je l'étais autrefois... (Montrant sa robe noire.) Cette robe noire... non... Tu prendras parmi mes robes de bal... une robe blanche... la

jupe est toute couverte de petites roses... C'est celle-là que je veux... et vous verrez comme je serai jolie et comme une fois encore vous retrouverez Froufrou!

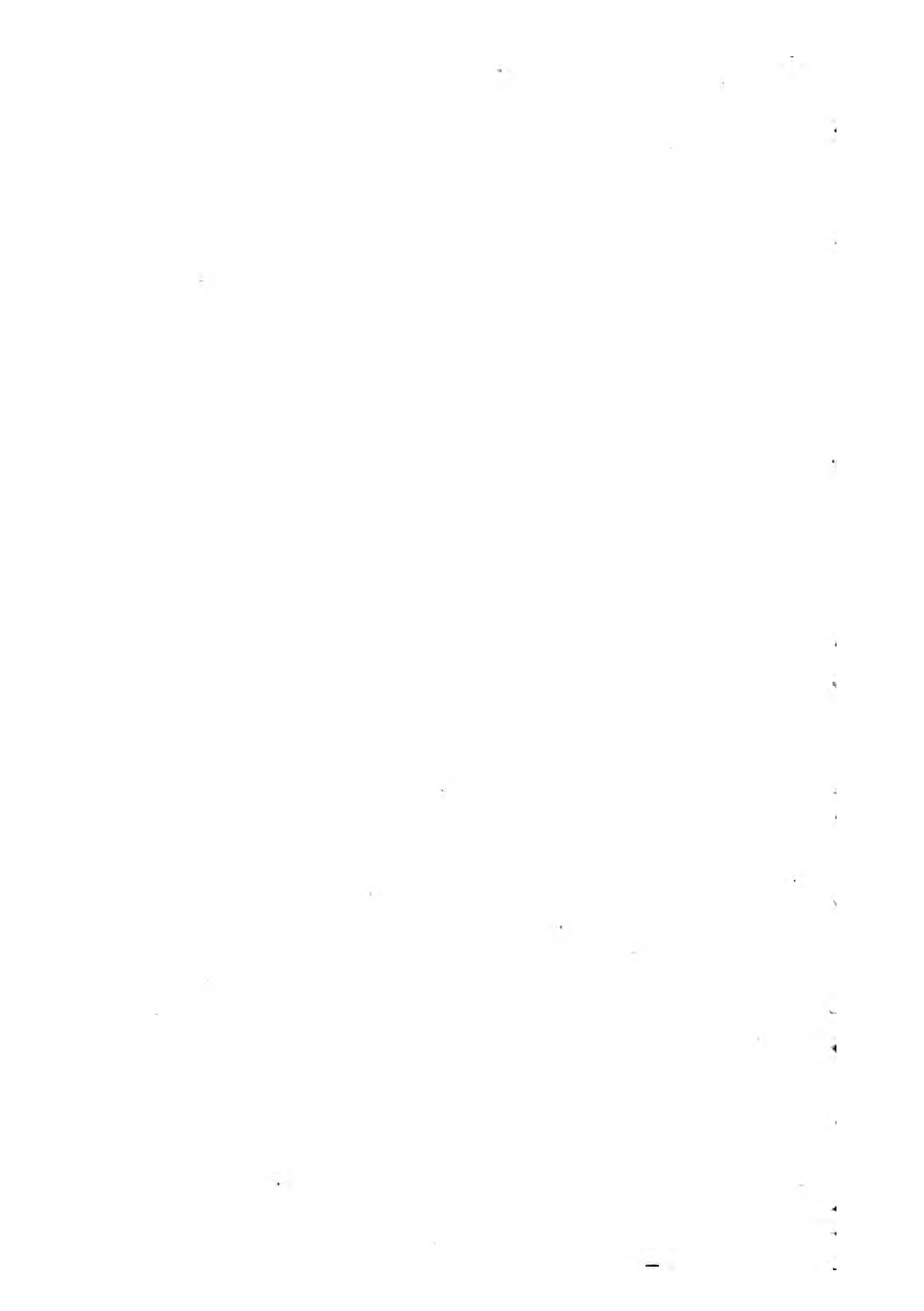
SARTORYS.

Ah!

GILBERTE.

Vous voyez, toujours la même... Mon fils!... Vous me pardonnez, n'est-ce pas?... Froufrou! pauvre Froufrou!

Elle meurt.



LA BELLE HÉLÈNE

OPÉRA BOUFFE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
le 17 décembre 1864.

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH.

PERSONNAGES

PARIS, fils du roi Priam.	MM. DUPUIS.
MÉNÉLAS, roi de Sparte.	KOPP.
AGAMEMNON, roi des rois.	COUDER.
CALCHAS, grand augure de Jupiter. .	GRENIER.
ACHILLE, roi de Phtiotide.	A. GUYON.
AJAX PREMIER, roi de Salamine. .	HAMBURGER
AJAX DEUXIÈME, roi des Locriens.	ANDOF.
PHILOCOME, serviteur de Calchas, préposé au tonnerre.	VIDEIX.
EUTHYCLÈS, forgeron.	ROYER.
HÉLÈNE, reine de Sparte.	M ^{lles} SCHNEIDER.
ORESTE, fils d'Agamemnon.	SILLY.
BACCHIS, suivante d'Hélène.	C. RENAULT.
LÉENA, hétaïre.	GABRIELLE.
PARTHÉNIS, hétaïre.	ALICE.
SEIGNEURS ET DAMES, GARDES, ESCLAVES, MUSICIENS SUIVANTES D'HÉLÈNE, PLEUREUSES D'ADONIS, JOUEUSES DE FLUTE, DANSEUSES, PEUPLE.	

Les deux premiers actes à Sparte; le troisième, à Nauplie, pendant la saison des bains.



LA

BELLE HÉLÈNE

ACTE PREMIER

L'oracle.

A Sparte. — Une place publique. — Au fond, le temple de Jupiter.
— Devant le temple, un perron de cinq ou six degrés. — De chaque côté
du perron, un trépied allumé.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEUPLE, puis CALCHAS et PHILOCOME.

Au lever du rideau, des hommes et des femmes, inclinés devant le
temple, présentent des offrandes : fleurs, fruits, laitage, cages d'osier
avec des tourterelles, etc., etc. — Les fleurs dominent.

CHŒUR.

Vers tes autels, Jupin, nous accourons joyeux.

A toi nos vœux!

Nous voici tous

A tes genoux!

Dieu, souverain des dieux, toi, dont la barbe est d'or,

Écoute nos accents, ô Jupiter Stator!

Vers tes autels, Jupin, nous accourons joyeux, etc.

Pendant la dernière partie du chœur, la porte du temple s'est ouverte.
paraît Calchas suivi de Philocôme. — Mélodrame à l'orchestre pendant
que le peuple dépose les offrandes sur les marches du temple.

CALCHAS regarde les offrandes et ne cache pas son mécontentement.

Trop de fleurs, trop de fleurs, trop de fleurs!

Le peuple sort, après les offrandes déposées.

SCÈNE II

PHILOCOME, CALCHAS.

CALCHAS.

Plus personne... Pas de frais inutiles!... (Il éteint un trépied, Philocôme éteint l'autre.) Fais rentrer les offrandes, Philocôme.

PHILOCOME.

Oui, grand augure.

Sur l'ordre de Philocôme, deux esclaves emportent les offrandes dans le temple.

CALCHAS.

De piètres offrandes, en vérité... deux tourterelles, une amphore de laitage, trois petits fromages, des fruits très peu, et des fleurs beaucoup. Toutes ces guirlandes nous encombrant en pure perte... Il est passé, le temps des troupeaux de bœufs et de moutons... Voilà où en sont les sacrifices!... Les dieux s'en vont! les dieux s'en vont!

PHILOCOME.

Pas tous, seigneur! voyez Vénus...

CALCHAS.

Elle lutte, je ne dis pas le contraire, elle lutte... J'ai lu dans le *Moniteur* de Cythère le chiffre exact des offrandes du mois dernier... c'est énorme!

PHILOCOME.

Il doit faire de bonnes affaires, le grand augure de Vénus!

CALCHAS.

Le fait est qu'il n'y en a plus que pour elle, depuis que, grâce au berger Pâris, elle a battu Junon et Pallas dans le concours du mont Ida... Tandis que ce pauvre

Jupiter, le père des dieux et des hommes cependant, il est dans une baisse!... Que de fleurs!... que de fleurs!.. Enfin... tu porteras ce bouquet de roses à la petite Mégara, la joueuse de flûte qui demeure près du temple de Bacchus...

PHILOCOME, qui a pris le bouquet.

Oui, seigneur.

CALCHAS.

Et le tonnerre?... A-t-on rapporté le tonnerre?

PHILOCOME.

Pas encore.

CALCHAS.

Comment, pas encore?

PHILOCOME.

Non, seigneur... mais je l'attends.

CALCHAS.

Nous ne pouvons nous passer de tonnerre aujourd'hui... la journée sera chaude : la fête d'Adonis présidée par notre gracieuse souveraine... puis l'assemblée des rois et, en leur présence, le concours des jeux d'esprit...

PHILOCOME.

Sans compter l'imprévu!...

CALCHAS.

Une pareille journée ne se passera pas sans oracle... et il n'y a pas d'oracle sans tonnerre... il me faut mon tonnerre.

PHILOCOME.

Le forgeron Euthyclès m'a bien promis... et le voici!...

Euthyclès entre par la droite, portant une plaque de tôle.

SCÈNE III

LES MÊMES, EUTHYCLÈS.

CALCHAS.

Allons donc, Euthyclès, allons donc... tu es en retard...

EUTHYCLÈS.

C'est que j'ai été obligé de finir une besogne très pressée... une commande du bouillant Achille.

CALCHAS.

Je sais... je sais... une bottine cuirassée, pour ce talon qui l'inquiète toujours...

EUTHYCLÈS.

Justement!

CALCHAS.

Il m'a parlé de ça... il était enchanté!

EUTHYCLÈS.

Et puis, si vous croyez qu'il n'y avait pas d'ouvrage... Il était dans un joli état, votre tonnerre!... Il faut que vous tapiez là-dessus comme un sourd!...

CALCHAS.

C'est Philocôme qui tape!... Il tape dur, et il a raison! Il faut frapper l'imagination des peuples!... Marche-t-il bien maintenant?

EUTHYCLÈS.

Écoutez plutôt!...

Il agite la plaque de tôle.

CALCHAS, se précipitant sur lui.

Veux-tu bien finir?... Le peuple va croire que c'est Jupiter... Il faut ménager ces effets-là!...

EUTHYCLÈS.

Pardon... je ne savais pas!...

CALCHAS, regardant à gauche.

Allons, la journée commence!... Voici venir la plus belle moitié de Sparte, les pleureuses d'Adonis conduites par notre gracieuse souveraine...

EUTHYCLÈS.

Ah! ah!... C'est aujourd'hui l'anniversaire...

CALCHAS.

Oui... c'est à pareil jour que Vénus, courant au secours d'Adonis, déchira ses petits pieds et de son sang divin fit la couleur des roses, blanches avant cet événement. Cette légende est poétique... Allons, Philocôme, dépêchons-nous d'aller remettre le tonnerre à sa place, il n'est que temps. (Euthyclès, en emportant le tonnerre, l'agite encore par mégarde.) Chut! donc, malheureux!...

Ils montent tous les trois les marches du temple et disparaissent.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, SUIVANTES, PLEUREUSES D'ADONIS,
puis CALCHAS.

Entrée des Pleureuses d'Adonis, par la gauche; puis Hélène, accompagnée de deux suivantes.

CHŒUR.

C'est le devoir des jeunes filles,
Rejetons des grandes familles,
De soupirer de temps en temps,
Sur la mort des beaux jeunes gens!

HÉLÈNE.

Adonis, nous versons des larmes,
Sur ton sort!
Et toi, Vénus, vois nos alarmes :
L'amour se meurt, l'amour est mort!

I

Amours divins! ardentés flammes!
 Vénus! Adonis! gloire à vous!
 Le feu brûlant vos folles âmes,
 Hélas! ce feu n'est plus en nous!
 Écoute-nous, Vénus la blonde,
 Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

II

Les temps présents sont plats et fades :
 Plus d'amour! plus de passion!
 Et nos pauvres âmes malades
 Se meurent de consommation...
 Écoute-nous, Vénus la blonde,
 Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

CHŒUR.

C'est le devoir des jeunes filles,
 Rejetons des grandes familles,
 De soupirer de temps en temps
 Sur la mort des beaux jeunes gens!

Pendant ce chœur, toutes les femmes montent les marches du temple. Calchas, qui vient d'en sortir, les reçoit et les fait entrer. Au moment de mettre le pied sur la première marche, Hélène s'arrête et retient Calchas qui l'invitait à entrer.

SCÈNE V

HÉLÈNE, CALCHAS.

HÉLÈNE.

Un mot, grand augure!

CALCHAS.

Volontiers, fille de Lédà!... mais le sacrifice...

HÉLÈNE.

Le sacrifice attendra.

CALCHAS.

Qu'est-ce que c'est encore?... voyons.

HÉLÈNE.

Vous allez dire que je suis folle...

CALCHAS.

Oh! reine... le respect...

HÉLÈNE.

L'affaire du mont Ida... j'y pense sans cesse... Ce bois mystérieux, ces trois déesses, cette pomme et ce berger... ce berger, surtout... Vous n'avez pas de nouveaux détails?

CALCHAS.

Non... je regrette...

HÉLÈNE.

Est-il vrai que, pour remercier ce berger, Vénus lui ait promis l'amour de la plus belle femme du monde?

CALCHAS.

Cela paraît officiel.

HÉLÈNE.

Mais... la plus belle femme du monde...

CALCHAS.

C'est vous, reine, c'est vous, assurément!

HÉLÈNE, passant à droite.

Taisez-vous... taisez-vous!... car, si cela était...

CALCHAS.

Eh bien! reine?...

HÉLÈNE.

Elle!... toujours elle!...

CALCHAS.

Qui, elle?

HÉLÈNE.

La main de la fatalité, qui pèse sur moi!

CALCHAS.

Ça... c'est vrai...

HÉLÈNE.

Ma naissance, d'abord... vous la connaissez...

CALCHAS.

Qui ne la connaît pas?

RONDEAU D' « ORPHÉE AUX ENFERS ».

Ce cygne traqué par un aigle,
Que Léda sauva dans ses bras...

HÉLÈNE.

Ce cygne-là... c'était mon père! l'aigle, c'était Vénus!... Cruelle Vénus!... Vous voyez bien, Calchas, que je ne suis pas une femme ordinaire... Et cependant j'aurais voulu... savez-vous, grand augure, ce que j'aurais voulu être?...

CALCHAS.

Non, fille de Jupiter.

HÉLÈNE.

J'aurais voulu être une bourgeoise paisible, la femme d'un brave négociant de Mitylène... Au lieu de cela, voyez quelle destinée!... A seize ans, enlevée par ce petit fou de Thésée, pendant que je dansais avec abandon dans le temple de Diane.

CALCHAS.

Ce fut votre début...

HÉLÈNE.

Oui, et depuis... mais vous les connaissez... aussi bien que toute la Grèce, les égarements involontaires de ma jeunesse... Enfin, après tant de naufrages, j'ai pu croire que j'arrivais au port...

CALCHAS.

C'était Ménélas!...

HÉLÈNE.

Oui... bon et excellent homme!... J'ai tout fait pour l'aimer... Je n'ai pas pu... je n'ai pas pu...

CALCHAS.

Qu'est-ce que vous voulez?... quand on ne peut pas!...

HÉLÈNE.

Lorsque, au milieu de cent rivaux, il se présenta pour disputer ma main, ce fut lui que je choisis, ce fut à lui que j'octroyai... le trône de Sparte... ma dot, une dot royale... car, enfin, c'est moi qui l'ai fait roi de Sparte...

CALCHAS.

Je le crois incapable de l'oublier.

HÉLÈNE.

Et moi donc!... pauvre cher!... Et quand je pense que Vénus a promis à ce berger l'amour de la plus belle femme du monde... quand je pense que je suis probablement...

CALCHAS.

Oui, probablement!

HÉLÈNE.

Qu'est-ce qu'il va devenir, ce bon et excellent homme?

CALCHAS.

Dame! si Vénus l'ordonne...

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que je vous disais?... la fatalité! ..

CALCHAS.

C'est une excuse!

HÉLÈNE.

Et on m'accusera cependant...

CALCHAS.

Oui.

HÉLÈNE, passant à gauche.

Et quand je traverserai la foule, du haut de mon char, j'entendrai, comme tout à l'heure, une voix qui

sortira des rangs du peuple et qui dira : « Ce n'est pas une reine, c'est une cocotte!... »

CALCHAS.

« Cocotte », grande reine!...

HÉLÈNE.

Oui!... et après tout, il avait raison, cet homme... Mais est-ce ma faute?... moi, la fille d'un oiseau, est-ce que je puis être autre chose qu'une cocotte?

Un air de flûte se fait entendre au dehors.

CALCHAS, qui a regardé à droite.

Entrez, entrez vite, grande reine : voici le jeune prince Oreste.

HÉLÈNE.

Mon coquin de neveu!

CALCHAS.

Oui... il vient de ce côté, et en assez fâcheuse société.

HÉLÈNE.

Il ne faut pas trop lui en vouloir, à lui non plus... on n'est pas impunément de la race des Atrides... Entrons!

Elle commence à gravir les marches du temple. Calchas la suit.

Des cris de : « Calchas! ohé Calchas! » se font entendre au dehors.

CALCHAS.

Entrez vite, grande reine; je reste pour empêcher votre neveu d'aller plus loin... Il serait capable de faire irruption dans le temple et d'y troubler la majesté du sacrifice.

HÉLÈNE.

Il est gai.

CALCHAS.

Oui, mais je connais ses farces et je les redoute.

HÉLÈNE, se retournant vers la droite avant d'entrer dans le temple.

Tiens! il est avec Parthénis... Elle s'habille bien, cette Parthénis! Il n'y a que ces femmes-là pour s'habiller avec cette audace!

Elle entre dans le temple.

SCÈNE VI

CALCHAS, puis ORESTE, PARTHÉNIS, LÉÆNA,
 JOEUSES DE FLUTE, DANSEUSES, AMIS et AMIES
 D'ORESTE.

CALCHAS, regardant à droite.

Et dire que c'est le fils d'Agamemnon, le fils de mon
 roi!...

Entrée d'Oreste¹, entrée vive et bruyante. Une petite troupe de
 joueuses de flûte et de danseuses accompagne Oreste, Parthénis et
 Léæna. Toute la bande se précipite sur Calchas et l'enveloppe.

TOUS.

Ohé! Calchas! ohé!

ORESTE, à Calchas.

I

Au cabaret du Labyrinthe
 Cette nuit, j'ai soupé, mon vieux,
 Avec ces dames de Corinthe,
 Tout ce que la Grèce a de mieux.
 (Présentant à Calchas Parthénis et Léæna.)
 C'est Parthénis et Léæna,
 Qui m'ont dit te vouloir connaître.

CALCHAS, passant entre les deux femmes.

Pouvais-je m'attendre à cela?
 Mesdames, j'ai bien l'honneur d'être...

ORESTE.

C'est Parthénis et Léæna!

1. Les auteurs commettent ici un étrange anachronisme. Au
 moins n'est-ce pas par ignorance. Ils savent qu'Oreste était
 tout enfant quand Agamemnon attendait le vent en Aulide.
 Euripide nous montre Iphigénie arrivant au camp des Grecs,
 qui prend Oreste des bras de sa nourrice.

TOUS.

C'est Parthénis et Léæna!

Danses autour de Calchas sur un accompagnement de flûtes et de cymbales.

Tsing la la, tsing la la!

Οἷα κεφαλή, ὦ λά λά! ¹

Tsing la la, tsing la la!

ORESTE, passant près de Calchas.

II

C'est avec ces dames qu'Oreste
Fait danser l'argent à papa;
Papa s'en fiche bien, au reste,
Car c'est la Grèce qui paiera...
C'est Parthénis et Léæna,
Qui m'ont dit te vouloir connaître.

CALCHAS.

Pouvais-je m'attendre à cela?
Mesdames, j'ai bien l'honneur d'être...

TOUS.

C'est Parthénis et Léæna.

(Reprise plus vive de la danse.)

Tsing la la, tsing la la!

Οἷα κεφαλή, ὦ λά λά!

Tsing la la, tsing la la!

A la fin des couplets, Calchas se trouve prisonnier au milieu du groupe formé par les femmes et les danseuses.

ORESTE.

Donc, Calchas, voici ce qui nous amène. Je reconduisais ces dames, au son de la musique, quand de loin elles ont aperçu votre tunique abricot... « Ah! le bel homme! s'est écriée Parthénis. — Son nom? a dit Léæna. — Calchas! ai-je fait. — Calchas? l'illustre Calchas? — Lui-même! — Nous le voulons voir de près. » J'ai crié : « Ohé! Calchas! » Tu sais le reste.

1. « Quelle tête, oh! la la! »

(A Parthénis et à Léæna.) Mesdames, voici le Calchas demandé! Calchas, le grand augure! Calchas, l'oracle officiel! Calchas, le confident de papa!... Comment le trouvez-vous?

PARTHÉNIS.

Bien.

LÉÆNA.

Très bien.

CALCHAS.

Trop bonnes, en vérité, belles dames!... mais un sacrifice très pressé...

LÉÆNA.

Un sacrifice, aujourd'hui?

PARTHÉNIS.

A quelle occase?

CALCHAS, allant à Parthénis.

Tiens! vous parlez Argos?

PARTHÉNIS.

Quand ça me vient!...

ORESTE.

Ce dialecte a de l'avenir.

CALCHAS, s'oubliant.

A l'occase, alors, à l'occase de la fête d'Adonis.

LÉÆNA.

C'est la fête d'Adonis?

PARTHÉNIS.

Mais nous en sommes, de la fête d'Adonis!

LÉÆNA.

Nous sommes de toutes les fêtes!

PARTHÉNIS.

Une jolie fête que celle dont nous ne serions pas!...

LÉENA.

Raisonnez un peu, bon Calchas : la fête d'Adonis, c'est un peu la fête de Vénus, n'est-ce pas ? Eh bien, si c'est la fête de Vénus, il me semble...

PARTHÉNIS.

Nous devrions avoir des places réservées...

CALCHAS.

Je ne dis pas... mais il a été décidé que, seules, les femmes du monde...

ORESTE.

Les femmes du monde?...

CALCHAS.

Oui, seigneur.

ORESTE.

Elles voudraient garder Adonis pour elles toutes seules !

CALCHAS.

Je ne dis pas cela... je dis qu'il a été décidé... Des ordres supérieurs...

LÉENA.

Que Pluton les emporte, ceux qui ont donné ces ordres supérieurs !... et entrons.

TOUS.

Oui, oui, entrons.

Ils remontent.

CALCHAS, les arrêtant.

Seigneur, je vous en conjure... Vous me placez entre mon respect et mon devoir... je ne puis... La fête est présidée par la reine elle-même...

ORESTE.

Ma tante, ma tante Hélène?... Ah ! voyons, je l'aime

bien, ma tante Hélène... mais elle aurait tort de faire la sévère, car elle a eu des aventures...

CALCHAS.

Seigneur !...

ORESTE.

Je sais bien qu'elle se rattrape en disant que c'est la fatalité!... mais, après tout, ces dames aussi, c'est la fatalité!

PARTHÉNIS.

Ça, c'est bien vrai. Ainsi, moi, ce désir insensé qui m'est venu de m'engager dans la troupe de Thespis et de monter sur son chariot, pour y jouer les grues... c'est la fatalité!

LÉENA.

Et moi, donc!... cette rencontre faite aux bains de mer de Nauplie, ce jeune philosophe, qui m'a enseigné la sagesse et qui m'a fait comprendre que le beau et le bon, c'était la même chose... fatalité aussi!

ORESTE.

Et moi!... pourquoi est-ce que je sens là qu'il y aura dans mon existence des événements prodigieusement dramatiques?... ces furies que j'entrevois là-bas... là-bas... et, plus tard, ce tas de tragédies... dont je serai le héros... fatalité!

CALCHAS.

Eh bien, et moi donc!... moi qui ne demanderais pas mieux que de vous laisser entrer là dedans et de rire un brin avec vous, pourquoi est-ce que je suis obligé de vous répéter que, décidément?... c'est la fatalité!

ORESTE.

Ne vous fâchez pas... nous nous inclinons devant elle et nous partons... En avant la musique! Au revoir, Calchas!... bien des choses à ma tante!

TOUS.

Au revoir, Calchas! (Sortie sur la reprise du chœur.)

Tsing la la, tsing la la!

Οἷα κεραλή, ὦ λὰ λά!

Tsing la la, tsing la la!

Ils sortent par la gauche.

CALCHAS, les regardant s'éloigner.

Tsing la la... Et dire que c'est le fils d'Agamemnon, le fils de mon roi!... Oh! folle, folle jeunesse!... Du reste, ils sont dans le vrai! Et si j'avais suivi ma vocation... moi aussi, j'aurais été homme de plaisir!... (Avec un soupir.) Les dieux ne l'ont pas voulu!... Au sacrifice!... au sacrifice!...

En même temps qu'Oreste sortait par la gauche avec son cortège, Pâris entrait par la droite, vêtu en berger, le bâton à la main, le chapeau de paille dans le dos. — Il a monté les degrés du temple; il va sonner, mais, apercevant Calchas en scène, il s'arrête.

SCÈNE VII

CALCHAS, PARIS.

PARIS.

Un mot... N'êtes-vous pas le grand augure de Jupiter?

CALCHAS.

Oui, c'est moi, Calchas!

PARIS.

Calchas... c'est bien cela... J'allais sonner.

CALCHAS.

Je ne vous dis pas non... mais je suis occupé... un sacrifice déjà fort en retard...

PARIS.

Le sacrifice attendra. Je viens pour affaire pressante.

CALCHAS.

Si vous croyez que je me dérange comme ça, pour le premier berger venu!...

PARIS, très digne.

J'ai besoin de vous.

CALCHAS, s'animant.

Pourquoi faire?... Vous allez peut-être me demander de vous tirer les cartes? Il y a dans les faubourgs de petits oracles pour les bergers... Je suis, moi, l'oracle des salons!

PARIS, le retenant.

Vous n'avez pas reçu une lettre de Vénus?

CALCHAS.

Pas le moins du monde!

PARIS.

C'est singulier... la colombe est partie devant moi... Elle aura rencontré quelque ramier!... C'est terrible pour ça, les colombes!... ça ne rencontre pas plus tôt un ramier que... Eh bien, voilà!...

CALCHAS.

Vous savez que je n'y crois pas du tout, à votre lettre de Vénus et à votre colombe!

PARIS.

Vous n'y croyez pas?... Eh bien, regardez!...

Il montre la droite. — Musique très douce à l'orchestre.

CALCHAS.

Quoi?

PARIS.

Là-bas... dans l'azur... ce petit point noir qui grossit, grossit, grossit...

CALCHAS, regardant.

Eh bien, c'est un pierrot.



PARIS.

C'est ma colombe... et c'est ma lettre.

CALCHAS.

Eh! mais... le fait est...

La colombe, arrivant de la droite, vient s'abattre sur le doigt de Paris;
elle bat des ailes et tient une lettre dans son bec.

PARIS.

Vous voyez!...

CALCHAS.

Il est vrai!...

PARIS.

Prenez la lettre... elle est pour vous.

La colombe agite ses ailes.

CALCHAS, prenant la lettre.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle a?

PARIS.

Elle demande s'il y a une réponse... (A la colombe.)
Non, il n'y en a pas. (La colombe s'envole vers la gauche. — La
suivant des yeux.) Tiens, elle prend une autre direction...
elle a une autre commission, sans doute... Cette Vénus
a une correspondance!...

CALCHAS, regardant la lettre.

Le timbre de Cythère!... De Vénus... c'est bien de
Vénus!...

Il mouille le timbre, le décolle et le met dans une petite boîte.

PARIS.

Qu'est-ce que vous faites donc?

CALCHAS.

C'est pour l'album de timbres de la petite princesse
Hermione... elle fait collection.

PARIS.

Ah! très bien!

CALCHAS, ouvrant la lettre.

Vous permettez?...

PARIS.

Comment donc!...

CALCHAS, lisant. — Pendant cette lecture, le mélodrame continue à l'orchestre.

Homme de vingt ans, à la tête blonde,
 Un berger viendra;
 Au nom de Vénus, qui sortit de l'onde,
 Calchas l'entendra.
 A ce doux berger, dont Vénus proclame
 Le goût merveilleux,
 Vénus a promis la plus belle femme
 Qui soit sous les cieux.
 Lors, quand paraîtra la divine Hélène,
 Fille de Lédà,
 Calchas au berger montrera la reine,
 En disant : « Voilà! »

Fin du mélodrame.

PARIS.

Voilà!

CALCHAS.

Quoi! ce serait vous ce Pâris, le fils du roi Priam?...
 On ne parle que de vous à Sparte... et dans toute la
 Grèce!... (L'examinant.) C'est vous qui avez prononcé ce
 fameux jugement?

PARIS.

Moi-même!

CALCHAS.

Ainsi, vous avez vu la déesse?...

PARIS.

Un peu!...

CALCHAS, lui donnant une poussée.

Coquin!... Pardonnez, prince!...

PARIS.

Faites donc, faites donc!

CALCHAS.

Si ce n'était pas abuser, je vous prierais ..

PARIS.

De quoi?

CALCHAS.

De me donner un léger aperçu...

PARIS, lui tapant sur le ventre.

Farceur!... Pardonnez, grand augure!

CALCHAS.

Ne vous gênez pas!... Eh bien?

PARIS.

Voici l'aperçu.

I

Au mont Ida trois déesses
Se querellaient dans un bois :
« Quelle est, disaient ces princesses,
La plus belle de nous trois? »

Évohé! que ces déesses,
Pour enjôler les garçons,
Évohé! que ces déesses.
Ont de drôles de façons!

II

Dans ce bois passe un jeune homme,
Un jeune homme frais et beau;
Sa main tenait une pomme...
Vous voyez bien le tableau.

Évohé! que ces déesses, etc., etc.

III

« Holà ! hé ! le beau jeune homme,
Un instant arrêtez-vous,
Et veuillez donner la pomme
A la plus belle de nous... »

Évohé ! que ces déesses, etc., etc.

IV

L'une dit : « J'ai ma réserve,
Ma pudeur, ma chasteté.
Donne le prix à Minerve :
Minerve l'a mérité!... »

Évohé ! que ces déesses, etc., etc.

V

L'autre dit : « J'ai ma naissance,
Mon orgueil et mon pa-on ;
Je dois l'emporter, je pense :
Donne la pomme à Junon!... »

Évohé ! que ces déesses, etc., etc.

VI

La troisième, ah ! la troisième...
La troisième ne dit rien.
Elle eut le prix tout de même...
Calchas, vous m'entendez bien !

Évohé ! que ces déesses,
Pour enjôler les garçons,
Évohé ! que ces déesses
Ont de drôles de façons !

CALCHAS, lui donnant une poignée de main.

Mon compliment!... Vénus ordonne... j'obéirai... avec regret, je ne vous le cache pas... Méléna n'est pas un souverain pour moi... c'est un ami... Cependant, je vous le répète, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, j'obéirai... Mes oracles, mon tonnerre et moi, sommes tout à votre service... Faut-il vous présenter tout de suite à la reine ?

PARIS.

Soit ! mais sans lui dire qui je suis... Je désire garder le plus strict incognito, jusqu'au moment où la situation sera favorable à un coup de théâtre.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE, LES PLEUREUSES D'ADONIS.

La porte du temple s'ouvre, et descendent lentement, deux à deux, les femmes qui viennent de pleurer Adonis. — Le mélodrame joué pendant la lecture de la lettre reprend pendant ce défilé. — Les femmes passent sans donner aucune attention au berger, qui, de son côté, les regarde à peine. Mais quand Hélène paraît, la dernière, sur les marches du temple, elle est frappée de la beauté du berger. Émotion de Paris à la vue de la reine.

CALCHAS, bas, à Paris en lui montrant Hélène.

Lors, quand paraîtra la divine Hélène.

Fille de Léda,

Calchas au berger montrera la reine,

En disant : « Voilà ! »

Toutes les femmes sortent par la gauche, Hélène reste seule. — Un je ne sais quoi la retient près de ce bel inconnu.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, CALCHAS, PARIS.

HÉLÈNE.

Calchas !

CALCHAS, s'approchant.

Grande reine !

HÉLÈNE, montrant Paris.

Quel est ce beau jeune homme ?

CALCHAS.

Un étranger...

HÉLÈNE.

Je ne sais dans quel rang le hasard l'a placé,
Mais je sais que son front est brillant de génie,
Et que jamais plus fier visage n'a passé
Dans le rêve éclatant d'une reine endormie!

CALCHAS.

Des vers, princesse?

HÉLÈNE.

Sont-ce des vers?... je ne sais... cela m'est venu tout
naturellement en le voyant... Sa profession?...

CALCHAS.

Berger.

HÉLÈNE.

Berger!

CALCHAS.

Il me l'a dit, du moins.

HÉLÈNE.

Bien heureuses les bergères, si ce n'est qu'un
berger!... Mais en est-ce vraiment un?...

CALCHAS.

Je ne sais... mais s'il vous plaît de le lui demander
vous-même...

HÉLÈNE.

C'est une idée, ça!... Laisse-nous, bon Calchas : ce
sont les dieux qui ont parlé par ta voix. . je vais l'in-
terroger!

CALCHAS, à part, regardant Hélène et Paris.

Puisque Vénus l'ordonne!... c'est la fatalité!

Il rentre dans le temple.

SCÈNE X

HÉLÈNE, PARIS, puis CALCHAS.

HÉLÈNE, à part.

Pourquoi suis-je troublée ainsi?... Je suis troublée, comme s'il allait se passer quelque chose de fatal!...

PARIS, à part.

La voilà donc, cette femme dont l'amour m'a été promis!... Allons, allons, Vénus fait bien les choses... Merci, Vénus!...

HÉLÈNE.

Beau jeune homme!...

PARIS.

Princesse?...

HÉLÈNE.

N'es-tu vraiment qu'un mortel?... Les dieux parfois s'amuse à se présenter à nos yeux sous un déguisement...

PARIS, modestement.

Je ne suis qu'un mortel...

HÉLÈNE.

Pas possible!...

PARIS.

Et pas déguisé du tout, je vous assure.

HÉLÈNE.

Un berger?

PARIS.

Un berger!

HÉLÈNE, avec une douce ironie.

Où donc est ton troupeau?

PARIS, montrant la droite.

Tout là-bas, là-bas, là-bas, dans la montagne.

HÉLÈNE.

Ah! pourquoi l'as-tu quitté?... comment te trouves-tu ici?...

PARIS.

On m'a dit qu'il allait y avoir un concours... je me suis fait inscrire, et je suis venu dans l'espoir de me faire remarquer.

HÉLÈNE, avec éclat.

Par ta beauté?

PARIS, modestement.

Par mon intelligence.

HÉLÈNE.

N'oublions pas ta beauté... Je ne te le dirais pas, si tu étais autre chose qu'un berger... mais, avec toi, ça n'a pas de conséquence : tu es crânement beau!...

PARIS, à part.

O Vénus!... (Haut.) Princesse...

HÉLÈNE.

Très beau de face... Voyons de profil... De trois quarts, maintenant... (Paris lui tourne presque le dos). Il est naïf... il a tout pour lui... Non, de trois quarts par ici... (Paris se retourne.) Lève un peu la tête... n'ouvre pas la bouche... Admirable!

PARIS, à part.

O Vénus!

HÉLÈNE.

C'est beau, un beau berger!... Ferme la bouche. (Contemplation muette et un peu prolongée.) Mais... je m'oublie à t'admirer... quelle heure as-tu, toi, au soleil?...

PARIS, regardant en l'air.

Trois heures vingt-cinq.

HÉLÈNE, regardant en l'air d'un autre côté.
 Déjà!... moi, j'ai deux heures quarante.

PARIS.

Vous retardez.

HÉLÈNE.

S'il est trois heures vingt-cinq, la cérémonie va commencer dans un instant. Cruelle chose que l'étiquette!... une reine n'a pas plutôt admiré un berger pendant cinq minutes que, crac!... l'étiquette arrive et les sépare.

PARIS.

Malgré la séparation, il y aurait peut-être un moyen de correspondre.

HÉLÈNE, très émue.

De correspondre!... et lequel?

PARIS.

Un regard, qui de la prunelle du berger oserait monter jusqu'à la souveraine splendide... un autre regard, qui de la prunelle de la souveraine splendide daignerait descendre jusqu'à l'humble pasteur.

HÉLÈNE, avec mélancolie.

Ils appellent ça « faire de l'œil », à Corinthe!
 Hélène et Paris se regardent très longuement en silence. Les premières notes de la marche des Rois se font entendre.

CALCHAS, sortant du temple et s'approchant d'Hélène.
 Reine, le cortège!

HÉLÈNE, à Paris.

Il faut nous séparer!... Je voudrais te revoir.

PARIS.

Oh! vous me reverrez!

CALCHAS, à Hélène.

Reine, voici les rois qui viennent pour la cérémonie.

HÉLÈNE.

Allons ceindre le diadème et remettre un peu de rouge sur mes cheveux.

Elle sort par la droite.

CALCHAS.

Elle a raison... ça se fait beaucoup, à Sparte.

Paris disparaît dans la foule qui envahit la scène.

SCÈNE XI

CALCHAS, ORESTE, PARTHÉNIS, LÉÆNA,
 puis, et successivement, LES DEUX AJAX, ACHILLE,
 MÉNÉLAS, AGAMEMNON, GARDES, MUSICIENS,
 PEUPLE, puis HÉLÈNE, et enfin PARIS.

ORESTE, entrant avec Parthénis et Léæna.

Calchas, v'là le cortège à papa!

Tout le monde entre par la gauche. Oreste se place dans le coin à gauche avec Calchas.

MARCHE ET CHOËUR.

Voici les rois de la Grèce!
 Il faut que chacun s'empresse
 De les nommer par leur nom...
 Ménélas, homme tranquille
 Avec le bouillant Achille
 Et le grand Agamemnon.

Pendant le chœur, on a disposé des sièges à droite. Les rois entrent successivement; — les deux Ajax paraissent les premiers.

LES DEUX AJAX.

I

Ces rois remplis de vaillance,
 C'est les deux Ajax...

AJAX DEUXIÈME.

Étalant avec jactance
 Leur double thorax...

LA BELLE HÉLÈNE.

AJAX PREMIER.

Parmi le fracas immense
Des cuivres de Sax.

LES DEUX AJAX.

Ces rois remplis de vaillance,
C'est les deux Ajax!

LE CHOEUR.

Ces rois remplis de vaillance,
C'est les deux Ajax!

ACHILLE, entrant.

II

Je suis le bouillant Achille,
Le grand Myrmidon,
Combattant un contre mille,
Grâce à mon plongeon.
J'aurais l'esprit bien tranquille,
N'était mon talon...
Je suis le bouillant Achille,
Le grand Myrmidon!

LE CHOEUR.

Voici le bouillant Achille,
Le grand Myrmidon!

MÉNÉLAS, entrant.

III

Je suis le mari de la reine,
Le roi Ménélas!
Je crains bien qu'un jour Hélène,
Je le dis tout bas,
Ne me fasse de la peine...
N'anticipons pas!...
Je suis le mari de la reine,
Le roi Ménélas!

LE CHOEUR.

C'est le mari de la reine,
Le roi Ménélas!

AGAMEMNON, entrant.

IV

Le roi barbu qui s'avance,
C'est Agamemnon!
Et ce nom seul me dispense
D'en dire plus long :
J'en ai dit assez, je pense,
En disant mon nom...
Le roi barbu qui s'avance,
C'est Agamemnon!

LE CHŒUR.

Le roi barbu qui s'avance,
C'est Agamemnon!

CALCHAS, qui est sorti un instant par la droite, ramenant Hélène.
La reine!

REPRISE DU CHŒUR.

Voici les rois de la Grèce!
Il faut que le chœur s'empresse
De les nommer par leur nom :
Ménélas, homme tranquille,
Avec le bouillant Achille,
Et le grand Agamemnon!

Pendant cette reprise, les rois saluent Hélène et prennent place à droite : Agamemnon, Hélène et Ménélas s'asseyent sur des sièges préparés pour eux ; les autres rois restent debout à la droite d'Agamemnon. Calchas, Oreste, Parthénis et Léæna sont à gauche. Quatre musiciens sont placés sur les marches du temple. Le peuple et les gardes sont groupés au fond.

CALCHAS, à Oreste.

Prince...

ORESTE.

Eh bien! quoi?

CALCHAS.

Allez prendre place.

ORESTE.

Plus souvent!... Je reste ici pour chauffer le discours à papa : c'est convenu avec lui.

CALCHAS.

Ah! c'est différent...

AGAMEMNON.

Allons, Calchas, voyons, voyons! Y sommes-nous?

CALCHAS.

Oui, roi des rois.

AGAMEMNON, se levant.

La séance est ouverte. Je donne la parole au roi Ménélas... Allez, je vous la donne.

ORESTE.

Bravo!

AGAMEMNON, à Oreste.

Trop tôt, cher enfant, trop tôt!...

Il se rassied.

MÉNÉLAS, se levant.

Je devais présider cette fête... Je n'ai pas l'habitude des luttes oratoires... je serais charmé que mon beau-frère Agamemnon voulût bien me suppléer dans cette tâche difficile... (A Agamemnon.) Vous me l'avez donnée, je vous la rends...

Profond silence. Ménélas se rassied.

ORESTE, à ceux qui l'entourent.

C'est un four, ça!... mais vous allez entendre papa!...

AGAMEMNON, se levant.

Rois et peuples de la Grèce, il ne s'agit pas aujourd'hui, comme dans nos luttes habituelles, de lancer le disque d'une main sûre ou de diriger un char dans la carrière. Cette journée est spécialement consacrée aux choses de l'intelligence... Des hommes forts, nous en avons... le bouillant Achille est fort, les deux Ajax sont forts... et moi-même... Ce que nous n'avons pas, ce sont des gens d'esprit!

LE PEUPLE.

C'est vrai! c'est vrai!

AGAMEMNON.

La Grèce s'abrutit!

LE PEUPLE.

C'est vrai! c'est vrai!

ORESTE.

Vive adhésion!...

AGAMEMNON.

Pourquoi le caractère imposant de cette solennité m'empêche-t-il d'adresser la parole à Parthénis et à Léæna, que j'aperçois là-bas?... « Voyons, leur dirais-je, vous qui connaissez tant de monde, voyez-vous beaucoup de gens d'esprit?... » Je suis bien sûr qu'elles me répondraient : « Nous voyons des guerriers, des architectes, des marchands, des sculpteurs, des poètes, des philosophes, des gens de lettres... mais pour des gens d'esprit, nous n'en voyons jamais. »

PARTHÉNIS et LÉÆNA.

C'est vrai! c'est vrai!

ORESTE.

Un peu vif, mais profond!

AGAMEMNON.

Et, par les dieux immortels, cependant, il doit y en avoir quelque part, des gens d'esprit!... C'est afin de les découvrir que nous avons institué ce concours... Les rois, les poètes, les bergers...

HÉLÈNE, très émue, se levant.

Les bergers!... où donc est-il?

AGAMEMNON.

Vous dites, princesse?...

HÉLÈNE.

Rien!

AGAMEMNON.

Veillez vous asseoir, chère enfant. (Hélène se rassied. — Continuant.) Les rois, les poètes, les bergers, tous enfin sont également admis à se disputer le prix... C'est un concours en partie liée... il y aura donc trois épreuves : une charade, un calembour et des bouts-rimés!... Le vainqueur recevra des mains de la reine une couronne de feuilles de pin... J'avais d'abord pensé à une couronne d'or... mais je me suis dit : « Pour des gens d'esprit... du pin, c'est bien assez!... »

ORESTE.

Économie pour le budget!

AGAMEMNON.

Et maintenant, jeunes élèves, élancez-vous dans la carrière... disputez-vous-la, cette modeste et glorieuse couronne... Et vous, fanfares, sonnez pour l'éloquence du roi des rois, en attendant que vous sonnerez pour le triomphe du lauréat... Allez, la musique!

Applaudissements prolongés.

ORESTE, se faisant remarquer par son enthousiasme et allant embrasser Agamemnon.

Bravo, papa, bravo!... La Phocéenne! la Phocéenne!

TOUS.

La Phocéenne!

Les musiciens placés sur les marches du temple exécutent une fanfare comme dans les distributions de prix. — Cette fanfare est fausse et criarde.

AGAMEMNON.

Nous commençons sans perdre une minute... Peuples de la Grèce, écoutez la charade... Roi Ménélas, veuillez en donner lecture.

MÉNÉLAS, recevant des mains d'Agamemnon un pli cacheté et se levant.

De grand cœur.

AGAMEMNON, pendant que Ménélas brise le cachet.
Vous voyez, messieurs, les cachets sont intacts.

Il se rassied.

MÉNÉLAS, lisant.

CHARADE.

Mon premier se donne au malade...

ACHILLE, triomphant.

« Se donne au malade... » je sais ce que c'est ! je sais ce que c'est !

VOIX NOMBREUSES.

N'interrompez pas ! n'interrompez pas !

AGAMEMNON, légèrement gouailleur.

Vous savez ce que c'est ?

ACHILLE.

Pardieu, oui !... ce n'est pas difficile... « se donne au malade... »

Mouvements divers.

AGAMEMNON.

C'est de mauvais goût ce que vous dites... et puis, ce n'est pas ça du tout !... Reprenez, roi Ménélas.

MÉNÉLAS, lisant.

Mon premier se donne au malade ;
Mon deuxième, c'est vous ou moi...
Le troisième de ma charade
Convient aux gens de qui l'emploi
Est d'aller, quand la nuit arrive,
Partout ramasser les haillons,
Les chiffons.

LA FOULE, d'un seul cri.

Hotte ! hotte ! hotte !

AGAMEMNON, se levant.

Eh bien ! oui... le troisième c'est *hotte* !... Allons, l'abru-

tissement n'est pas aussi complet que nous pouvons le croire... Continuez, roi Ménélas!

Il se rassied.

MÉNÉLAS, continuant.

Mon quatrième est une rive
Où manque l'air absolument.
Mon tout par les chemins s'en va comme le vent.
J'ai dit.

Silence. Il se rassied.

AGAMEMNON.

Eh bien, allez-y, jeunes athlètes!

AJAX PREMIER.

Anecdotique!

AJAX DEUXIÈME.

Emmailloté!

ACHILLE.

Gibelotte!

Ils répètent ces mots tous les trois ensemble.

AGAMEMNON.

Voyons... voyons... procédons par ordre... Qui est-ce qui a dit : « anecdotique »?

AJAX PREMIER.

Moi, Ajax premier.

AGAMEMNON.

Comment expliquez-vous?... *âne*, d'abord?

AJAX PREMIER.

Eh bien! le roi Ménélas a dit : « C'est vous ou moi! »

MÉNÉLAS, à Agamemnon.

Il va un peu loin!...

AGAMEMNON, avec bonhomie.

Vous auriez peut-être raison, s'il s'agissait de la deuxième syllabé, mais il s'agit de la première : « se

donne au malade... » (Regardant Ajax premier qui s'avance.)
 Pauvre homme!... (Ajax deuxième fait reculer Ajax premier.)
 Passons à un autre!... Qui a dit : « emmailloté »?

AJAX DEUXIÈME.

Moi, mais je le retire...

AGAMEMNON.

Eh bien, si j'ai un conseil à donner à celui qui a dit :
 « gibelotte », c'est d'en faire autant!

ACHILLE.

Cela vaudrait la peine d'être discuté... car, enfin, il
 y a *hotte*, dans « gibelotte », il y a *hotte*!

Murmures.

AGAMEMNON.

Allons, à de plus malins!.... Eh bien! personne?...

Chacun cherche, la tête dans ses mains. A ce moment,

Paris sort de la foule.

HÉLÈNE, avec un cri, se levant.

Ah!... lui!...

AGAMEMNON, se levant aussi.

Quoi, reine?

HÉLÈNE.

Regardez!

AGAMEMNON.

Un berger!... Que veux-tu, jeune berger?

PARIS, très simplement.

Dire le mot de la charade.

ACHILLE.

Jeune présomptueux!...

AGAMEMNON.

Il est certain que cela serait d'un fâcheux exemple
 après que des rois... Parle, cependant, parle.

Il se rassied ainsi qu'Hélène.

PARIS.

Mon premier se donne au malade : *loch*...

MÉNÉLAS, regardant sur le papier.

Oui... oui!

PARIS.

Mon deuxième, c'est vous ou moi : *homme!*

MÉNÉLAS, de même.

Oui! oui!

PARIS.

Le troisième de ma charade
Convient aux gens de qui l'emploi
Est de ramasser les chiffons...

ACHILLE, vivement.

Hotte!...

AGAMEMNON.

Tout le monde l'a dit.

ACHILLE, à Paris.

Je t'attends au quatrième.

PARIS.

M'y voici!... Il est bête, le quatrième, mais il n'est pas difficile... une rive sans r...*ive!*... *Loch, homme, hotte, ive.*

ACHILLE, vivement.

Locomotive!... j'ai trouvé!

PARIS.

|| Oui, locomotive... Et c'est très fort d'avoir trouvé ça quatre mille ans avant l'invention des chemins de fer.

ACHILLE, triomphant.

C'est moi qui l'ai dit!

AGAMEMNON, se levant.

Achille, vous devenez insupportable!... Taisez-vous!... Le berger a gagné la première manche!

HÉLÈNE, à part.

Vainqueur! Il est vainqueur!

ACHILLE.

Je soutiens que...

AGAMEMNON.

Silence ! (A Paris.) Ton nom, jeune vainqueur ?

PARIS.

Si ça ne vous fait rien, je ne le dirai qu'après les bouts-rimés.

AGAMEMNON.

A ton aise!...

Il se rassied.

ORESTE.

Fanfare, fanfare pour l'inconnu!...

LE PEUPLE.

Fanfare!

La musique exécute de nouveau la fanfare. Paris se retire dans la foule.

AGAMEMNON, après la fanfare.

Chaud! chaud!... passons au calembour! Posez la question, roi Ménélas. Voici le calembour!

Il lui remet un pli cacheté.

MÉNÉLAS, se levant, ouvre et lit; il paraît troublé et hésitant.

La question... la question...

AGAMEMNON.

Eh bien, quoi?

MÉNÉLAS.

Elle est étrange, la question!

LE PEUPLE.

Parlez! parlez!

MÉNÉLAS, lisant.

Quelle différence y a-t-il entre des cornichons et Calchas?

LE PEUPLE, d'un cri unanime.

Il n'y en a pas!

CALCHAS, furieux et s'avancant.

Comment! il n'y en a pas?... Cherchez autre chose!

ACHILLE.

Non, il n'y en a pas, il n'y en a pas!... J'ai trouvé, cette fois!

AGAMEMNON, à Ménélas.

C'est peut-être la réponse... cette unanimité...

MÉNÉLAS, consultant le papier.

Non, ce n'est pas la réponse... Elle est là, la réponse, je la vois!... si je ne la voyais pas, je croirais moi-même...

AGAMEMNON, voyant reparaître Paris.

Le berger! le berger!...

Grand silence.

ACHILLE, à part.

Lui! toujours lui!...

MÉNÉLAS, à Paris.

Vous savez la différence?

PARIS.

Oui.

MÉNÉLAS.

Eh bien, vous êtes un malin!

PARIS, modestement.

Je m'adresse à Calchas et je lui dis :

La différence n'est pas maigre
Entre des cornichons et toi!
Ils sont confits dans du vinaigre...
Calchas est confident du roi.

AGAMEMNON, après un temps.

Ah!... ah!... j'ai compris!...

MÉNÉLAS, comprenant à son tour, après un nouveau temps.
Ah!... ah!... admirable!...

CALCHAS, comprenant, après un nouveau temps.
Ah!... ah!... très délicat!

Il serre la main de Pâris avec effusion.

AGAMEMNON.

A vous la seconde manche!... Quant à votre nom...

PARIS.

Je préfère toujours attendre...

AGAMEMNON.

Très bien!

Pâris se retire de nouveau dans la foule.

ORESTE.

Fanfare! fanfare pour l'inconnu!

TOUS.

Fanfare!

Nouvelle exécution de la fanfare.

AGAMEMNON.

Chaud! chaud! les bouts-rimés! les bouts-rimés! la dernière épreuve!... Roi Ménélas, donnez connaissance des quatre rimes!

Il lui donne un papier.

MÉNÉLAS, se levant.

Les voici, messieurs!... (Lisant.) Chaîne — poids —
peine — trois... Elles sont un peu faciles... mais pour
un premier concours...

Il se rassied.

AGAMEMNON.

Allez-y, mes poètes!... hop là!... hop là! Tâchons
d'enfoncer le berger.

CALCHAS.

On redemande les rimes.

MÉNÉLAS, se relevant et avec aigreur.

Chaîne — poids — peine — trois.

Il se rassied.

ACHILLE.

A moi, à moi!...

AGAMEMNON.

Vous avez du zèle, bouillant Achille... Jusqu'à présent ce zèle n'a pas été heureux... Enfin, voyons!

ACHILLE.

Attachez-moi avec une grosse (soulignant) *chaîne*, mettez-moi sur le dos une quantité considérable de *poids*, et, malgré ça, vous me verrez m'en aller sans *peine* jusqu'à Troie.

AGAMEMNON.

Ce ne sont pas des vers, mon ami...

ACHILLE.

Pourquoi ça?...

AGAMEMNON.

Alors, c'est une éducation à faire... nous ne sommes pas ici pour vous enseigner la prosodie. (Ajax deuxième lève la main.) A vous, Ajax deuxième... je présume que c'est bien pour dire des vers...

AJAX DEUXIÈME.

Pas pour autre chose... Ce n'est qu'un quatrain.

AGAMEMNON.

Naturellement!

AJAX DEUXIÈME, avec lyrisme.

Toute chaîne
A deux poids,
Toute peine
En a trois.

AGAMEMNON, après un temps.

Comprenez-vous, roi Ménélas?

MÉNÉLAS.

Pas du tout!... mais c'est harmonieux.

AGAMEMNON.

Je vous demande pardon, mon petit Ajax... auriez-vous la bonté de recommencer?

AJAX DEUXIÈME.

Toute chaîne
A deux poids...

AGAMEMNON, achevant.

Toute peine
En a trois.

C'est doux à l'oreille, et ça ne veut rien dire du tout... Vous ferez école, mon ami, vous ferez école... Mais à un autre...

AJAX PREMIER, s'avançant timidement.

Hotte!

AGAMEMNON.

Otez-le!... ôtez-le!

On fait reculer Ajax premier

VOIX, dans la foule.

Assez de rois!... Le berger! le berger!

PARIS, reparaisant.

On me demande?

HÉLÈNE, vivement.

Oui, oui!

PARIS.

Je m'adresse au roi Ménélas...

MÉNÉLAS, se levant.

Je consens...

Il se lève et passe au milieu.

PARIS.

... Ainsi qu'à ma souveraine.

HÉLÈNE, se levant et allant à Paris.

Parle! parle!...

Tout le monde descend, entourant Hélène, Paris et Ménélas, qui se trouvent sur le devant de la scène, — Paris au milieu.

PARIS.

Et je leur dis :

Quand on est deux, l'hymen est une chaîne
Dont il est malaisé de supporter le poids;
Mais on la sent peser à peine,
Quand on est trois.

HÉLÈNE.

Ah! délicieux! délicieux!

LA FOULE.

Bravo! bravo!

AGAMEMNON.

Qu'en dites-vous, roi Ménélas?

MÉNÉLAS, allant à Agamemnon.

« Quand on est trois... » Je fais mes réserves sur le fond, mais quant à la forme... (Amèrement.) je suis obligé de convenir que c'est bien tapé!

AGAMEMNON.

A vous, jeune berger, le troisième et dernier pompon!...

FINALE.

CHŒUR.

Gloire au berger victorieux!
Il est vraiment ingénieux.
Gloire au berger victorieux!

ACHILLE, bouillant de colère.

Vaincu par un berger!...

AGAMEMNON.

Quel est donc ce quidam?

PARIS.

Ce quidam est Paris, le fils du roi Priam!

HÉLÈNE, éperdue, à part.
O ciel! l'homme à la pomme!

PARIS.
L'homme à la pomme!

TOUS.
L'homme à la pomme!

MÉNÉLAS, avec une satisfaction marquée, allant à Paris.
Ainsi, vous êtes gentilhomme?
Vraiment j'en suis bien aise... Hélène avec chagrin
Eût de sa noble main
Posé le vert laurier sur le front d'un vilain.
(A Hélène.)
Couronnez-le, madame.

Il lui remet la couronne.

HÉLÈNE, avec élan, allant à Paris.
Ah! de toute mon âme.

Elle le couronne.

LE CHŒUR, pendant le couronnement.
Gloire à Paris victorieux!
Il est vraiment ingénieux!

MÉNÉLAS, à Paris.
Et maintenant j'espère que, ce soir,
Dans nos royales demeures
Nous aurons celui de vous voir.

HÉLÈNE, avec sentiment.
Nous dinons à sept heures...
Nous nous mettons à table à sept heures.

PARIS.
Fille de Jupiter, je ne l'oublierai pas.

HÉLÈNE, à part, passant près de Ménélas
C'est la fatalité qui le met sur mes pas!

CALCHAS, bas, à Paris
Eh bien! es-tu content?

PARIS, bas, en montrant Ménélas.

Je le serais bien davantage
Si Ménélas était absent.

CALCHAS, bas.

Je vais arranger ça.

(Se précipitant vers le temple, dont il ouvre la porte.)

Philocôme, à l'ouvrage!

Formidable coup de tonnerre. — Saisissement général.

AGAMEMNON.

Bon! la foudre gronde!
Et voilà le monde
Tout interloqué!

LE CHŒUR.

Ce coup de tonnerre
Annonce à la terre
Un communiqué!

CALCHAS, sur le parvis du temple et comme taquiné par une
main invisible.

Depuis les pieds jusqu'à la tête
Je sens comme un frémissement!...
Finis, Jupiter! que c'est bête!

LE CHŒUR.

Écoutons tous, c'est le moment.

CALCHAS, comme inspiré.

Les dieux décrètent par ma voix,
Par ma voix Jupiter décrète
Qu'il faut que Ménélas aille passer un mois...

MÉNÉLAS, s'approchant de Calchas, (parlé).
Où donc?...

CALCHAS.

Dans les montagnes de la Crète.

MÉNÉLAS.

Allons, bon! partir pour la Crète!

HÉLÈNE.

Allez, partez pour la Crète...

LE PEUPLE, à Ménélas.

Allez, partez pour la Crète!

MÉNÉLAS.

Que diable vais-je faire en Crète?

HÉLÈNE, à Ménélas.

Va-t'en, mon loulou,
Va-t'en n'importe où.
(A elle-même.)

Le roi plaintif qui s'embarque
Est bien imprudent,
Et le peuple entier remarque
Que, dans un moment,
Il sera pour ce monarque
Fâcheux d'être absent...
Le roi plaintif qui s'embarque
Est bien imprudent.

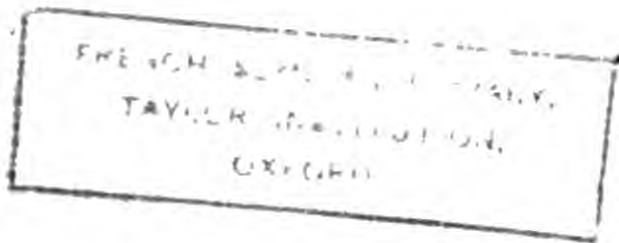
TOUS.

Le roi plaintif qui s'embarque
Est bien imprudent.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Pars pour la Crète,
Va, pars, que rien ne t'arrête,
Ni flots ni tempête...
Gagne, Ménélas, le pays lointain,
Où te mène, hélas! la voix du destin!

Tableau. — Adieux de Ménélas et d'Hélène. — Joie de Paris.



ACTE DEUXIÈME

Le jeu de l'oie.

Une salle dans les appartements particuliers de la reine. — Portes latérales. — A gauche, un guéridon; à droite, un lit de repos. — Des sièges au fond; dans toute la largeur du décor, des portiques ouvrant sur une terrasse de plain-pied; ces portiques, largement espacés, laissent voir la campagne. — Au fond, à droite, un tableau représentant Lédà et le cygne : Lédà est seule dans un bois, et, du fond d'une allée, le cygne s'approche d'elle, la tête haute et l'œil animé.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, BACCHIS, SUIVANTES.

Hélène est assise au milieu de la scène, entourée de ses femmes qui lui présentent des parures et des bijoux.

CHŒUR.

O reine, en ce jour il faut faire
Une toilette extraordinaire,
Pour honorer les quatre rois
Qui vous visitent à la fois.

BACCHIS, présentant une tunique à Hélène.
Cette cymbarique flottante...

HÉLÈNE.

Non pas de toilette éclatante,
Rien de voyant, rien de décolleté :
Je veux une robe montante
Claquemurant ma grâce et ma beauté.

BACCHIS.

Quoi! vous voiler un jour de fête
 Depuis les pieds jusqu'à la tête!
 C'est un tort, car...

CHŒUR.

O reine, en ce jour il faut faire
 Une toilette extraordinaire,
 Pour honorer les quatre rois
 Qui vous visitent à la fois.

Pendant ce morceau, Hélène s'est habillée et a choisi des vêtements qui l'enveloppent étroitement des pieds à la tête; cela fait, elle se lève, congédie ses femmes, qui sortent par la gauche, et retient Bacchis.

SCÈNE II

HÉLÈNE, BACCHIS.

BACCHIS.

Y pensez-vous, madame?... ne pas vous décolleter
 un jour comme aujourd'hui!...

HÉLÈNE, assise près du guéridon.

Je garderai cette toilette.

BACCHIS.

Dans une heure, ici, vous aurez le jeu des Rois : la
 partie d'oie qui vous a été demandée hier par le grand
 Agamemnon... puis, ce soir, le souper de cent cou-
 verts dans la galerie de Bacchus.

HÉLÈNE.

Je garderai cette toilette.

BACCHIS.

L'étiquette la plus vulgaire exige...

HÉLÈNE, avec force, se levant.

Je garderai cette toilette... et si j'en connaissais une
 plus austère et plus montante, je m'y voudrais empri-
 sonner jusqu'au retour de mon mari.

BACCHIS.

C'est contraire à tous les usages...

HÉLÈNE.

C'est un vœu.

BACCHIS.

Heureusement que la réputation de madame est faite et que l'on sait bien que madame est la plus belle femme du monde!...

HÉLÈNE, agitée.

Ne dis pas cela!

BACCHIS.

Grande reine, ce trouble...

Entre un esclave par la droite.

HÉLÈNE, à part.

Ah! fatale beauté!... (Haut.) Que me veut cet esclave?

L'ESCLAVE.

Madame, c'est le seigneur Pâris.

HÉLÈNE.

Bing! Voilà ce que je craignais.

BACCHIS.

Madame...

HÉLÈNE.

Je ne le recevrai pas.

BACCHIS.

C'est laisser croire que vous avez peur...

HÉLÈNE.

Moi, fille de Léda, j'aurais peur!...

BACCHIS.

Alors, recevez-le...

HÉLÈNE.

Oui, tout à l'heure, Bacchis, tu le feras entrer; mais laisse-moi consulter ma mère.

BACCHIS.
Combien de temps?

HÉLÈNE.
Dame!...

BACCHIS.
Combien?

HÉLÈNE.
Que sais-je, moi?... le temps qu'il faut à une fille pour consulter sa mère... tu dois savoir cela aussi bien que moi.

BACCHIS.
Oui, madame... (A part.) Pauvre Ménélas!
Elle sort par la droite avec l'esclave.

SCÈNE III

HÉLÈNE, regardant longuement le tableau qui représente Léda et le cygne.

J'aime à me recueillir devant ce tableau de famille!... Mon père... ma mère... les voici tous les deux... O mon père, tourne vers ton enfant un bec favorable!... Et toi, Vénus... ne pouvais-tu trouver pour ce berger une récompense moins folâtre?... Pourquoi, mais pourquoi, ô déesse, as-tu toujours choisi notre famille pour faire tes expériences?

I

Nous naissons toutes soucieuses
De garder l'honneur de l'époux,
Mais des circonstances fâcheuses
Nous font mal tourner malgré nous...
Témoin l'exemple de ma mère!
Quand elle vit le cygne altier
Qui, chacun le sait, fut mon père,
Pouvait-elle se méfier?
Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader la vertu?

II

Ah! malheureuses que nous sommes!...
 Beauté, fatal présent des cieux!...
 Il faut lutter contre les hommes,
 Il faut lutter contre les dieux!...
 Avec vaillance, moi, je lutte,
 Je lutte et ça ne sert à rien...
 Car si l'Olympe veut ma chute,
 Un jour ou l'autre il faudra bien...
 Dis-moi, Vénus, etc.

Maintenant je suis forte... Bacchis!... Bacchis!...

BACCHIS, entrant par la droite.

Madame?...

HÉLÈNE.

Fais entrer le seigneur Pâris.

Bacchis introduit Pâris par la droite, dispose un siège
 et sort par la gauche.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, PARIS, puis BACCHIS.

Pâris entre négligemment, comme ferait de nos jours un jeune homme
 entrant dans un salon.

HÉLÈNE.

Bonsoir, prince.

PARIS.

Bonsoir, madame.

Il examine en souriant la toilette austère de la reine.

HÉLÈNE.

Vous regardez ma toilette?

PARIS.

Oui.

HÉLÈNE.

Elle me va bien, n'est-ce pas?

PARIS, légèrement gouailleur.

Oui, très bien.

HÉLÈNE.

Quoi de nouveau dans le monde élégant?

PARIS.

Rien que je sache.

Un silence.

HÉLÈNE.

Vous n'êtes pas aimable, ce soir!

PARIS.

Vous trouvez?...

HÉLÈNE.

Vous m'en voulez?

PARIS.

Vous en voulez?... et pourquoi?

HÉLÈNE.

Parce que je vous ai fait attendre.

PARIS.

Non, je ne vous en veux pas.

HÉLÈNE.

Ah!

Un silence.

PARIS.

Dites-moi, madame, vous êtes-vous jamais trouvée en face d'un homme qui avait pris une résolution?

HÉLÈNE.

Vous me faites peur!

PARIS.

Asseyons-nous, madame, et écoutez-moi.

HÉLÈNE.

Je vous écoute.

Ils s'asseyent — Hélène près du guéridon et Paris à quelque distance d'elle.

PARIS.

La déesse m'avait promis l'amour de la plus belle femme du monde...

HÉLÈNE, l'interrompant.

Il avait été convenu entre nous qu'il ne serait plus question de cela.

PARIS, avec autorité.

La déesse m'avait promis l'amour de la plus belle femme du monde. En vous voyant, j'ai tout naturellement pensé que c'était vous... Vous avez résisté : cela m'a fait venir des doutes.

HÉLÈNE.

Comment ?

PARIS.

Je me suis dit : « La plus belle femme du monde, ce n'est peut-être pas elle... »

HÉLÈNE, piquée, se levant.

Et qui serait-ce donc?... Ce n'est pas, je suppose, cette Parthénis, qui se farde indignement... ni cette petite Feston-de-Vigne qui fait fureur au bal de Paphos, ni cette chipie de Pénélope avec sa manie de faire de la tapisserie, ni ma sœur Clytemnestre avec son nez...

PARIS.

Non, madame, ce n'est ni Pénélope, ni Clytemnestre... ce n'est aucune de ces femmes-là... donc...

HÉLÈNE, se rasseyant.

Donc?...

PARIS.

Ça doit être vous.

HÉLÈNE.

Ah!...

PARIS, rapprochant son siège d'Hélène.

C'est vous, madame! ne me dites pas non... je suis bien informé... Et puisque la déesse m'a promis...

HÉLÈNE.

Eh bien?...

PARIS, se rapprochant encore.

Eh bien, madame, voilà un mois que nous nous en tenons au marivaudage... Qu'un homme ordinaire marivaud, je comprends cela... mais moi, madame, moi qui ai jugé les trois déesses, vous devez comprendre...

HÉLÈNE.

Écoutez à votre tour. Je vous comprends...

PARIS, approchant son siège tout près d'Hélène

Eh bien, alors?...

HÉLÈNE.

Mais ma réputation...

PARIS.

Ah! nous retombons dans le marivaudage... Je vois ce qu'il vous faut. Ma résolution a cela de bon qu'elle est doublée d'une théorie. Il y a trois moyens d'arriver au cœur d'une femme.

HÉLÈNE.

Trois moyens?...

PARIS.

L'amour, d'abord. Voulez-vous m'aimer?

HÉLÈNE, d'une voix étouffée.

Non.

PARIS.

Une fois, deux fois, trois fois...

HÉLÈNE, avec une énergie factice.

Non!

PARIS.

Non?... Passons au deuxième moyen : la violence.

HÉLÈNE, se levant.

La violence!... ah! vous n'oserez pas!

PARIS, se levant aussi; très froidement.

Vous allez voir ça.

HÉLÈNE, à part.

Ah! comme il m'aime!

PARIS.

Princesse!...

Il s'élançe vers elle.

HÉLÈNE, s'enfuyant au fond.

Holà, Bacchis! à moi!

BACCHIS, entrant par la gauche.

La reine a appelé?

HÉLÈNE, tremblante, se réfugie près de Bacchis.

Oui... ce n'est rien... je voulais voir si tu étais là...
(A Paris.) Et le troisième moyen?

PARIS, très respectueusement.

Le troisième moyen, madame, c'est la ruse.

Il s'incline et sort à droite. Ritournelle du chœur suivant.

HÉLÈNE.

La ruse?... Ah! par Hercule, je me suis bien défendue!... Quelle est cette musique?

BACCHIS.

C'est Agamemnon et sa suite, madame... on apporte le jeu de l'oie.

Tous les rois entrent par la gauche.

SCÈNE V

HÉLÈNE, BACCHIS, puis cortège composé de : AGAMEMNON, ACHILLE, AJAX PREMIER, AJAX DEUXIÈME, CALCHAS, ORESTE et GARDES portant le jeu de l'oie sur une table qu'ils placent au milieu de la scène ainsi que des sièges.

MARCHE DE L'OIE.

CHOEUR.

Revoici le roi des rois,
Précédant le jeu de l'oie,
Dont il va suivre les lois,
En s'y livrant avec joie.
Gloire à l'oie!
Revoici le roi des rois, etc.

La musique continue à l'orchestre.

HÉLÈNE, à Calchas.

Il faudra que je vous parle : je suis dans une situation...

CALCHAS, à Hélène.

Après le jeu, princesse. (Haut.) On va donc la découper, cette petite oie!...

AGAMEMNON.

Oui, nous sommes tous là.

CHOEUR. — REPRISE.

Pour nous tous, ah! quelle joie!
Nous allons jouer à l'oie.
Gloire à l'oie!

Tous remontent, excepté Hélène et Agamemnon.

AGAMEMNON.

Où est donc le seigneur Pâris?

HÉLÈNE.

Il est parti... Et, à ce propos... roi des rois...

AGAMEMNON.

Quoi, chère enfant ?

HÉLÈNE, prenant Agamemnon à part.

Si un homme de qui vous auriez tout à craindre, oui, tout à craindre, vous disait : « Il me reste la ruse... », que feriez-vous?... cherchez un peu...

AGAMEMNON, après un temps.

Je me méfierais.

HÉLÈNE.

Merci... c'est ce que je fais.

AGAMEMNON.

Vous avez raison... Rien de Ménélas?... pas de courrier de Crète?...

HÉLÈNE.

Non.

AGAMEMNON.

Allons, tant mieux ! Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

CALCHAS, avec feu.

A l'oie!... à l'oie!...

AGAMEMNON.

Il est joueur comme les dés, ce Calchas !

CALCHAS.

Mais vous-même, roi des rois...

AGAMEMNON.

Je n'en disconviens pas ; après le rude labeur du gouvernement de mes peuples, il est doux de déposer la couronne et d'en tailler une avec de vieux amis...

ACHILLE.

Oui, certes, il est doux, après s'être couvert de gloire...

Il fait quelques pas vers Agamemnon : un de ses talons rend un son étrange.

AGAMEMNON.

Qu'est-ce que vous avez donc, Achille?

ACHILLE.

Moi? rien.

AJAX DEUXIÈME.

Vous faites du bruit en marchant...

ACHILLE, troublé.

Mais non, mais non...

AJAX PREMIER.

Marchez donc un peu.

Achille marche : même son étrange ; Calchas pouffe de rire.

CALCHAS.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est...

ACHILLE, voulant arrêter Calchas.

Calchas!...

CALCHAS.

Il a fait cuirasser son talon.

ACHILLE.

Èh bien! après?... Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place?... puisque ma mère, en me plongeant dans le Styx, a eu l'imprudence de laisser émerger mon talon... Il était si simple de me plonger dans les deux sens.. comme ceci, d'abord... et puis comme ça, après!

ORESTE.

Le fait est que c'est une pensée qui aurait dû venir à une mère.

AJAX PREMIER, amèrement

Beau mérite d'être brave...

AJAX DEUXIÈME.

...Quand on est invulnérable!...

AJAX PREMIER.

Il n'avait qu'une partie faible... son talon...

AJAX DEUXIÈME.

Et il le fait blinder...

AJAX PREMIER.

Et ça s'appelle un héros!

ACHILLE, furieux, à Ajax premier.

Fils de Télamon!...

AJAX PREMIER, à Achille.

Eh bien, après, fils de Pélée?...

ACHILLE.

Vous me rendrez raison...

AJAX PREMIER, avec énergie.

Jamais de la vie! est-ce qu'on se bat contre un mur?

ACHILLE, amicalement.

Alors, tu fais des excuses?

AJAX PREMIER.

Évidemment!

ACHILLE fièrement.

Voilà ce que je voulais.

AGAMEMNON, bas, à Oreste.

Il ne me déplaît pas de les voir s'asticoter ainsi... Je les divise pour régner... là est le secret de ma grandeur.

ORESTE.

As pas peur, p'pa... je me rappellerai ça, quand tu seras dans les Champs-Élysées.

AGAMEMNON, cherchant.

Dans les Champs?... ah! oui, quand je serai... veux-tu te taire, malheureux!...

ORESTE.

J'attendrai, p'pa... tu sais que je t'aime...

HÉLÈNE, derrière la table.

Messieurs, l'oie vous réclame.

CALCHAS.

A l'oie!... à l'oie!...

REPRISE DU CHŒUR.

Pour nous tous, ah! quelle joie!
 Nous allons jouer à l'oie.
 Gloire à l'oie!

Pendant cette reprise, tous se sont assis autour de la table.

ACHILLE.

Qu'est-ce que nous jouons?

AJAX PREMIER.

Dix mines.

ACHILLE.

Je n'entends rien à tes monnaies de Sparte. Combien
 ça fait-il en argent, tes dix mines?

AJAX PREMIER.

Cinquante louis.

ACHILLE, mettant de l'argent dans la cagnotte.

Eh bien, voilà tes cinquante louis... on le dit!

ORESTE.

P'pa?

AGAMEMNON.

Quoi, mon fils?

ORESTE.

Mets pour moi.

AGAMEMNON.

Tu as eu ton mois avant-hier.

ORESTE.

Eh bien, et hier, est-ce qu'il n'a pas fallu vivre?

HÉLÈNE.

Allons, allons... il est précoce, ce petit!... (A Oreste.)
 Je mets pour toi, va.

ORESTE.

Merci, ma tante.

Agamemnon embrasse Bacchis : elle bondit.

BACCHIS, avec pudeur.

Seigneur!...

AGAMEMNON, bas.

Je mets pour vous.

BACCHIS, apaisée.

Ah! alors...

Elle vient se rasseoir. — Tous ont mis dans la cagnotte,
excepté Calchas.

CALCHAS.

Le jeu est fait... rien ne va plus.

AGAMEMNON.

Et vous, Calchas?

CALCHAS.

Quoi?

LES AJAX.

Payez.

CALCHAS.

Qu'est-ce qu'il faut?

TOUS.

Dix mines.

CALCHAS, payant.

Voilà!... On peut oublier!...

HÉLÈNE, à Agamemnon.

A vous, roi des rois... commencez.

AGAMEMNON.

Je joue. (Jetant les dés.) Neuf, par six et trois... je vais
au vingt-deux.

AJAX DEUXIÈME.

Beau premier coup!

AGAMEMNON.

Vingt-deux... les deux cocottes!

ORESTE.

Parthénis et Léæna!

AGAMEMNON, sévèrement.

Eh bien, mon fils!...

HÉLÈNE.

Laissez-le dire. (Elle joue.) Quatre et trois... je vais au labyrinthe.

AGAMEMNON.

Ne vous y perdez pas.

HÉLÈNE.

N'ayez pas peur!

AGAMEMNON, à Achille.

Allons, à vous, à vous, Achille.

ACHILLE, jouant.

Cinq.

CALCHAS.

Le cinq... vous tombez sur une oie.

ACHILLE.

Vous dites?...

CALCHAS.

Je dis que le cinq est une oie... On ne s'arrête pas sur les oies : on donne dix mines et on attend l'autre tour. Donnez dix mines et attendez.

ACHILLE, mécontent.

Je n'aime pas attendre.

CALCHAS.

C'est la règle. (On rit.) A moi! à moi!

AJAX PREMIER, bas, à Ajax deuxième pendant que Calchas secoue les dés.

Dites donc... il a une façon de jouer, ce Calchas!... ayons l'œil.

AJAX DEUXIÈME, bas.

Oui.

CALCHAS, jouant.

Neuf, par cinq et quatre... je vais au cinquante-trois... voilà un coup!

ACHILLE.

Pourquoi ça au cinquante-trois ?

CALCHAS.

C'est la règle, roi de Phtiotide.

ACHILLE.

La règle !... la règle !...

AJAX PREMIER, jouant.

Six !

AJAX DEUXIÈME, de même.

Deux !

ORESTE, de même.

Deux aussi !

BACCHIS, de même.

Quatre !

HÉLÈNE, à Agamemnon.*

A vous, cher seigneur.

AGAMEMNON, jouant.

Cinq... et vingt-deux... vingt-sept... Bon ! dans le puits!... (Mettant dans la cagnotte.) Voilà mes dix mines.

HÉLÈNE, de même.

Trois.

ACHILLE.

A moi!... à moi!... nous allons bien voir. (Il joue.)
Cinq.

CALCHAS.

Une oie!... Donnez dix mines et attendez l'autre tour.

ACHILLE.

Pourquoi ça ?

CALCHAS.

Ah ! vous m'avouerez...

AGAMEMNON, à Achille.

C'est une oie.

ACHILLE, se levant.

Répétez ça un peu!

AGAMEMNON.

Je dis que c'est une oie.

TOUT LE MONDE.

Voyons... jouons... jouons...

Achille se rassied.

AGAMEMNON, à part.

Ces querelles me plaisent... j'ai dit plus haut pourquoi.

CALCHAS, secouant ses dés.

Ah! ah! cinquante-trois... Si je tirais seulement... si je tirais dix, j'aurais gagné.

AJAX PREMIER, menaçant et se levant

Si vous tiriez dix!...

CALCHAS.

Eh bien?

AJAX PREMIER.

Ça me paraîtrait drôle.

Il se rassied.

AGAMEMNON, avec intention.

Espérons qu'il ne tirera pas dix.

TOUT LE MONDE, à Calchas.

Jouez... jouez donc!

CALCHAS.

Vous me bousculez... vous me bousculez... (A part.)
Il n'y a rien à faire ce coup-ci. (Il joue. Haut.) Sept!

AJAX PREMIER.

A la bonne heure!... Si vous aviez eu dix...

AGAMEMNON.

Il n'a pas eu dix.

AJAX PREMIER, jouant.

Onze.

AJAX DEUXIÈME, jouant.

Dix.

ORESTE, de même.

Six.

BACCHIS, de même.

Sept.

AGAMEMNON.

Je suis dans le puits, je n'ai qu'à attendre... (Regardant Achille.) Je sais la règle, moi.

HÉLÈNE, jouant.

Huit.

ACHILLE, jouant.

Encore cinq!...

CALCHAS.

C'est une oie!... à moi!... c'est à moi!... (Montrant la cagnotte.) Qu'est-ce qu'il y a?...

Il va pour y porter la main; on l'arrête.

AGAMEMNON.

Il y a trois talents...

CALCHAS.

Et quatorze mines... Soit dix-sept mille francs, monnaie courante. (A part.) Faut gagner ça.

ACHILLE.

Jouez donc!

CALCHAS.

Je vais jouer... mais laissez-moi le temps d'invoquer les dieux.

Il se lève, descend sur l'avant-scène à droite, puis cherche fiévreusement dans ses poches, et en tire une collection de dés qu'il examine, en tournant le dos aux autres joueurs.

Il est bon d'invoquer les dieux,
Mais les aider vaut encore mieux...

Les autres joueurs se sont levés aussi et essayent de voir ce qu'il fait. A part.

Le cinq... le six... où diable ai-je fourré le trois?

TOUS.

Eh bien, Calchas?...

CALCHAS, ayant trouvé le trois, à part.

Le tour est fait. (Haut.) M'y voici!... (Allant à la table et jouant.) Vous le voyez... j'ai trois!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

Trois!

CALCHAS.

A moi les trois talents et les quatorze mines!
Il saute sur l'argent.

AGAMEMNON, allant à Calchas.

Alors tu t'imagines
Que nous n'avons rien vu!

CALCHAS.

Ce soupçon, roi des rois!...

AGAMEMNON.

Mon bon vieux, tu nous as dupés.

LES DEUX AJAX.

Il a sur lui des dés pipés.

ACHILLE, furieux.

Allons, çà, rendez la monnaie!

CALCHAS.

Me prenez-vous donc pour une oie?

HÉLÈNE, à Calchas.

Grand augure, ce n'est pas bien.

ORESTE, de même.

Rendez du moins l'argent, et l'on ne dira rien.

CALCHAS.

Je tiens l'argent et ne rends rien.

TOUS.

Rendez l'argent... ce n'est pas bien.

LA BELLE HÉLÈNE.

CALCHAS.

Je tiens l'argent et ne rends rien!

ENSEMBLE.

CALCHAS.

Craignez Calchas!

N'insistez pas.

Ça n'se fait pas...

Craignez Calchas!

LES AUTRES.

Sus à Calchas!

Suivons ses pas.

Fouillons Calchas...

Sus à Calchas!

LES DEUX AJAX, retenant Calchas qui veut s'échapper et l'amenant sur le devant de la scène entre eux deux.

Avec ces procédés, cher maître,
Vous finirez, un jour, peut-être,
Par donner un fâcheux vernis
Aux joueurs de notre pays.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CALCHAS, cherchant à fuir.

Craignez Calchas! etc.

LES AUTRES, le poursuivant.

Sus à Calchas! etc.

Calchas sort à gauche, poursuivi par tous les rois; Hélène et Bacchis restent seules. — Les gardes ont emporté le jeu de l'oie et rangé les sièges.

SCÈNE VI

BACCHIS, HÉLÈNE.

Bacchis remet en place les meubles dérangés dans la poursuite.

HÉLÈNE.

Que ces sortes de choses sont désagréables!... Certainement, on ne jouera plus chez moi.

BACCHIS.

Le fait est que ce Calchas est d'une avidité!...

HÉLÈNE.

Et d'une maladresse, avec ça!... Ce qui fait le scandale, ce n'est pas de tricher, c'est de se faire pincer.

BACCHIS.

Cette idée est juste.

HÉLÈNE.

Tellement juste que je m'étonne de l'avoir trouvée, dans l'état d'abattement où je suis!...

BACCHIS.

Animez-vous, grande reine, animez-vous... et habillez-vous pour venir souper...

HÉLÈNE.

Non, décidément, je ne souperai pas!

Rentre Calchas par la gauche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CALCHAS.

BACCHIS.

Ah!... Calchas!...

CALCHAS.

J'ai transigé.

HÉLÈNE.

Ah!...

CALCHAS.

Oui... j'ai rendu la moitié. M'approuvez-vous?

HÉLÈNE.

Sans doute... mais laissons là le joueur... imprudent... c'est à l'augure que je veux parler... Tu iras, toi, Bacchis, à ce souper.

BACCHIS, allant à Hélène.

Bien, madame.

HÉLÈNE.

Tu m'excuseras auprès des rois.

BACCHIS.

Oui, madame.

HÉLÈNE.

Va, mon enfant... je vais reposer... Ah!... fais placer tout de suite les esclaves qui veillent sur la terrasse du palais.

BACCHIS.

Bien, madame.

HÉLÈNE.

Fais même doubler, cette nuit, le nombre des esclaves qui gardent mon repos... (A elle-même.) « Le troisième moyen, c'est la ruse », a-t-il dit : je me méfie... (A Bacchis.) Va, mon enfant, va...

Bacchis sort par la droite.

CALCHAS, à part, regardant une des pièces de monnaie qu'il a gagnées.

C'est une pièce suisse... C'est égal, j'ai bien fait.

SCÈNE VIII

CALCHAS, HÉLÈNE, puis PARIS.

Pendant cette scène, la nuit vient peu à peu.

HÉLÈNE.

Calchas...

CALCHAS.

Eh bien, grande reine?...

HÉLÈNE.

Ah! mon ami... que je souffre!... quels combats! quels déchirements!... Il est venu tout à l'heure, avant

l'oie... il s'est assis là... où vous êtes... et je lui ai parlé durement... je l'ai chassé!... quand toute mon âme...

CALCHAS.

Voyons... voyons, ma chère souveraine... un peu de courage!... les dieux vous soutiendront!

HÉLÈNE.

Les dieux?... ce sont eux qui veulent ma perte.

CALCHAS.

Vénus seulement... mais les autres...

HÉLÈNE.

Les autres?...

CALCHAS.

On pourrait les décider à intervenir, avec des attentions, des sacrifices... mais de vrais sacrifices!... pas de fleurs!... non... des hécatombes!... des victimes!...

HÉLÈNE, à part.

Des victimes!... Pauvre Ménélas!...

CALCHAS.

Et puis, il ne faut pas vous laisser aller. Savez-vous ce que vous allez faire? vous allez venir à ce souper...

HÉLÈNE.

Pour ça non, par exemple!... Tout, excepté cela... Il y sera peut-être, et je crains ma faiblesse... Et puis, les fleurs, les parfums, le vin de Chypre... on ne sait pas... Je vais rester ici, et chercher le sommeil.

Elle s'assied sur le lit de repos.

CALCHAS, voulant se retirer.

Alors, grande reine...

HÉLÈNE.

Non, je vous en prie, ne partez pas encore, restez près de moi... votre présence me fait du bien.

CALCHAS.

Trop bonne, en vérité !

HÉLÈNE.

Demandez aux dieux de m'envoyer des songes bien-faisants... (Plusieurs esclaves passent sur la terrasse. Bacchis, qui les conduit, tire des rideaux qui masquent la terrasse.) Quel est ce bruit ?

CALCHAS.

Ce sont les esclaves...

HÉLÈNE.

Ah ! oui, les esclaves... Je vous jure, Calchas, que les terrasses du palais ont été bien gardées pendant l'absence de Ménélas... Ah ! si je pouvais dormir, et si dans mon sommeil je pouvais le voir !...

CALCHAS.

Le roi ?

HÉLÈNE.

Non.

CALCHAS.

L'autre ?

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Oui... un songe, rien qu'un songe qui me le ferait voir, ce Pâris que je suis, ce Pâris que j'adore !... Ce songe, il me le faut, Calchas... promettez-le-moi !... Ah ! d'abord, si vous ne me le promettez pas, je ne vous aimerai plus !

Elle s'étend sur le lit.

CALCHAS.

C'est que ça m'est difficile !...

HÉLÈNE.

Non, ça ne vous est pas difficile... ce songe, Calchas, ce songe...

Elle s'assoupit.

CALCHAS, la regardant.

Pauvre petite femme!... la voilà qui s'endort... Elle est gentille comme ça... oui, très gentille!... (S'arrêtant.) Eh bien, Calchas... ta souveraine!... (Un esclave entr'ouvre les rideaux, écoute, se décide à entrer, et touche l'épaule de Calchas. — Cet esclave, c'est Pâris. — Calchas, se retournant.) Hein!...

L'ESCLAVE.

Tais-toi.

CALCHAS.

Un misérable esclave... entrer dans la chambre de la reine!

PARIS.

Tais-toi : elle se réveillerait!...

CALCHAS, stupéfait.

Pâris!...

PARIS.

J'ai dit à la reine que le troisième moyen était la ruse!... (Entre Bacchis par la gauche.) Oh!

Il se cache au fond.

SCÈNE IX

PARIS, caché, BACCHIS, CALCHAS, HÉLÈNE.

Demi-jour.

BACCHIS, apportant une lampe.

Selon vos ordres, reine, j'ai fait doubler le nombre des esclaves.

CALCHAS.

Chut!... elle dort.

Il prend la lampe et la pose au fond à droite, sur une tablette.

BACCHIS.

Alors, venez.

CALCHAS.

Non, laisse-moi.

BACCHIS.

Dans la chambre de la reine!... par exemple!...

CALCHAS.

Mais c'est pour veiller sur elle!

BACCHIS.

La reine n'a pas besoin de vous... elle est bien gardée.

CALCHAS, souriant.

Tu crois qu'elle est bien gardée?...

BACCHIS.

Mais oui... Venez souper... vous ferez une autre partie.

CALCHAS.

Cependant...

BACCHIS.

Mais venez donc!

CALCHAS, à part.

C'est la fatalité!... Allons souper.

Il sort, emmené par Bacchis, à gauche.

SCÈNE X

PARIS, HÉLÈNE.

Paris reparait. Mélodrame à l'orchestre. Paris contemple la reine qui dort.

PARIS.

La déesse a tenu sa promesse... la reine et le berger sont face à face... M'aime-t-elle?... m'aimera-t-elle, cette fière princesse?... Sonnera-t-elle pour moi, l'heure du berger?... Je suis seul... il fait nuit... Ménélas est en Crète... et Vénus est pour moi!

CHŒUR, en dehors.

En couronnes tressons les roses,
 Et buvons frais;
 Disons-nous les plus folles choses,
 Et soyons gais.
 Il faut bien que l'on s'amuse,
 Qu'on se donne du bon temps,
 Et que de la vie on use
 Jusqu'à trente ou soixante ans!
 La la la la la la la...

PARIS, pendant le chœur.

Qu'est-ce que c'est que ça?... (Il va regarder à gauche.)
 Ah! j'y suis... les rois qui soupent dans la galerie de
 Bacchus!...

Il s'approche de la reine et se met à genoux.

HÉLÈNE, se réveillant et apercevant Paris.

Paris près de moi!...

PARIS.

Oui, Paris!

HÉLÈNE.

A cette heure!... ce ne peut être qu'un rêve...

PARIS, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit?

HÉLÈNE.

Oui... c'est le rêve que tout à l'heure je demandais à
 Calchas...

PARIS, à part.

Un rêve?... parfait!... si je pouvais passer pour un
 rêve!...

Hélène s'est levée. Paris s'approche d'elle, lui prend la main
 et l'amène sur le devant de la scène.

DUO.

HÉLÈNE.

C'est le ciel qui m'envoie
 Ce beau rêve amoureux... quel bonheur! quelle joie!

ENSEMBLE.

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour!
 La nuit lui prête son mystère,
 Il doit finir avec le jour.
 Goûtons sa douceur passagère...
 Ce n'est qu'un rêve, un doux rêve d'amour!

HÉLÈNE.

Écoute-moi, Paris; je veux interroger,
 Non le prince, mais le berger...
 Je voudrais bien savoir...

PARIS.

Savoir quoi? Parle... achève!...

HÉLÈNE.

Je n'oserais jamais, si ce n'était un rêve!
 Suis-je aussi belle que Vénus?

PARIS.

Je ne puis répondre, princesse :
 Quand j'ai couronné la déesse,
 Elle était un peu moins... je n'en dirai pas plus...

HÉLÈNE.

Oui, je comprends.

PARIS.

J'ai vu...

HÉLÈNE.

Parle.

PARIS.

Tu le devines.

J'ai vu des épaules divines,
 Que cachait mal un flot de cheveux blonds.

(Hélène passe à gauche.)

HÉLÈNE, laissant tomber les ajustements qui lui cachent les épaules.
 Puisque ce n'est qu'un rêve... allons!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour!
 La nuit, etc., etc.

HÉLÈNE.

Eh bien, dis maintenant...

PARIS.

Princesse, je t'admire...

Et pourtant...

HÉLÈNE.

Pourtant?...

PARIS.

Je dois dire

Que, sur le mont Ida, Vénus
Trouva moyen... Bref, je l'admirai plus...

HÉLÈNE.

Vénus est donc plus belle?

(Elle repasse à droite.)

PARIS.

Non...

Mais la beauté n'est rien sans un peu d'abandon.
Elle le savait bien, la déesse immortelle,
Elle le savait bien... aussi me permit-elle
Deux ou trois baisers un peu longs...

HÉLÈNE.

Un peu longs?

PARIS.

Un peu longs!

C'est pour cela, je crois, que je la trouvai belle.

HÉLÈNE, se laissant aller dans les bras de Paris qui l'embrasse.

Puisque ce n'est qu'un rêve... allons!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour!

La nuit lui prête son mystère,

Il doit finir avec le jour.

Goûtons sa douceur passagère...

Ce n'est qu'un rêve, un doux rêve d'amour!

(Après l'ensemble terminé, les rideaux du fond s'ouvrent brusquement :
paraît Ménélas, qui jette un cri.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MÉNÉLAS

HÉLÈNE, avec un grand cri et tombant dans les bras de Ménélas.

Mon mari!... Oh! mais, alors, ce n'était donc pas un rêve!...

MÉNÉLAS.

Un rêve!... Quoi! ma femme avec un esclave!

HÉLÈNE.

As-tu fait bon voyage, mon ami?

MÉNÉLAS, cherchant à voir Pâris.

Oui... oui... Ah çà, mais cet esclave, c'est...

HÉLÈNE.

Un beau pays, la Crète?

MÉNÉLAS.

Oui... oui... C'est le seigneur...

HÉLÈNE.

Pays de montagnes... Vous avez chassé?...

MÉNÉLAS, qui a forcé Pâris à se retourner.

C'est le seigneur Pâris...

HÉLÈNE.

Et... pendant la traversée, la mer... pas mauvaise, n'est-ce pas?

MÉNÉLAS.

Comment, pas mauvaise?... Le seigneur Pâris... à cette heure, dans le gynécée, seul avec ma femme!

HÉLÈNE, à part.

Haigne!

MÉNÉLAS, criant.

A moi!... à moi!

PARIS.

Taisez-vous donc!

MÉNÉLAS.

Je ne me tairai pas!

PARIS.

En pareil cas, cependant, un mari...

MÉNÉLAS.

Un mari ordinaire, soit!... mais je ne suis pas un mari ordinaire, moi, je suis un mari épique!

PARIS.

Raison de plus!

MÉNÉLAS.

Je veux que dans quatre mille ans on parle encore de cette affaire-ci...

HÉLÈNE.

Pourquoi ça?

MÉNÉLAS.

C'est mon idée!

HÉLÈNE, montrant la gauche.

Mais, mon ami, les rois sont là qui soupent à côté!

MÉNÉLAS.

Ah! ils sont là?...

PARIS.

Si vous faites du bruit, ils vont venir.

MÉNÉLAS.

Qu'ils viennent!... c'est ce que je veux!

MÉNÉLAS, criant.

A moi! rois de la Grèce, à moi!

HÉLÈNE.

Qu'allez-vous faire?

PARIS.

En pareil cas, mieux vaut se taire.

MÉNÉLAS.

Je veux savoir la vérité.

HÉLÈNE, tombant assise sur le lit de repos.

Fatalité! Fatalité!

(Paris court à elle.)

Entrent les rois, Oreste, Calchas, et le chœur; tous couronnés de roses et légèrement gris. — Les rois entrent par la gauche, le chœur par la terrasse.

SCÈNE XII

LES MÊMES, AGAMEMNON, CALCHAS, ORESTE, ACHILLE, LES DEUX AJAX, BACCHIS, SEIGNEURS et DAMES; SUIVANTES DE LA REINE, GARDES, avec des torches. Le théâtre s'éclaire

ORESTE.

En couronnes tressons les roses,
Et buvons frais;
Disons-nous les plus folles choses,
Et soyons gais!
Il faut bien que l'on s'amuse,
Qu'on se donne du bon temps,
Et que de la vie on use,
Jusqu'à trente ou soixante ans!

TOUS.

La la la la la la la la la...

AGAMEMNON, allant à Ménélas
Tiens, Ménélas!

TOUS.

Le roi!

MÉNÉLAS, tragiquement.

Oui, c'est moi!

(Montrant Hélène et Pâris.)

Je viens de la trouver seule avec ce seigneur!
Répondez-moi, rois de la Grèce,
Vous qui deviez veiller sur la princesse...
Qu'avez-vous fait de mon honneur?

CHŒUR.

Il vient de la trouver seule avec ce seigneur!
Répondons-lui, rois de la Grèce,
Nous qui devons veiller sur la princesse...
Qu'avons-nous fait de son honneur?

MÉNÉLAS.

Oui, mon honneur!

AGAMEMNON et CALCHAS.

Dam! ^{ton} honneur!
votre

LE CHŒUR.

Dam! son honneur!

HÉLÈNE et PARIS, avec des accents différents.

Ah! son honneur!

TOUS.

Ne criez pas, notre cher hôte,
Car c'est un peu de votre faute!

MÉNÉLAS.

Quoi! de ma faute?

(Pâris a passé à gauche.)

HÉLÈNE, sortant tout à coup de son accablement.

Oui, mon ami, de votre faute.

I

Un mari sage
Est en voyage;
Il se prépare à revenir :
La prévoyance,
La bienséance,
Lui font un devoir d'avertir...

Sa femme est prête
 Et se fait fête
 De le recevoir tendrement...
 Et voilà comme
 Un galant homme
 Évite tout désagrément!

CHOEUR.

Et voilà comme
 Un galant homme
 Évite tout désagrément.
 (Ménélas passe à droite.)

HÉLÈNE.

II

Si, par mégarde,
 Il se hasarde
 A rentrer chez lui tout à coup,
 Il est le maître,
 Mais c'est peut-être
 Imprudent et de mauvais goût :
 Car il s'expose
 A... triste chose!
 Rentrer dans un mauvais moment...
 Et voilà comme
 Un galant homme
 Éprouve du désagrément.

CHOEUR.

Et voilà comme
 Un galant homme
 Éprouve du désagrément!

MÉNÉLAS, aux rois.

Soit, mais vous devez me venger
 De celui qui m'ose outrager!

AGAMEMNON, à Paris.

Va-t'en, jeune enjôleur,
 Ta conduite me fait horreur!

PARIS.

M'en aller tout seul sans Hélène!
Alors, messeigneurs, il faudra
Pour l'enlever que je revienne!

LES ROIS, CALCHAS, BACCHIS et LE CHOEUR.
Va pars, séducteur, plus vite que ça!

HÉLÈNE, à Paris, bas.

Va-t'en, va-t'en, mon amour te suivra!
Je crains leur fureur;
Va, dérobe à leur colère,
Mon fier séducteur,
Cette tête qui m'est chère!

ENSEMBLE.

PARIS.

Je ne vous crains pas
Et je ris de votre outrage,
Car dans les combats
J'ai su prouver mon courage.

LES ROIS, CALCHAS, BACCHIS et LE CHOEUR.

Un vil séducteur
Nous insulte et nous outrage!
En Grecs pleins de cœur,
Faisons-lui plier bagage.

PARIS.

J'ai pour moi la reine
Et les dieux aussi!
Ce n'est pas la peine
De crier ainsi.
Quand Vénus ordonne,
Pourquoi s'insurger?
Il faut qu'elle sonne,
L'heure du berger!

ENSEMBLE.

LES ROIS, CALCHAS, BACCHIS et LE CHOEUR.

Un vil séducteur
Nous insulte et nous outrage!

LA BELLE HÉLÈNE.

En Grecs pleins de cœur,
Faisons-lui plier bagage.

HÉLÈNE.

Ah ! crains leur fureur,
Va, dérobe à leur colère,
Mon fier séducteur,
Cette tête qui m'est chère !

PARIS.

Je ne vous crains pas,
Et je ris de votre outrage,
Car dans les combats
J'ai su montrer mon courage !

AGAMEMNON, à Paris.

File, file, file,
Plus vite que ça,
Car je sens la bile
Qui me monte là !

HÉLÈNE.

Va-t'en, va-t'en, mon amour te suivra !

ENSEMBLE.

LES ROIS, CALCHAS, BACCHIS et LE CHŒUR, poursuivant
Paris.

File, file, file,
Plus vite que ça,
Car je sens la bile
Qui me monte là !

PARIS.

A Paris on n'a jamais dit : « File ! »

Et je sens aussi la
Bile, bile, bile, bile.
Qui me monte là !
Je ne vous crains pas,
Et je ris de votre outrage,
Car dans les combats
J'ai su prouver mon courage !

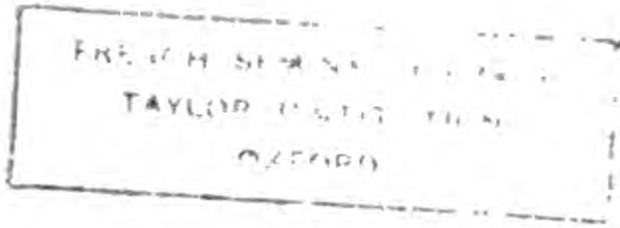
HÉLÈNE.

Je crains leur fureur !
Va, dérobe à leur colère,
Mon fier séducteur,
Cette tête qui m'est chère !

LES ROIS, CALCHAS, BACCHIS et LE CHŒUR.

Un vil séducteur
Nous insulte et nous outrage !
En Grecs pleins de cœur,
Faisons-lui plier bagage !

Tableau. — Hélène tombe dans les bras de ses femmes. — Les rois menacent Pâris, qui se retire en les bravant.



ACTE TROISIÈME

La galère de Vénus.

A Nauplie. — Un site au bord de la mer. — Jeux de toute espèce. — Des sièges à gauche. — Tableau animé : les uns jouent, les autres se promènent. Des femmes sont assises.

SCÈNE PREMIÈRE

PARTHÉNIS, LÉÆNA, ORESTE, ACHILLE,
PEUPLE.

CHOEUR.

Dansons! aimons!
Buvons! chantons!
Et trémoussons-nous avec verve!...
Gloire à Vénus!
Gloire à Bacchus!
Et foin de la chaste Minerve!...
Dansons! aimons!
Buvons! chantons!

ORESTE, qui vient d'entrer par la gauche.

RONDE.

I

Vénus au fond de notre âme
A mis un feu dévorant.

CHOEUR.

Vénus au fond de notre âme
A mis un feu dévorant.

ORESTE.

Malgré cette ardente flamme,
S'il est un mari voulant
Pour lui seul garder sa femme,
Nous lui dirons en chantant :
« A Leucade l'empêcheur!
A Leucade le gêneur! »

CHOEUR.

A Leucade le gêneur!

ORESTE.

II

Agamemnon, mon cher père,
Est tout triste de cela.

CHOEUR.

Agamemnon, son cher père,
Est tout triste de cela.

ORESTE.

Il dit que son caractère
L'oblige à crier : « Holà! »
S'il se met trop en colère,
Nous lui répondrons : « Papa,
A Leucade l'empêcheur!
A Leucade le gêneur! »

CHOEUR.

A Leucade le gêneur!

Les deux Ajax entrent par le fond, à gauche.

SCÈNE II

PARTHÉNIS, ORESTE, LÉÆNA, AJAX PREMIER, AJAX DEUXIÈME, ACHILLE, PEUPLE,
puis AGAMEMNON et CALCHAS.

Les deux Ajax, en entrant, aperçoivent Léæna et Parthénis : ils achè-
tent des bouquets et viennent avec empressement les leur offrir.

LÉÆNA.

Tiens, les deux Ajax!

I.

PARTHÉNIS.

Merci, les deux Ajax!

ORESTE, à Achille.

L'eau est-elle bonne, ce matin, bouillant Achille?

ACHILLE.

Je ne sais pas.

PARTHÉNIS.

Vous n'avez pas pris votre bain?

ACHILLE.

Non... Je ne l'aime pas, moi, cette plage de Nauplie. Elle a été adoptée par le grand monde, mais on y est très mal pour se baigner.

Oreste va vers les deux dames, qui se sont assises à gauche.

AJAX DEUXIÈME.

Pas de sable, tout galet : ça ne doit pas vous aller.

ACHILLE.

Pourquoi ça?

AJAX DEUXIÈME.

A cause de votre talon.

Un homme s'est approché d'Ajax premier avec un dynamomètre ;
Ajax premier lève le poing pour essayer ses forces.

ACHILLE, furieux.

Mon talon!... toujours!... O ma mère!

Il va pour donner un coup sur le dynamomètre, mais c'est sur
la main d'Ajax premier que son poing s'abat.

AJAX PREMIER, jetant un cri.

Oh!

Entrent Agamemnon et Calchas, en peignoirs de bain à la grecque,
par la droite.

AGAMEMNON, bas, à Calchas, en l'emmenant à droite.

Mélon-nous à la foule et écoutons sans avoir l'air...

Les autres forment groupe près des dames.

CALCHAS, bas.

Si nous allions d'abord nous habiller?...

AGAMEMNON, bas.

Tout à l'heure.

AJAX PREMIER.

Quoi de nouveau dans Nauplie?

LÉENA.

Pas mal de maris qui ont quitté leurs femmes.

AGAMEMNON, poussant le coude de Calchas.

Hé?...

PARTHÉNIS.

Pas mal de femmes qui ont quitté leurs maris.

AGAMEMNON, bas, à Calchas.

Vous entendez?

ORESTE.

Parthénis a pris trois amoureux à Léæna.

AJAX DEUXIÈME.

Léæna en a pris quatre à Parthénis.

PARTHÉNIS.

Tu m'en dois un, alors!

LÉENA.

Si tu le veux tout de suite, je t'offre le bouillant Achille.

PARTHÉNIS.

Non, merci!

ACHILLE.

Pourquoi ça?

Tout le monde rit.

AGAMEMNON, bas, à Calchas.

· Vous entendez derechef : les femmes, les maris, Parthénis, Léæna... galantries sur galantries!... C'est la vengeance de Vénus... et ça ne s'arrêtera que lorsque nous aurons pris un parti... Il faut absolument que nous parlions au roi Ménélas.

CALCHAS, bas.

Pas avant de nous être rhabillés, je suppose!...

AGAMEMNON, bas.

Certainement non!

ORESTE, apercevant Agamemnon.

Oh!... papa!...

Il court à lui. — Les dames se lèvent.

LE PEUPLE.

Vive le roi des rois!

CALCHAS.

Vous êtes reconnu.

AGAMEMNON.

C'est, ma foi! vrai : je suis reconnu. Il n'y a qu'un moyen de nous en tirer... Saluons.

Il salue.

ORESTE.

Vive papa!...

Il l'embrasse.

AGAMEMNON.

Eh! eh! monsieur mon fils, on a de vos nouvelles... il paraît que vous en avez fait de belles, hier soir!

ORESTE.

Pas de ma faute, papa!...

AGAMEMNON.

Je sais, je sais... c'est dans l'air... Vous grelottez, Calchas?...

CALCHAS.

Oui, seigneur.

AGAMEMNON.

Moi aussi... Allons nous habiller.

CALCHAS.

Je veux bien.

AGAMEMNON.

D'autant plus que ma tenue manque tout à fait de dignité... Demain je me baignerai avec ma couronne.

Il remonte avec Calchas.

TOUS.

Vive le roi des rois!

CALCHAS, au peuple.

Vous êtes bien bons.

Il sort par la droite avec Agamemnon.

ACHILLE.

Le fait est que la bise est un peu... brrr...

LÉENA.

Quelle idée la reine a-t-elle eue de venir aux bains de mer avant l'époque habituelle?...

AJAX PREMIER.

C'est afin de se remettre. Elle en avait besoin, après la terrible scène d'il y a huit jours!

AJAX DEUXIÈME.

Et puis, le séjour de Sparte lui est devenu insupportable, depuis le départ de Pâris.

LÉENA.

Est-il vraiment parti?

ORESTE.

Certainement!

PARTHÉNIS.

Alors, il a renoncé?...

ACHILLE.

A quoi?

AJAX PREMIER.

Ah! si nous avions été à sa place!... n'est-ce pas, Ajax deuxième?

ACHILLE.

Pas fâché, moi, qu'il ait décampé... En voilà un qui me déplaisait!...

LÉENA.

Pas à moi!...

PARTHÉNIS.

Ni à moi!...

ACHILLE.

Affaire de pressentiment... Cet homme-là me tuerait un jour que ça ne m'étonnerait pas!...

AJAX DEUXIÈME.

Et qu'est-ce qu'il dit de tout cela, le roi Ménélas?

ORESTE.

Mon oncle?... il ne dit rien, mon oncle... mais c'est ma tante qui n'est pas contente!

PARTHÉNIS, regardant vers le fond à gauche.

Chut!... la voilà!..

LÉENA, regardant aussi.

Avec le roi Ménélas.

ORESTE.

Le roi Ménélas!... A Leucade les gêneurs!

L'orchestre reprend piano le refrain des couplets : *A Leucade...* et tous sortent par le fond à droite. — Le peuple s'est éloigné peu à peu. — Hélène entre alors, par le fond à gauche, suivie de Ménélas.

SCÈNE III

MÉNÉLAS, HÉLÈNE.

MÉNÉLAS.

« Oh! mais, alors, ce n'était donc pas un rêve!... »
Voilà la phrase que je vous supplie de m'expliquer.

HÉLÈNE, impatientée.

Ah!...

MÉNÉLAS.

Il y a huit jours que vous m'avez adressé cette phrase dans des circonstances...

HÉLÈNE.

Seigneur...

MÉNÉLAS.

... Sur lesquelles je ne veux pas insister... Je ne la comprends pas, cette phrase, et elle m'inquiète.

HÉLÈNE.

Quelle patience!...

MÉNÉLAS.

Qu'est-ce qui n'était pas un rêve?

HÉLÈNE.

Roi Ménélas...

MÉNÉLAS.

Madame...

HÉLÈNE.

Je suis venue à Nauplie pour tâcher d'oublier.

MÉNÉLAS.

Oublier!... voilà encore une phrase...

HÉLÈNE.

J'y suis venue pour me distraire en me promenant au bord de la mer... mais il n'était pas entré dans mon programme que vous vous promèneriez avec moi et que je ne pourrais faire un pas sans avoir près de moi cette figure... Voyez-la, cette figure, voyez-la!... M'entendez-vous, roi Ménélas? Comprenez-vous que vous m'agacez, que vous m'excédez!...

MÉNÉLAS.

Oui, ça, à la rigueur, je le comprends; mais ce que

je ne comprends pas, c'est cette phrase... vous savez...
il y a huit jours...

HÉLÈNE.

Il y a huit jours!... il me parle d'une chose qui s'est
passée il y a huit jours!...

MÉNÉLAS.

Eh bien?

HÉLÈNE.

Il y a prescription!

MÉNÉLAS.

Nullement, madame, nullement... et je vous somme...

HÉLÈNE, le menaçant.

Ah! si je ne me retenais!...

Entrent Agamemnon et Calchas, par la droite.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AGAMEMNON, CALCHAS.

AGAMEMNON, qui a entendu les derniers mots.

Princesse...

CALCHAS.

Noble reine...

HÉLÈNE.

Ah! c'est que vous ne savez pas comme il est insup-
portable!... vous ne pouvez pas le savoir...

MÉNÉLAS.

Je veux une explication... on me la refuse depuis
assez longtemps... il me la faut aujourd'hui, à l'instant
même.

HÉLÈNE.

Soit, je répondrai; mais n'oubliez pas, vous qui m'accusez, n'oubliez pas, en parlant, que c'est à moi que vous devez la couronne de Sparte.

MÉNÉLAS.

Ça, c'est vrai, je me plais à le reconnaître... je vous dois la couronne de Sparte.

HÉLÈNE.

Eh bien, alors?...

MÉNÉLAS.

Mais, si ça continue, cette couronne, je serai obligé de la tenir à la main, ne pouvant plus la porter sur ma tête.

AGAMEMNON.

Ah! très drôle!...

MÉNÉLAS, flatté.

N'est-ce pas?

CALCHAS.

Très drôle... très drôle!...

AGAMEMNON.

La plaisanterie est vieille, mais présentée d'une façon neuve...

HÉLÈNE, à Ménélas.

De quoi m'accusez-vous, enfin?

MÉNÉLAS.

La facétie amère à laquelle je me suis laissé aller tout à l'heure vous le dit assez, de quoi je vous accuse.

HÉLÈNE.

Eh bien! je vais répondre.

AGAMEMNON.

Écoutons la réponse de l'accusée.

HÉLÈNE.

I

Là, vrai, je ne suis pas coupable...
 Et, ma foi, je n'y comprends rien,
 Rien, car il était adorable,
 Roi des rois, ce prince troyen!
 De Vénus il était l'élève,
 Et cependant j'ai résisté...
 S'il se plaint si fort pour un rêve,
 Que dirait-il alors pour la réalité!

II

Je lutte avec beaucoup de peine,
 Songez-y, ne m'agacez pas...
 Vous êtes le mari d'Hélène :
 Prenez garde, roi Ménélas!...
 Prenez garde que je n'achève
 L'œuvre de la fatalité!...
 Vous avez crié pour un rêve...
 Je vous ferai crier pour la réalité!

MÉNÉLAS.

Mais, bonne amie...

Hélène se retire majestueusement et se retourne avant de sortir.

HÉLÈNE.

Je vous ferai crier pour la réalité!

Elle sort par la droite.

SCÈNE V

AGAMEMNON, MÉNÉLAS, CALCHAS.

MÉNÉLAS.

Et c'est pour avoir cette explication-là que j'ai
 attendu huit jours!

CALCHAS.

Eh bien, roi Ménélas?

AGAMEMNON.

Eh bien, monsieur mon frère, c'est pour garder une femme qui vous traite ainsi que vous hésitez à sauver votre pays?

MÉNÉLAS.

Et de quoi le sauver?...

CALCHAS.

Du terrible fléau que Vénus a déchaîné sur la Grèce entière!

AGAMEMNON.

La déesse a mis dans l'air des émanations subtiles qui font que les maris quittent leurs femmes et que les femmes quittent leurs maris...

CALCHAS.

Tous ne succombent pas, mais tous en sont frappés. C'est ainsi que Vénus se venge!

AGAMEMNON.

Et pourquoi se venge-t-elle?

CALCHAS.

Oui, pourquoi se venge-t-elle, roi Ménélas?

MÉNÉLAS.

Est-ce que je sais, moi?...

AGAMEMNON.

Elle se venge parce que vous l'avez contrariée...

MÉNÉLAS.

Parbleu! il lui aurait été agréable que ce Pâris fût aimé de ma femme... je m'y suis opposé... j'ai fait chasser ce Pâris... et j'ai bien fait!

CALCHAS.

Vous avez bien fait comme homme, possible... mais

pas comme roi... Le mari doit s'effacer devant le monarque... Vous voyez ce qui en résulte pour vos sujets.

AGAMEMNON.

C'est une débâcle générale!

TRIO.

AGAMEMNON.

Lorsque la Grèce est un champ de carnage,
Lorsqu'on immole les maris,
Tu vis heureux au sein de ton ménage...
Tu t'fich's pas mal de ton pays!

CALCHAS.

Voyez pourtant ce qui se passe.

AGAMEMNON.

L'époux lâche l'épouse...

CALCHAS.

Et l'épouse, à son tour,
De l'époux déserte l'amour.

MÉNÉLAS.

Mais que voulez-vous que j'y fasse?

AGAMEMNON et CALCHAS.

Lorsque la Grèce est un champ de carnage,
Lorsqu'on immole les maris,
Tu vis heureux au sein de ton ménage...
Tu t'fich's pas mal de ton pays!

MÉNÉLAS.

Je vis heureux au sein de mon ménage,
Je m'fich' pas mal de mon pays.

CALCHAS.

Et ces malheureux accidents
Ne se borneront pas, seigneur, aux temps présents.

AGAMEMNON.

Dans l'avenir je vois la longue file
Des successeurs de Ménélas :
On les comptera par cent mille...

CALCHAS.

On les comptera par cent mille,
Si vous ne vous décidez pas
A nous tirer tous d'embaras.

(Ménélas passe à gauche.)

AGAMEMNON.

Allons, ça, dépêchez... ça presse...
Regardez l'état de la Grèce.

I

C'est une immense bacchanale,
Et Vénus, Vénus Astarté
Anime la ronde infernale...
Tout est plaisir et volupté!
Vertu, devoir, honneur, morale,
Par le flot tout est emporté!...

(Il parle bas à l'oreille de Ménélas.)

Tu comprends
Qu'ça n'peut pas durer plus longtemps.

II

Au lieu de mimer la pyrrhique,
Qu'autrefois on nous enseigna,
Danse noble, danse classique,
En tous lieux maintenant voilà
Qu'on danse une chose excentrique
Et sans nom, qui ressemble à ça...

(Il danse un pas échevelé.)

Tu comprends
Qu'ça n'peut pas durer plus longtemps.

ENSEMBLE.

CALCHAS et AGAMEMNON.

Tu comprends
Qu'ça n'peut pas durer plus longtemps.

MÉNÉLAS.

Je comprends
Qu'ça n'peut pas durer plus longtemps.
(Ménélas revient au milieu.)

CALCHAS.

Allons, immolez-vous!

AGAMEMNON.

Allons, immole-toi!

CALCHAS.

Il faut subir la loi.

AGAMEMNON.

Il faut subir la loi :
Immole-toi!

AGAMEMNON et CALCHAS, examinant Ménélas, chez lequel se
livre un combat intérieur.

Il chancelle!... à peine il respire!

MÉNÉLAS, haletant.
J'expire!!!...

CALCHAS et AGAMEMNON.

Au genre humain il faut rendre service :
Immole toi, quand tu devrais souffrir!
Tu sauveras, par ce beau sacrifice,
Les Ménélas de l'avenir!

MÉNÉLAS.

Au genre humain pourquoi rendre service?...
M'immoler? non, ça me ferait souffrir!
Laissons, laissons ce noble sacrifice
Aux Ménélas de l'avenir!
Des dieux l'immortelle sagesse
Me réserve un drôle d'emploi...
S'il en faut un à la déesse,
Pourquoi faut-il que ce soit moi?
Son mari lui devrait suffire.

AGAMEMNON et CALCHAS.

Il blasphème dans son délire!

ENSEMBLE.

AGAMEMNON et CALCHAS.

Au genre humain il faut rendre service.
Immole-toi, quand tu devrais souffrir!
Tu sauveras, par ce beau sacrifice,
Les Ménélas de l'avenir!

MÉNÉLAS.

Au genre humain pourquoi rendre service?...
M'immoler? non, ça me ferait souffrir!
Laissons, laissons ce noble sacrifice
Aux Ménélas de l'avenir!

AGAMEMNON.

Il faut se faire une raison, quand les dieux commandent... Certainement, j'aime bien ma fille Iphigénie... mais, enfin, les dieux me la demanderaient... eh bien, je leur dirais : « Vous y tenez... la v'là! »

MÉNÉLAS.

Mais s'ils vous demandaient Clytemnestre?

AGAMEMNON.

Ma femme?

MÉNÉLAS.

Oui.

AGAMEMNON, avec feu.

Ah! ça, c'est autre chose!

MÉNÉLAS.

Vous voyez bien!

AGAMEMNON.

Ça me ferait un rude plaisir!

MÉNÉLAS.

Ah!... Mais s'il y avait un autre moyen d'apaiser la déesse?...

AGAMEMNON.

Un autre moyen?

MÉNÉLAS.

Oui, écoutez!

CALCHAS.

Oh! il ne vaudra pas le premier.

AGAMEMNON.

Il était si simple, le premier moyen!... Vous avez une femme...

CALCHAS

On vous la demande...

AGAMEMNON.

Vous la donnez...

CALCHAS.

C'est élémentaire!

AGAMEMNON.

Elle ne demandait pas mieux, la reine!

CALCHAS.

Je ne comprends pas comment vous pouvez tenir à cette femme-là.

MÉNÉLAS, impatienté.

Alors, vous ne voulez pas m'écouter?

AGAMEMNON.

Si, mais ça ne vaudra jamais...

MÉNÉLAS.

Encore!...

CALCHAS.

Non, non... parlez, voyons!

MÉNÉLAS.

Eh bien, j'ai fait une démarche... Je ne sais comment dire... je connais Calchas, il va bondir.

CALCHAS.

Et pourquoi bondirais-je?

MÉNÉLAS.

J'ai écrit à Cythère...

AGAMEMNON, avec un grand coup de poing.

Ah! farceur!

MÉNÉLAS.

Il n'y a pas de farce là dedans... J'ai écrit à Cythère...
(A Agamemnon.) Vous allez voir... il va bondir... Et j'ai prié qu'on m'expédiât ici le grand augure de Vénus!

CALCHAS, bondissant.

Un autre grand augure!... la concurrence, alors... la liberté des augures!...

MÉNÉLAS, très calme, à Agamemnon.

Quand je disais qu'il...

AGAMEMNON.

C'est vrai, ma foi, il bondit!... (A Calchas..) Quand vous aurez suffisamment bondi, Calchas, vous vous tiendrez tranquille... Il y a du bon dans l'idée de mon beau-frère... il faut voir ce que cela donnera.

CALCHAS, furieux et bondissant toujours.

Un autre augure!...

Ménélas et Agamemnon cherchent à le contenir.

AGAMEMNON.

Et quand doit-il arriver, le grand augure de Vénus?

MÉNÉLAS.

Si les vents ne sont pas contraires, il doit arriver dans ce moment même.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ACHILLE, ORESTE, AJAX PREMIER, AJAX DEUXIÈME, PARTHÉNIS, LÉÆNA, PEUPLE.

Ils entrent par le fond, à droite.

ORESTE.

Par ici! par ici!... c'est ici qu'elle doit aborder.

PARTHÉNIS, montrant la gauche.

La voici... la voici...

CALCHAS.

La galère?

AJAX PREMIER.

Oui, une galère merveilleuse !

AJAX DEUXIÈME.

Avec des voiles roses !...

LÉENA.

A l'arrière, le pavillon de Cythère !...

MÉNÉLAS.

Elle amène le grand augure de Vénus... et vous allez
tous à ses pieds implorer le pardon de la déesse.

On descend la scène.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La galère
De Cythère!...
Par ici!
La voici!
Tous en masse
Prenons place,
Pour pouvoir
La recevoir.
La galère
De Cythère, etc.

Pendant le chœur, la galère, venant de la gauche, aborde au fond du théâtre : le grand augure de Vénus est debout sur le pont, entouré de petits amours formant l'équipage de la galère. — Le grand augure, c'est Paris, mais un Paris méconnaissable, barbe frisée et tuyautée, etc. Du reste, costume joyeux, couleurs claires, couronne de roses, etc. — Le grand augure descend de la galère, rois et peuple se prosternent en chantant le chœur suivant.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PARIS, en grand augure de Vénus.

CHŒUR.

La Grèce entière suppliante,
Grand augure, est à tes genoux ;
Sa voix est plaintive et tremblante...
Pitié pour nous ! Pitié pour nous !

LE GRAND AUGURE.

I

Et tout d'abord, ô vile multitude,
Sachez-le bien, je n'ai pas l'habitude
D'être reçu sur un rythme plaintif :
Vous auriez dû chanter un chœur alerte et vif.
Le culte de Vénus est un culte joyeux :
Je suis gai, soyez gais, il le faut, je le veux !

LE CHŒUR.

Il est gai !

LE GRAND AUGURE.

Soyez gais !

LE CHŒUR.

Soyons gais !

LE GRAND AUGURE.

Je le veux !

Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,
Balaboum, poum, poum !
Lalaïtou, poum, poum !

LE PEUPLE.

Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,
Balaboum, poum, poum !

LE GRAND AUGURE.

II

Je sais qu'il est de profonds moralistes
Qui font état d'être sombres et tristes,
Mais ces gens-là se trompent lourdement :
L'homme vraiment honnête est rempli d'enjouement.
Le culte de Vénus est un culte joyeux :
Je suis gai, soyez gais, il le faut, je le veux !

LE CHŒUR.

Il est gai !

LE GRAND AUGURE.

Soyez gais !

LE CHŒUR.

Soyons gais !

LA BELLE HÉLÈNE.

LE GRAND AUGURE.

Je le veux!

Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,

Balaboum, poum, poum!

Lalaïtou, poum, poum!

LE CHŒUR.

Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,

Balaboum, poum, poum!

Lalaïtou, poum, poum!

CALCHAS.

Quelle tenue pour un augure!

LE GRAND AUGURE.

Vous dites, confrère?

CALCHAS.

Je dis : « Quelle tenue pour un augure!... »

LE GRAND AUGURE.

Je suis gai!... je suis gai!... (Saluant.) Roi des rois, bouillant Achille, les deux Ajax, Oreste, salut et respect!... Et la reine? je ne la vois pas...

AGAMEMNON.

Elle boude.

LE GRAND AUGURE, saluant Parthénis et Léæna.

Ah! c'est vous, belle Parthénis!... vous aussi, piquante Léæna!...

PARTHÉNIS.

Vous savez nos noms?

LE GRAND AUGURE.

Un bon général connaît toujours ses meilleurs soldats...

AGAMEMNON.

Vous êtes vraiment gai, grand augure!

LE GRAND AUGURE.

Ça nous est recommandé, à Cythère... Soyez tranquilles, mes enfants! Vénus est bonne personne, au fond... elle pardonnera.

TOUS.

Vive le grand augure!

LE GRAND AUGURE.

Elle pardonnera... bien entendu, à la condition que le roi Ménélas fera tout ce qu'il faudra faire.

ACHILLE.

Pourquoi ça?

CALCHAS.

C'est la règle.

MÉNÉLAS, allant à Paris.

Sans doute... mais si, cependant...

LE GRAND AUGURE.

Il n'y a pas de « si cependant... » N'ayez pas peur... on ne vous demandera rien que de très raisonnable... la reine sera seulement tenue de faire un petit voyage...

TOUS.

Où ça?

LE GRAND AUGURE.

A une dizaine de lieues d'ici... une petite île qui est là-bas... A Cythère.

AGAMEMNON.

A Cythère!

LE GRAND AUGURE.

Oui, elle viendra avec moi sur la galère de Vénus... et, de sa main, elle sacrifiera cent génisses blanches à la déesse.

MÉNÉLAS.

A la bonne heure!... quand on me demande des choses raisonnables... Qu'est-ce que je désire, moi?... que tout s'arrange... Qu'est-ce qu'il faut pour ça?... que

la reine fasse un petit voyage à Cythère et sacrifie cent génisses blanches... Rien de mieux!... la reine fera ce voyage... et c'est mon peuple qui payera les génisses blanches.

LE PEUPLE.

Vive Ménélas!

MÉNÉLAS, se retournant vers le peuple.

Oui, mes enfants, vous les payerez.

AGAMEMNON.

Très joli, tout ça... mais il faut que la reine consente...

LE GRAND AUGURE.

Mais où est-elle donc, la reine?

AJAX PREMIER, regardant à droite.

La voici!

Pendant le chœur suivant, Hélène entre par la droite.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE.

FINALE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Elle vient! c'est elle!
Elle vient! la voici!
Mon Dieu! qu'elle est belle,
Malgré son souci!

HÉLÈNE, à elle-même.

Quels accents se sont fait entendre?
Ils ne m'étaient pas inconnus.

MÉNÉLAS, présentant Paris à Hélène.

Le grand augure de Vénus!...
A Cythère il faudrait vous rendre,
Pour plaire à la déesse et calmer son courroux.

LES ROIS et ORESTE.

Ah! calmez son courroux!

HÉLÈNE, à Ménélas.

L'offense vient de vous...

Laissez-moi!

LE GRAND AUGURE, bas, à Ménélas.

Je vais lui parler.

AGAMEMNON et CALCHAS.

Mais que lui direz-vous?

LE GRAND AUGURE.

Les dieux vont m'inspirer!

Bas, à Hélène.

Je suis celui qui t'adore,
Pâris, le berger naïf...

HÉLÈNE, bas, émue.

Qu'entends-je?...

PARIS, bas.

Vas-tu refuser encore
De monter sur mon esquif?

HÉLÈNE.

Non! l'honneur m'attache au rivage.

MÉNÉLAS.

Cédez à mon autorité.

AGAMEMNON et CALCHAS.

Ce n'est qu'un tout petit voyage.

HÉLÈNE, à part.

C'est encor la fatalité!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Partez, noble reine,
Partez, belle Hélène!

MÉNÉLAS.

Allons, pars pour Cythère,
Fais cela pour moi!

LE CHŒUR.

Obéissez au roi!

ORESTE.

Oui, montez dans sa galère!

CALCHAS, à part.

Y a quequ' chos' là-d'ssous...

CHŒUR.

Nous vous implorons tous.

AGAMEMNON.

Les voyageurs pour Cythère!...
Le train va partir.

HÉLÈNE, à part.

Ma foi, partons pour Cythère!
Ça leur fait plaisir...
Oui, ça leur fait plaisir!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Va, pars pour Cythère!
Sur cette galère
Coquette et légère,
Va, pars pour Cythère!
Gagne promptement
Ce pays charmant,
Gagne ce séjour
Où règne l'amour.

Pendant ce chœur, Pâris et Hélène s'embarquent sur la galère. — tous
les rois et le peuple les saluent.

PARIS, sur la galère, se faisant reconnaître.
Ne l'attends plus, roi Ménélas,
Tes yeux ne la reverront pas!
Je suis Pâris, et c'est vers Troie
Que Pâris emporte sa proie!

Stupéfaction générale.

CHOEUR.

Que notre colère
Déchaîne la guerre!
Effrayons la terre!
Oui, pour te venger
Du prince étranger,
Compte sur nos bras,
O roi Ménélas!

Tous les rois menacent Paris et Hélène qui s'éloignent sur la galère.
Tableau.

L'ÉTÉ
DE
LA SAINT-MARTIN

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS,
le 1^{er} juillet 1873.

PERSONNAGES

BRIQUEVILLE.	MM. THIRON.
NOËL.	PIERRE BERTON.
ADRIENNE.	M ^{mes} CROIZETTE.
MADAME LEBRETON.	JOUASSAIN.

Au château de Briqueville, dans les environs de Tours.
— De nos jours. —

L'ÉTÉ

DE

LA SAINT-MARTIN

Un petit salon au rez-de-chaussée. — Au fond, grande porte donnant sur une terrasse; — cette porte reste ouverte pendant toute la durée de la pièce; — portes intérieures à droite et à gauche. — Contre le mur de gauche, un petit guéridon; au premier plan, vers la gauche, une table; à gauche de cette table, un grand fauteuil pour Briqueville; à droite, une chaise pour Adrienne; à droite, au premier plan, une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE

BRIQUEVILLE, ADRIENNE, MADAME
LEBRETON.

Au lever du rideau, Adrienne, assise à droite de la table, continue une lecture à haute voix; Briqueville, bien commodément et paresseusement enfoncé dans son fauteuil, ne quitte pas des yeux, un seul instant, Adrienne. — Madame Lebreton est occupée à préparer le café sur le petit guéridon de gauche.

ADRIENNE, lisant.

« D'Artagnan était vainqueur, sans beaucoup de peine, il faut le dire, car un seul des alguazils était armé; encore se défendit-il pour la forme. Il est vrai que les trois autres avaient essayé d'assommer le

jeune homme avec les chaises, les tabourets et les poteries, mais deux ou trois égratignures faites par la flamberge du Gascon les avaient épouvantés. Dix minutes avaient suffi à leur défaite. D'Artagnan était resté maître du champ de bataille. »

BRIQUEVILLE.

Et?...

ADRIENNE.

Et c'est fini.

BRIQUEVILLE.

Comment, c'est?...

ADRIENNE.

Le premier volume finit là, mais il y en a un second...

BRIQUEVILLE.

A la bonne heure!

ADRIENNE, se levant.

Je vais le chercher.

BRIQUEVILLE, se levant aussi.

Par exemple!... je ne permettrai pas que vous vous donniez la peine...

ADRIENNE.

Monsieur...

BRIQUEVILLE.

C'est moi qui irai...

ADRIENNE, l'arrêtant.

Monsieur... je vous en prie... monsieur... ma tante me gronderait... n'est-ce pas, ma tante? (Madame Lebreton ne répond pas.) Ma tante!...

MADAME LEBRETON.

Hé?

ADRIENNE.

N'est-ce pas que tu me gronderais si je souffrais que monsieur?...

MADAME LEBRETON.

Certainement je vous... je te gronderais... je te gronderais très fort.

ADRIENNE, à Briqueville.

Vous entendez... (Madame Lebreton vient verser le café.)
Remettez-vous là... (Elle le force doucement à se rasseoir.)
Vous allez prendre votre café, bien tranquillement, bien gentiment... Je vais, moi, aller chercher ce second volume... et je me dépêcherai, pour ne pas vous faire trop attendre la suite des aventures du chevalier d'Artagnan.

BRIQUEVILLE.

Mais vous ne savez pas où il est, ce second volume.

ADRIENNE.

Dans la bibliothèque, sur la planche d'en haut.

BRIQUEVILLE.

Jamais vous ne pourrez atteindre...

ADRIENNE.

Je monterai sur une chaise.

BRIQUEVILLE.

N'allez pas tomber, au moins, n'allez pas vous faire de mal!

ADRIENNE, se dirigeant vers la porte de droite.

N'ayez pas peur.

BRIQUEVILLE.

Prenez bien garde! (La suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle soit sortie.) Ah!

SCÈNE II

BRIQUEVILLE, MADAME LEBRETON.

BRIQUEVILLE, assis.

Mais qu'est-ce que c'est que cette nièce-là, à la fin, madame Lebreton?

MADAME LEBRETON, descendant en scène.

Monsieur...

BRIQUEVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cette nièce ?

MADAME LEBRETON.

C'est ma nièce, monsieur.

BRIQUEVILLE, prenant son café.

Comment se fait-il que jamais vous ne m'avez parlé d'elle ?

MADAME LEBRETON.

Je ne fais que cela depuis quinze jours !

BRIQUEVILLE.

Oui, mais, avant ces quinze jours, jamais vous ne m'aviez dit un mot...

MADAME LEBRETON.

C'est que jamais vous n'aviez pris la peine de vous informer... je ne suis point fâchée de glisser cela en passant... Voilà vingt ans que je suis au service de monsieur, et pas une seule fois, pendant ces vingt ans, pas une seule fois, monsieur ne m'avait fait l'honneur de me demander des nouvelles de ma famille... Mais vous vous êtes joliment rattrapé depuis que mademoiselle ma nièce a mis le pied dans cette maison ! C'était tous les jours des questions nouvelles : « D'où vient-elle, votre nièce ? Où va-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Qu'est-ce qu'elle a fait ? Qu'est-ce qu'elle va faire ?... » Je croyais avoir suffisamment répondu ; mais puisque vous avez, à ce qu'il paraît, oublié ce que je vous ai dit, je ne demande pas mieux que de recommencer...

BRIQUEVILLE, se levant.

Eh ! non, madame Lebreton, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit... Vous m'avez dit que vous aviez un frère...

MADAME LEBRETON.

Certainement, j'en ai un!...

BRIQUEVILLE.

Que ce frère, horloger de son état, s'était expatrié; qu'il était allé s'établir en Amérique, à Philadelphie...

MADAME LEBRETON.

Philadelphie... c'est bien cela.

BRIQUEVILLE.

Qu'il s'y était marié; qu'il avait eu une fille...

MADAME LEBRETON.

Une fille qui est ma nièce... ma nièce qui était là tout à l'heure... Elle est ma nièce, puisqu'elle est la fille de mon frère.

BRIQUEVILLE.

Assurément. Vous m'avez dit qu'elle avait reçu une très belle éducation; qu'elle était entrée comme gouvernante dans une famille américaine; que, cette famille américaine ayant fait un voyage en France, votre nièce avait profité de l'occasion pour venir passer quelques jours près de vous; qu'elle était arrivée à Paris, il y a environ trois semaines; que là on lui avait dit que vous étiez ici, en Touraine, avec moi, et qu'alors elle était venue vous rejoindre en Touraine... C'est bien cela, n'est-ce pas? c'est bien là ce que vous m'avez dit?

MADAME LEBRETON.

Sans doute!...

BRIQUEVILLE.

Eh bien...

MADAME LEBRETON.

Eh bien, quoi?

BRIQUEVILLE.

Eh bien... je ne sais pas, moi... il me semble qu'il doit y avoir autre chose...

MADAME LEBRETON.

Et quoi donc, s'il vous plaît?

BRIQUEVILLE.

Je ne sais pas... mais, en la regardant, en l'écoutant... ce que vous m'avez dit n'explique pas du tout cette singularité qui est en elle, ni cette grâce incomparable...

MADAME LEBRETON.

Ah! vous trouvez qu'elle a?...

BRIQUEVILLE.

Oui.

MADAME LEBRETON.

C'est qu'elle tient de sa tante, monsieur!

BRIQUEVILLE.

Oh!

MADAME LEBRETON.

Voilà l'explication.

Elle va reprendre sur la table le plateau qu'elle y a apporté.

BRIQUEVILLE.

C'en est une, en effet... Cependant... Enfin, ce qui est sûr, c'est que vous avez pour nièce une des plus délicieuses petites personnes que j'aie jamais rencontrées...

Rentre Adrienne par la droite, un livre à la main.

SCÈNE III

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, montrant le livre.

Je l'ai trouvé!

MADAME LEBRETON.

Et vous n'avez plus rien à me demander?

BRIQUEVILLE.

Non, madame, plus rien.

MADAME LEBRETON.

Je m'en vais, alors... (Revenant sur ses pas.) Mais, vous savez, si ça vous amuse que je le redise encore une fois... j'ai un frère; ce frère est allé s'établir en Amérique, à Pondichéry...

BRIQUEVILLE.

Vous dites?...

ADRIENNE.

Eh! non... ma tante... pas à Pondichéry... à Philadelphie, ma tante, à Philadelphie!

MADAME LEBRETON.

Oui... oui... C'est juste. (A Briqueville.) Qu'est-ce que vous voulez?... c'est votre faute : à force de répéter les choses, on finit par les oublier!...

Elle sort par la gauche en emportant le plateau.

SCÈNE IV

ADRIENNE, BRIQUEVILLE.

Briqueville s'installe dans son fauteuil sans cesser de regarder Adrienne. Celle-ci s'assied à la place qu'elle occupait au lever du rideau. — Petit moment de silence.

ADRIENNE.

Là... Êtes-vous bien?...

BRIQUEVILLE.

Oh! oui... je suis bien.

ADRIENNE, ouvrant le livre et commençant à lire.

« Deuxième volume. — Chapitre premier. — D'Artagnan, resté seul avec madame Bonacieux... »

BRIQUEVILLE, s'enfonçant dans son fauteuil.

Tout à fait bien...

ADRIENNE, reprenant.

« D'Artagnan, resté seul... »

BRIQUEVILLE, interrompant encore.

Tout à fait... tout à fait... je ne saurais trop le dire, ni trop vous remercier : car, si je suis aussi bien que cela, c'est à vous que je le dois.

ADRIENNE.

Oh! à moi!...

BRIQUEVILLE.

Oui, oui, à vous...

ADRIENNE.

S'il en est ainsi, je suis bien aise d'être venue voir ma tante. (Reprenant.) « D'Artagnan, resté seul avec... »

BRIQUEVILLE, interrompant encore.

Et, certainement, si, il y a deux mois, le jour où je suis arrivé ici, quelqu'un m'avait annoncé que je serais aujourd'hui d'aussi joyeuse humeur, j'aurais répondu à ce quelqu'un qu'il ne savait pas ce qu'il disait : car je n'étais pas gai, allez, le jour où je suis arrivé ici, je n'étais pas gai du tout! Un neveu à moi... j'ai un neveu... un garçon que j'adorais autant que le père le plus tendre a jamais adoré son fils... Eh bien! il venait de se conduire avec moi d'une façon indigne, il avait payé mon affection de la plus noire ingratitude.

ADRIENNE.

Oh!

BRIQUEVILLE.

Il avait fait un mariage scandaleux.

ADRIENNE.

Scandaleux!...

BRIQUEVILLE.

Absolument. A cause de ce mariage, je me trouvais brouillé avec lui, forcé de fuir Paris et de venir ici cacher ma honte et ma colère. (Se levant.) Aussi j'étais dans un état d'exaspération!... à ce point que, lorsque votre tante est venue me demander la permission de disposer d'une chambre pour y loger certaine nièce qui lui arrivait d'Amérique, je l'ai d'abord assez mal reçue, votre tante...

ADRIENNE, se levant.

Oui... elle m'a dit!...

BRIQUEVILLE.

Et tout ce que la pauvre femme a pu obtenir de moi, ç'a été de tolérer votre présence dans la maison, à condition que jamais je ne vous rencontrerais...

ADRIENNE, allant vers la droite.

J'avais une peur!... je me sauvais bien vite dès que je vous apercevais...

BRIQUEVILLE, regardant Adrienne qui s'est éloignée de lui.

Malgré tout, un jour, nous nous sommes trouvés l'un en face de l'autre dans un couloir...

ADRIENNE.

Ce n'était pas ma faute!...

BRIQUEVILLE.

J'en suis sûr... mais enfin nous nous sommes trouvés l'un en face de l'autre... et il a bien fallu vous regarder...

ADRIENNE.

Hélas!

BRIQUEVILLE, se rapprochant un peu d'Adrienne.

Je vous ai regardée... et, ma foi! je vous ai trouvée très gentille.

ADRIENNE.

Et, ma foi!... vous n'avez pas eu tort...

Elle se rapproche de Briqueville.

BRIQUEVILLE.

Une heure plus tard, quand madame Lebreton est entrée pour m'apporter mon café, vous êtes entrée derrière elle...

ADRIENNE, s'approchant tout à fait de Briqueville.

Je portais le sucrier, moi...

BRIQUEVILLE.

Oui... Et il a été sucré, ce soir-là, mon café!... car, pour vous voir de plus près, pendant plus longtemps, j'ai pris dans le sucrier je ne sais combien de morceaux... Et puis nous avons causé, et je me suis aperçu que vous étiez pour le moins aussi agréable à entendre qu'à regarder... Je vous ai demandé si, par hasard, vous ne sauriez pas jouer au piquet; vous m'avez répondu que vous mouriez d'ennui, le soir, quand vous n'aviez pas trouvé à faire une demi-douzaine de parties... Je vous ai demandé si cela ne vous fatiguerait pas de me lire tous les romans d'Alexandre Dumas; vous m'avez répondu que cela ne vous fatiguerait pas du tout, et que vous y prendriez un plaisir extrême... Voilà comment, après avoir déclaré que je ne voulais pas vous voir, je suis arrivé à ne pouvoir me passer de vous, et comment vous êtes arrivée, vous, à faire de ces quinze derniers jours les jours les plus heureux peut-être que j'aie passés de ma vie.

ADRIENNE.

Est-ce vrai? Je voudrais que ce fût absolument vrai.

BRIQUEVILLE.

C'est absolument vrai... mais pourquoi voudriez-vous?...

ADRIENNE.

Parce qu'on pourrait supposer que cette grosse colère commence à se calmer.

BRIQUEVILLE.

Quelle grosse colère?

ADRIENNE.

Contre votre neveu...

BRIQUEVILLE.

Ah! quant à cela!...

ADRIENNE.

Quant à cela?...

BRIQUEVILLE.

Quant à cela, non!... Ma colère contre lui est toujours la même. (Allant se rasseoir et se renfonçant dans son fauteuil.) Ne parlons pas de lui. (Adrienne va reprendre sa place auprès de la table. Briquerville la regarde en souriant et murmure :) « D'Artagnan, resté seul avec madame Bonacieux... »

ADRIENNE, relevant la tête, après l'avoir penchée comme si elle allait se remettre à lire.

Vous êtes bon, cependant?...

BRIQUEVILLE.

Oui, je suis bon, très bon, mais ma bonté ne va pas jusqu'à pardonner ce qui est indigne de pardon.

ADRIENNE.

Et ce que votre neveu a fait, il y a deux mois, est indigne de pardon?...

BRIQUEVILLE.

Oui.

ADRIENNE.

Ah!

BRIQUEVILLE.

Figurez-vous... Ça ne vous ennue pas, au moins, que je vous parle de mes chagrins?

ADRIENNE.

Non, non, ça ne m'ennue pas du tout.

BRIQUEVILLE.

Eh bien, figurez-vous... j'avais arrangé pour lui un mariage superbe : de vieux amis à nous, une jeune personne charmante...

ADRIENNE.

Elle était?...

BRIQUEVILLE.

Elle était charmante... pas mal d'argent, très grande famille... tout était bien convenu, on devait signer le contrat le lendemain... Je reçois une lettre de mon neveu : il était désespéré, me disait-il dans cette lettre, mais pour rien au monde il ne consentirait à épouser Marguerite... elle se nommait Marguerite... Voilà ce qu'il m'écrivait... vingt-quatre heures avant la signature du contrat!... Et si encore il m'avait donné une raison ! s'il m'avait dit qu'au dernier moment le mariage lui avait fait une telle peur!... j'aurais compris ; mais pas du tout ! le mariage ne lui faisait pas peur ; il n'épousait pas Marguerite, tout simplement parce qu'il avait envie d'en épouser une autre...

ADRIENNE.

Ah!

BRIQUEVILLE, se levant avec violence en frappant de la main sur la table.

Et qui épousait-il ? qui?... je vous le demande!...

ADRIENNE, se reculant un peu.

Je ne sais pas, moi !

BRIQUEVILLE, avec éclat.

La fille d'un tapissier!... la fille d'un méchant petit tapissier de rien du tout !

ADRIENNE.

Oh!

BRIQUEVILLE.

Et n'a-t-il pas eu l'aplomb de m'écrire que je lui

pardonnerez, le jour où j'aurais vu sa femme?... Vous devinez que ma réponse ne s'est pas fait attendre... je lui ai signifié que tout était fini entre nous et que je lui défendais de remettre les pieds chez moi... Malgré ma défense, il a essayé deux ou trois fois... je ne l'ai pas reçu... Jamais je ne le recevrai!... Sa femme!... jamais je ne la recevrai, sa femme!... Une grisette!... Le dernier de notre race marié avec une grisette!... (Se laissant retomber sur son fauteuil.) Voilà ce qu'il a fait, mon neveu... trouvez-vous maintenant que j'aie tort de lui en vouloir?

ADRIENNE.

Non, sans doute... ce mariage arrangé par vous... et rompu si brusquement!...

BRIQUEVILLE.

La veille du contrat!... pas trois jours avant, pas deux jours : la veille, vous entendez, la veille!

ADRIENNE.

J'entends... Mais l'autre, la fille du petit tapissier de rien du tout, il l'aimait?

BRIQUEVILLE.

S'il l'aimait!... je crois bien qu'il l'aimait!... Dans cette lettre qu'il m'a écrite et à laquelle j'ai fait la réponse que vous savez, il y avait quatre grandes pages toutes remplies de cet amour : qu'il l'adorait, qu'il en était fou, qu'il ne saurait vivre sans elle... (Très vivement.) Étaient-ce là des raisons pour aller, la veille d'un contrat?...

ADRIENNE.

Non, sans doute... mais, vous savez, nous autres femmes, dès qu'il y a de l'amour, nous sommes tout de suite moins sévères... Cependant je conviens que votre neveu vous a offensé, et je comprends que vous soyez en colère contre lui...

BRIQUEVILLE, gaiement.

Ah bah! qu'il aille au diable avec sa tapissière!... Je ne leur demande qu'une chose maintenant, c'est de me laisser tranquille... Ne parlons plus de mon neveu... et, si vous le voulez, revenons à d'Artagnan...

ADRIENNE.

Je veux bien.

BRIQUEVILLE, se renfonçant dans son fauteuil.

Là... (A demi-voix.) « ... resté seul avec madame Bonacieux... »

ADRIENNE, reprenant.

« D'Artagnan, resté seul avec madame Bonacieux, se retourna vers elle. La pauvre femme était renversée dans un fauteuil... »

Entre madame Lebreton par le fond.

SCÈNE V

BRIQUEVILLE, ADRIENNE, MADAME
LEBRETON.

MADAME LEBRETON.

Monsieur...

BRIQUEVILLE.

Hein? quoi... qu'est-ce que c'est?

MADAME LEBRETON.

Il y a là quelqu'un...

BRIQUEVILLE.

Qui ça, quelqu'un?...

MADAME LEBRETON.

Quelqu'un qui arrive de Paris...

BRIQUEVILLE.

De Paris?

MADAME LEBRETON.

Oui, monsieur...

BRIQUEVILLE.

A qui en avez-vous avec ces airs mystérieux?... voyons, parlez... il a un nom, ce quelqu'un?

MADAME LEBRETON.

Certainement, il a un nom... mais...

BRIQUEVILLE, se levant.

J'aime à croire que ce n'est pas?...

MADAME LEBRETON.

Eh bien, si! justement, c'est...

BRIQUEVILLE.

Noël!...

MADAME LEBRETON.

Oui, monsieur; c'est monsieur Noël, votre neveu... il est là...

BRIQUEVILLE.

Il est là?...

MADAME LEBRETON.

Oui, et il attend...

BRIQUEVILLE, allant à madame Lebreton.

Eh bien, dites-lui de ne pas attendre davantage et de s'en retourner par le premier train. Dites-lui cela de ma part et faites en sorte que l'on ne me dérange plus. (Il retourne vers son fauteuil en passant derrière la chaise d'Adrienne. Madame Lebreton reste au fond, près d'Adrienne. — A Adrienne.) Reprenons, voulez-vous?

ADRIENNE.

Non : vous seriez maintenant incapable d'écouter, et je serais, moi, incapable de lire...

BRIQUEVILLE.

Ah!

ADRIENNE, fermant le livre.

Tout à fait incapable...

Elle se lève.

BRIQUEVILLE.

Qu'est-ce-que cela veut dire?... vous prenez son parti contre moi?

ADRIENNE, descendant en scène.

Pas du tout... pas du tout... je ne prends pas du tout... Je vous demande pardon, je sens bien que je n'aurais dû rien dire... mais, en vous entendant chasser ainsi, avec des paroles si dures, un neveu, votre seul parent, que vous avouez vous-même avoir si tendrement aimé, il ne doit pas vous paraître extraordinaire que, malgré moi... Encore une fois, monsieur, je vous demande pardon, je vous demande bien pardon...

BRIQUEVILLE, venant à Adrienne.

A quoi bon le recevoir, puisque je suis décidé à ne pas faire ce qu'il vient me demander?... Il ne me poursuivrait pas de la sorte, s'il savait combien cela est inutile..,

Madame Lebreton, pendant ces répliques, passe à gauche et va s'appuyer sur le dossier du fauteuil de Briqueville.

ADRIENNE.

Il a tort, mais peut-être croit-il avoir à vous donner des raisons qui pourraient...

BRIQUEVILLE.

Des raisons!... après ce que je vous ai dit, vous admettez, vous, qu'il puisse y avoir des raisons?...

ADRIENNE.

Pas moi, mais lui...

BRIQUEVILLE.

Nous étions si tranquilles!... si heureux!... vous voilà triste maintenant... et moi je suis tout... Si je le recevais, ce serait pour en finir une bonne fois, pour lui ôter toute envie de revenir et pour le prier de ne plus me tourmenter ainsi...

ADRIENNE, tristement.

Recevez-le donc pour cela...

BRIQUEVILLE.

Vous le voulez, alors?

ADRIENNE.

Moi?... mais je n'ai pas à vouloir...

BRIQUEVILLE.

Dites-moi que vous le voulez, et, à cause de vous, je le recevrai.

ADRIENNE.

A cause de moi?

BRIQUEVILLE.

Vous le voulez?

ADRIENNE.

Je vous en prie...

BRIQUEVILLE.

Dites que vous le voulez!

ADRIENNE.

Je ne puis vraiment pas... n'est-ce pas, ma tante?...

MADAME LEBRETON.

Eh! dites-le donc, ma nièce... je le dirais tout de suite, moi, si cela devait produire le même effet!

BRIQUEVILLE, à madame Lebreton.

Ça ne produirait pas le même effet. (A Adrienne.) Eh bien?...

ADRIENNE.

Eh bien, soit... je le veux.

BRIQUEVILLE.

Il suffit. (A madame Lebreton.) Dites-lui de venir...

MADAME LEBRETON.

Que de façons, mon Dieu, pour faire une chose dont vous mourez d'envie!

Elle sort par le fond.

BRIQUEVILLE.

Quant à cela, non, par exemple!... votre tante se trompe... je ne l'ai fait que parce que vous me l'avez demandé; et, à dire le vrai, j'aimerais tout autant que vous m'eussiez demandé autre chose.

Entrent Noël et madame Lebreton par le fond.

SCÈNE VI

ADRIENNE, BRIQUEVILLE, NOËL,
MADAME LEBRETON.

NOËL.

Mon cher oncle!...

BRIQUEVILLE, s'en allant à gauche.

Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

MADAME LEBRETON, à Noël, montrant Adrienne.

C'est ma nièce, monsieur Noël, ma petite Adrienne...

NOËL.

La fille de votre frère, de votre frère qui était horloger?

MADAME LEBRETON.

Oui... et qui est allé s'établir...

NOËL.

En Amérique...

MADAME LEBRETON.

Eh! oui... (A Briqueville.) Vous voyez, lui, il connaît très bien!... (A Noël.) Elle est gentille, pas vrai?

NOËL.

Certainement, ma bonne madame Lebreton, certainement!

Adrienne a parlé bas à madame Lebreton.

MADAME LEBRETON.

Tiens, c'est juste, je n'y pensais pas... Vous êtes parti de Paris ce matin, monsieur Noël : ma nièce me dit de vous demander si vous avez déjeuné pendant la route.

NOËL.

Non, je n'ai pas... (Mouvement d'impatience de Briqueville.) mais ça ne fait rien...

MADAME LEBRETON.

Comment, ça ne fait rien!... ça fait beaucoup, au contraire... je m'en vais vous faire apporter une aile de volaille.

BRIQUEVILLE.

Ah çà, mais...

MADAME LEBRETON, imitant Adrienne.

Je le veux... (A Adrienne.) Viens-tu, ma nièce?

Elle sort par le fond.

ADRIENNE.

Je viens, ma tante. (Saluant Noël.) Monsieur...

NOËL, saluant.

Mademoiselle...

Adrienne sort également par le fond.

SCÈNE VII

NOËL, BRIQUEVILLE, puis MADAME
LEBRETON.

BRIQUEVILLE.

Eh bien, monsieur?...

NOËL.

Eh bien, mon oncle, il s'agit de cette chasse...

BRIQUEVILLE.

Hein?

NOËL.

Il s'agit de cette chasse que nous avons louée tous les deux...

BRIQUEVILLE.

Ah! c'est de cela qu'il s'agit?

NOËL.

Oui, j'ai reçu les réclamations des voisins pour les dégâts... vous savez, ils ont la mauvaise habitude de réclamer, les voisins...

BRIQUEVILLE.

Eh bien, il faut payer.

NOËL.

Certainement, il faut payer... mais c'est que, cette année, les réclamations m'ont paru un peu exagérées : d'ordinaire, nous en étions quittes pour deux ou trois mille francs ; cette fois-ci, on nous en réclame quatorze mille.

BRIQUEVILLE.

Eh bien, il faut vérifier.

NOËL.

Certainement, il faut...

Entre par la gauche madame Lebreton avec un domestique portant le déjeuner; il y a sur le plateau une bouteille de vin couchée dans un petit panier. Le domestique dépose le plateau sur la table et sort immédiatement par la gauche.

MADAME LEBRETON.

Voici votre déjeuner, monsieur Noël. (Elle arrange l'assiette, le verre, la bouteille, etc.) Là... et quant au dessert, vous en aurez : j'ai dit à ma nièce que vous aimiez les fraises; elle est allée, elle-même, vous en cueillir dans le jardin...

Noël est allé déposer son chapeau sur une chaise, au fond, à droite.

BRIQUEVILLE, inquiet.

Dans le jardin, en plein soleil ! au risque d'attraper...

NOËL, également inquiet.

Elle a eu tort.

MADAME LEBRETON.

N'ayez pas peur : elle s'est mis sur la tête un grand chapeau de paille... un grand, grand chapeau...

BRIQUEVILLE et NOËL, se rapprochant en même temps de la table. — Ensemble.

A la bonne heure !

Ils se trouvent nez à nez, chacun d'un côté de la table. Moment de silence. Noël s'assied à la table. Madame Lebreton, avec des précautions infinies, verse du vin dans le verre de Noël.

MADAME LEBRETON, à Noël.

Elle est gentille, n'est-ce pas, ma nièce ?

Elle sort. Briqueville s'approche de la table. Pendant que Noël commence à déjeuner, Briqueville regarde la bouteille, soulève le panier : c'est de son meilleur vin... Regard furieux jeté vers la porte par laquelle est sortie madame Lebreton. Briqueville redescend en scène, en passant derrière Noël.

NOËL.

Vous aviez parfaitement raison, mon oncle, il faut vérifier... mais, pour vérifier, j'avais besoin du bail ;

j'avais surtout besoin du périmètre de la chasse, qui était annexé au bail... J'ai cherché ces papiers et, ne les ayant pas trouvés chez moi, j'ai pensé qu'ils devaient être chez vous.

BRIQUEVILLE.

Cela est possible... je crois en effet les avoir, et je te les ferai donner... C'est tout ce que tu as à me dire?

NOËL, cessant de déjeuner, mais restant assis.

Non, mon oncle, ce n'est pas tout.

BRIQUEVILLE.

Ah!

NOËL.

J'ai à vous dire encore que vous n'êtes pas juste et que vous avez tort de m'en vouloir autant, car, après tout, c'est un peu de votre faute ce qui est arrivé...

BRIQUEVILLE.

De ma faute?...

NOËL.

Eh! oui... si vous n'aviez pas, vous, pensé à me faire faire le premier mariage, jamais sans doute je n'aurais, moi, pensé à faire le second...

BRIQUEVILLE.

Es-tu venu chez moi pour te moquer?...

NOËL.

Non, mon oncle, non, je vous assure... Je vous dis les choses comme elles sont... J'étais tout à fait décidé à épouser la personne que vous aviez choisie pour moi... C'a été ça le malheur... car, si je n'y avais pas été décidé, je ne me serais pas occupé des quelques changements qu'il était indispensable de faire subir à mon ameublement de garçon, et, si je ne m'étais pas occupé de ces quelques changements, l'idée ne me serait pas venue d'entrer chez un tapissier...

BRIQUEVILLE, ironique.

Un tapissier!...

NOËL.

Naturellement, puisqu'il s'agissait de...

BRIQUEVILLE, passant à gauche.

Un petit tapissier!...

NOËL, toujours assis.

Ce n'était pas un tapissier considérable, mais il avait de belles choses... Je vis chez lui une étoffe qui me parut jolie, et j'entrai dans son magasin.

BRIQUEVILLE, allant tomber sur son fauteuil.

Dans sa boutique!

NOËL.

Dans sa boutique, si vous aimez mieux... et, de sa boutique, je passai dans l'arrière-boutique, pour regarder un meuble dont il m'avait parlé... (Rapprochant sa chaise du fauteuil de Briqueville.) J'y étais depuis cinq minutes, dans l'arrière-boutique, quand une petite porte s'ouvrit, et elle entra...

BRIQUEVILLE.

Elle?

NOËL.

Oui, elle!

Entre par le fond Adrienne avec un grand chapeau de paille ; elle apporte des fraises dans un petit panier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE.

J'apporte les fraises, mais il faudra un peu attendre.

Elle dépose son panier de fraises sur la petite table de droite ; elle ôte son chapeau de paille, puis, après avoir un peu relevé ses manches, elle se met à éplucher ses fraises et à les arranger sur une assiette, sans avoir l'air de prendre garde à Briqueville et à Noël.

NOËL.

Elle entra... et, dès qu'elle eut paru, je sentis naître dans mon âme une inquiétude, un désir constant, irrésistible, de la voir, de l'entendre, de me trouver auprès d'elle, de lui parler, de me rendre agréable à ses yeux, de...

BRIQUEVILLE.

Tudieu! quel coup de foudre!

NOËL.

Elle était si jolie!

BRIQUEVILLE, bas, en montrant Adrienne.

Tu vas me faire croire peut-être qu'elle était mieux que...

NOËL, regardant Adrienne; un temps.

Mieux, non... je ne veux pas mentir... elle n'était pas mieux...

BRIQUEVILLE.

Ni même aussi bien, j'en suis sûr!...

NOËL.

Ah! si, par exemple, elle était tout aussi bien, je vous assure!... (Briqueville, sans prêter aucune attention aux paroles de Noël, continue à regarder Adrienne qui continue à arranger ses fraises.) Elle a un sourire, voyez-vous, mon oncle, un sourire tout rempli de malice et, en même temps, tout rempli de bonté... C'est très rare, cela... Je défierais l'homme le plus insensible de voir ce sourire et de ne pas en devenir tout de suite amoureux... Ses moindres mouvements ont de la grâce; il y a dans toute sa personne un charme auquel il est impossible de résister... Il est vrai que je n'essayai guère, et je m'avouai vaincu, dès l'instant où elle se montra. A peine cependant, le jour de notre première rencontre, lui adressai-je quelques paroles, mais je revins, je la revis, et chaque fois elle me parut plus belle et plus digne d'être adorée...

Il n'y eut plus alors pour moi d'autre joie que de l'aimer, d'autre terreur que de ne pas être aimé d'elle... Je lui en parlai... devant son père; elle me répondit et je tombai à ses pieds... Jusque-là l'idée d'épouser une personne pour laquelle je ne me sentais pas d'amour m'avait paru toute simple, et la plus ordinaire du monde; le jour où j'aimai, cette idée qui m'avait paru toute simple me parut monstrueuse : je brisai ce mariage auquel vous aviez pensé pour moi, je rompis avec cette famille dans laquelle j'avais été sur le point d'entrer, je rompis brusquement, brutalement, reprenant ma parole... Je me rendis bien compte de l'énormité de ma conduite, de la colère dans laquelle j'allais vous mettre et de la peine que j'allais vous causer, mais il me semblait que la femme que j'épousais n'aurait qu'à se montrer pour que tout le monde me pardonnât, qu'elle n'aurait qu'à vous dire un mot pour que votre tendresse me fût rendue... C'était là ma seule défense et la seule excuse que j'invoquai; jamais je ne vous dis autre chose que ce que je viens vous dire aujourd'hui... Consentez à la voir... je ne vous demande que cela... Consentez à la voir! le voulez-vous?...

BRIQUEVILLE.

Non, je ne la verrai pas.

NOËL.

Mon oncle...

Adrienne, son assiette de fraises à la main, s'approche très lentement de la table.

BRIQUEVILLE, se levant.

Je ne la verrai pas. Je te demande pardon, mon garçon, je n'ai pas très bien écouté tout ce que tu m'as dit... j'aurais écouté, que tu n'y aurais pas gagné grand'chose : mon parti était pris. Tu m'as cruellement offensé. Tu as offensé plus cruellement encore des gens que j'aimais... et la femme qu'il t'a plu de choisir a

été de moitié dans l'offense. Jamais je ne pardonnerai... ni à elle ni à toi...

NOËL.

C'est votre dernier mot, mon oncle?

BRIQUEVILLE.

Oui, c'est mon dernier mot.

ADRIENNE, qui est arrivée tout près de la table.

Voici vos fraises, monsieur Noël.

NOËL.

Merci, ma pauvre enfant, mais je ne suis guère en train... je crains de ne pas faire grand honneur...

ADRIENNE.

Bah! mangez-les toujours!

BRIQUEVILLE, avec un peu d'impatience.

Allons, c'est bien! il les mangera, ou il ne les mangera pas... (Adrienne s'en va à droite reprendre son chapeau et son panier. — A Noël.) Nous nous sommes dit, je crois, tout ce que nous avons à nous dire... Cette histoire de réclamations pour la chasse, ce n'était qu'un prétexte, je suppose?

NOËL.

Pas du tout, c'était sérieux.

BRIQUEVILLE.

Ah!... Je vais, alors, te faire donner les papiers. (Allant vers Adrienne qui est sur le point de sortir.) Je vous en prie, ayez la bonté de m'envoyer votre tante...

ADRIENNE.

Oui, monsieur... oui... je vais vous l'envoyer...

Elle sort par le fond. — Moment de silence. — Briqueville regarde Adrienne qui s'éloigne. — Noël, du bout des doigts, machinalement, prend quelques fraises dans l'assiette.

SCÈNE IX

BRIQUEVILLE, NOËL.

NOËL.

Il y a longtemps qu'elle est ici, la nièce de madame Lebreton?

BRIQUEVILLE.

Il y a quinze jours.

NOËL.

C'est une charmante personne.

BRIQUEVILLE.

Assurément.

NOËL.

Gracieuse autant que l'on peut l'être... aimable...

BRIQUEVILLE.

Tout à fait aimable.

NOËL.

Je ne l'ai vue que pendant peu d'instant, mais elle m'a semblé fort au-dessus de son état...

BRIQUEVILLE, s'animant.

Je crois bien, qu'elle est au-dessus!... il n'y a pas dans le monde de rang qu'elle ne pût tenir, et bien des filles de duchesses seraient heureuses de lui ressembler.

NOËL, souriant.

Je pense tout comme vous!...

BRIQUEVILLE.

Tu penserais autrement, que ça n'y changerait rien.

NOËL, se levant et allant à Briqueville.

Et malgré cela, selon vous, si un honnête homme

devenait amoureux d'elle, il aurait tort de l'épouser parce qu'elle est la fille d'un horloger...

BRIQUEVILLE.

Ah! nous y revenons!

NOËL.

Non, mon oncle, non... pas du tout...

BRIQUEVILLE.

Mais pourquoi ne vient-elle pas, cette madame Lebreton? (Il va tirer, à droite, un cordon de sonnette; puis, revenant brusquement à Noël.) Ce n'est pas la même chose, d'abord : un horloger n'est pas...

Entre madame Lebreton, par la gauche. Elle est suivie du domestique, qui débarrasse la table et emporte le plateau.

SCÈNE X

NOËL, BRIQUEVILLE, MADAME LEBRETON.

BRIQUEVILLE.

Vous voilà, à la fin!... Vous avez la clef du secrétaire qui est dans ma chambre, du grand secrétaire?...

MADAME LEBRETON.

Oui, monsieur.

BRIQUEVILLE.

Donnez-la-lui. (Pendant que madame Lebreton cherche la clef et la donne à Noël.) Que faisiez-vous donc? il y a un quart d'heure que je vous attends!

MADAME LEBRETON.

Pardonnez-moi, monsieur... c'est que, pendant que ma nièce était ici avec vous, on a apporté une lettre pour elle...

Elle remet la clef à Noël, qui se dirige lentement vers la porte de droite.

BRIQUEVILLE.

Une lettre?...

MADAME LEBRETON.

Oui, monsieur... ma nièce est obligée de partir, de partir tout de suite... Vous comprenez, quand elle m'a annoncé cela...

BRIQUEVILLE.

Partir!...

MADAME LEBRETON.

Oui, monsieur, et tout de suite, encore!

BRIQUEVILLE.

Partir!... (A Noël.) Qu'est-ce que tu fais là, toi? (Le poussant presque dehors.) Tu as la clef du secrétaire... au premier, chez moi, dans le tiroir de gauche... tu trouveras tout ce qu'il te faudra...

NOËL.

C'est bien, mon oncle, c'est bien!...

Il sort par la droite.

SCÈNE XI

BRIQUEVILLE, MADAME LEBRETON.

BRIQUEVILLE, ne se contenant plus.

Venez un peu ici, vous... qu'est-ce que vous avez dit?...

MADAME LEBRETON.

Monsieur!

BRIQUEVILLE.

Qu'est-ce que vous avez dit?

MADAME LEBRETON.

Que ma nièce allait partir...

BRIQUEVILLE.

Et pourquoi partir?... pourquoi?

MADAME LEBRETON.

Mais parce que... cette famille américaine avec laquelle Adrienne est venue en France... vous savez... eh bien... cette famille est sur le point de retourner dans son pays... alors, ma nièce est bien obligée... si elle tient à conserver sa place... il y a quinze jours déjà qu'elle est ici... elle n'eût sans doute pas demandé mieux que d'y rester plus longtemps, mais c'est impossible... puisque cette famille américaine...

BRIQUEVILLE.

Elle s'en va comme cela, sans me dire un mot!...

MADAME LEBRETON.

Oh! que non, monsieur!... elle m'a dit qu'elle viendrait tout à l'heure vous adresser ses adieux...

BRIQUEVILLE, éperdu, presque fou.

Je n'ai que faire de ses adieux! elle ne partira pas!

MADAME LEBRETON, effrayée.

Monsieur...

BRIQUEVILLE.

Elle ne partira pas, je vous dis, parce que je ne veux pas qu'elle parte, parce que je le défends!

MADAME LEBRETON.

Monsieur... au nom du ciel!... qu'est-ce que vous avez?

BRIQUEVILLE.

Ce que j'ai?

MADAME LEBRETON.

Oui...

BRIQUEVILLE, parvenant à se calmer.

Ce n'est rien... je vous demande pardon... Votre nièce doit partir... c'est bien, elle partira.

MADAME LEBRETON.

Mais...

BRIQUEVILLE, descendant à gauche, à part.

Le diable m'emporte! qu'est-ce qui vient donc de m'arriver, à moi?... (En souriant.) Ah! femmes! femmes! on a beau avoir des cheveux blancs... on a beau croire... qu'on a fini... il suffit de la première fillette... (Se mettant la main sur la poitrine.) Je prenais cela pour de l'affection, moi, et pas du tout... c'était bel et bien en train de devenir... Voyez un peu! si seulement cette petite était restée ici huit jours de plus... heureusement, elle va s'en aller... (Revenant à Madame Lebreton.) Qu'elle parte, madame Lebreton, qu'elle parte; je ne m'oppose pas du tout à son départ!

Entre Adrienne par le fond.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ADRIENNE.

BRIQUEVILLE.

Votre tante vient de m'annoncer que vous étiez obligée de nous quitter aujourd'hui même...

ADRIENNE.

Hélas! oui, monsieur...

BRIQUEVILLE.

Par quel train partez-vous?

ADRIENNE.

Par le train de quatre heures.

BRIQUEVILLE.

Madame Lebreton, vous direz que l'on attelle pour trois heures, et vous ferez placer les bagages de votre nièce...

MADAME LEBRETON.

Oui, monsieur.

Elle sort par le fond.

SCÈNE XIII

BRIQUEVILLE, ADRIENNE.

ADRIENNE, après un long silence.

Je n'ai pas voulu quitter cette maison sans vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, sans vous dire à quel point je suis fâchée de partir...

BRIQUEVILLE.

A quel point vous êtes fâchée?...

ADRIENNE.

Oui...

BRIQUEVILLE.

Je vous suis obligé... croyez bien que moi aussi... de mon côté... certainement... Vous arriverez ce soir à Paris à dix heures?

ADRIENNE.

A dix heures, dix heures et demie...

BRIQUEVILLE.

Et vous remonterez presque aussitôt en chemin de fer, pour aller vous embarquer?

ADRIENNE.

Je ne sais pas...

BRIQUEVILLE.

C'est probable... puisque, dans cette lettre que vous avez reçue, on vous recommande de partir d'ici tout de suite... n'est-ce pas? on vous recommande de partir tout de suite?

ADRIENNE.

Assurément... Sans cela...

BRIQUEVILLE.

Sans cela?...

ADRIENNE.

Je ne serais certes pas partie...

BRIQUEVILLE.

Ah!

ADRIENNE.

J'étais si bien ici!... je m'y plaisais tant!...

BRIQUEVILLE.

Ah!

ADRIENNE.

On y était si bon pour moi, si doux, si affectueux!...
et j'aimais tant les personnes qui m'entouraient!...

BRIQUEVILLE.

Votre tante?

ADRIENNE, un peu étonnée, — ne se rappelant plus que,
pour Briqueville, madame Lebreton est sa tante.

Ma tante?...

BRIQUEVILLE.

Vous parliez des personnes qui vous aimaient et que
vous aimiez... alors, moi, je vous dis...

ADRIENNE.

Ah! oui... ma tante... sans doute, j'aimais bien ma
tante... mais vous aussi, je vous aimais bien...

BRIQUEVILLE, se défendant.

Hé?...

ADRIENNE.

Si je vous offense en disant cela, je vous demande
pardon... je le dis parce que c'est la pure vérité...

BRIQUEVILLE.

Vraiment, Adrienne... pendant ces quinze jours que
nous venons de passer l'un près de l'autre, vous étiez
arrivée à avoir pour moi un peu d'affection?...

ADRIENNE.

Un peu d'affection?...

BRIQUEVILLE.

Oui...

ADRIENNE.

Je crois bien, que j'étais arrivée à avoir!... à ce point qu'on eût dit que cette affection avait commencé bien avant le moment où je vous ai vu... et que, depuis longtemps déjà, quelqu'un m'avait habituée à vous aimer... C'est pour cela que je suis triste et que j'ai presque envie de pleurer... J'avais fini par oublier que, d'un moment à l'autre, je serais forcée de partir... quand on se trouve bien quelque part, vous savez... il me semblait que cela devait durer toujours et que notre existence, à tous les deux, continuerait à s'écouler ainsi... (Elle se rapproche de la table.) vous dans votre fauteuil et moi à côté de vous, regardant si rien ne vous manquait... (Avec émotion.) et vous lisant les romans d'Alexandre Dumas...

BRIQUEVILLE, également très ému.

Les Trois Mousquetaires...

ADRIENNE, même jeu.

Après celui-là, je vous en aurais lu un autre... il y en a encore beaucoup!

BRIQUEVILLE, même jeu.

Énormément!

ADRIENNE, même jeu.

Je comptais vous les lire tous, et recommencer quand j'aurais eu fini. Mais pas du tout... au lieu de cela... une lettre est venue, on m'attend, et il faut...

BRIQUEVILLE.

Ah!...

ADRIENNE.

Ah!...

BRIQUEVILLE, de plus en plus ému, mais finissant par vaincre son émotion.

Je vous regretterai bien, moi aussi...

ADRIENNE, vivement.

Quant à cela, je le crois, j'en suis sûre... Qu'allez-vous devenir quand je ne serai plus là... quand vous n'aurez plus autour de vous une femme?...

BRIQUEVILLE.

J'ai votre tante...

ADRIENNE.

Ah! oui, ma tante... je sais bien... mais ce n'est pas la même chose...

BRIQUEVILLE.

Non...

ADRIENNE.

Je voulais dire une jeune femme... parce qu'enfin, une jeune femme, c'est toujours plus...

BRIQUEVILLE.

Oui.

ADRIENNE.

Si encore... je ne sais pas... moi... si encore vous deviez un jour pardonner...

BRIQUEVILLE.

Pardonner?...

ADRIENNE.

Oui... à votre neveu.

BRIQUEVILLE, avec colère.

Ne me parlez pas de mon neveu!...

ADRIENNE.

Sa femme est une jeune femme... elle viendrait ici, et alors...

BRIQUEVILLE.

Ne me parlez pas de sa femme... Elle ici!... chez moi!... si elle osait y venir, je la...

Mouvement très violent. Il prend le livre et le jette avec fureur sur la table.

ADRIENNE.

Ah!...

Elle fait quelques pas vers la porte.

BRIQUEVILLE.

Eh bien... où allez-vous?...

ADRIENNE, au fond de la scène, près de la porte.
Je m'en vais... je pars...

BRIQUEVILLE, après un temps.

Pourquoi partir?

ADRIENNE, redescendant vers Briqueville.

Hein?

BRIQUEVILLE.

Pourquoi partir? je vous dis!...

ADRIENNE.

Le moyen de faire autrement?

BRIQUEVILLE.

Il est bien simple, le moyen : vous prenez une plume, de l'encre, une feuille de papier... (Il va prendre tout cela sur le petit guéridon de gauche, l'apporte sur la table du milieu et tend la plume à Adrienne.) et vous répondez à cette famille américaine que vous ne partez pas...

ADRIENNE, allant très lentement s'asseoir à la table.

C'est on ne peut plus simple...

BRIQUEVILLE, il passe à droite.

On ne peut plus simple.

ADRIENNE, assise.

Et après?

BRIQUEVILLE.

Après?

ADRIENNE.

Oui...

BRIQUEVILLE.

Eh bien, après, vous resterez ici...

ADRIENNE

Et qu'est-ce que je ferai ici?

BRIQUEVILLE.

Ce que vous y faites depuis quinze jours...

ADRIENNE.

Vous dans le fauteuil, moi près du fauteuil?

BRIQUEVILLE.

Oui.

ADRIENNE, se levant et descendant en scène.

Hum!

BRIQUEVILLE, pressant.

Mais tout à l'heure vous disiez...

ADRIENNE, sérieuse.

Je disais tout à l'heure que j'avais, pendant un instant, oublié qu'une telle existence était impossible... elle l'est, en effet...

BRIQUEVILLE.

Pourquoi impossible? pourquoi?

ADRIENNE.

Mais... parce que...

BRIQUEVILLE.

« Parce que » quoi?... Qu'est-ce qu'elle vous donnait (Avec colère.) votre famille américaine?... je vous donnerai le double, moi... je vous donnerai le triple; je vous donnerai ce que vous voudrez...

ADRIENNE, riant.

Toujours pour vous lire?...

BRIQUEVILLE.

Eh oui!...

ADRIENNE.

La place ne serait pas mauvaise... elle n'aurait qu'un tout petit défaut, qui serait d'être légèrement compromettante.

BRIQUEVILLE

Oh!...

ADRIENNE.

Vraiment, vous ne trouvez pas qu'elle serait un peu?...

BRIQUEVILLE.

A l'âge que j'ai!...

ADRIENNE, gaiement.

Mais!... Non... vous avez beau dire... une jeune personne... comme ça, près de vous qui êtes seul. (Sérieuse.) Ah! si vous n'étiez pas seul...

BRIQUEVILLE.

Si je n'étais pas...

ADRIENNE.

Sans doute... ah! si vous aviez avec vous des parents... des parents mariés... votre neveu, par exemple, avec sa femme... alors, je pourrais très bien...

BRIQUEVILLE.

Encore une fois, ne me parlez pas de... C'est lui qui nous a porté malheur... Cette lettre qui vous force à partir, qui vous éloigne de moi... elle est arrivée en même temps que lui, cette lettre... (Mouvement d'Adrienne.) Ce n'est pas sa faute, soit! mais je lui en veux tout autant que si c'était sa faute...

ADRIENNE.

Cependant... si je vous disais...

BRIQUEVILLE, l'arrêtant.

Je vous en prie!...

Silence.

ADRIENNE, très émue.

Il faut donc que je parte, car c'était là la seule manière... et vous ne voulez pas... Je ne sais ce qui arrivera plus tard... j'espère encore... mais ce qui est sûr, c'est que, pour le moment, il faut... (Petite crise de larmes.) et j'en suis bien fâchée, vraiment, bien fâchée.

Elle va tomber assise près de la porte.

BRIQUEVILLE, bouleversé.

Adrienne!...

ADRIENNE, se remettant.

Je vous demande pardon... là... c'est fini... (En souriant.) Vous voyez, c'est fini, je ne pleure plus.

BRIQUEVILLE.

Adrienne!...

ADRIENNE, se levant..

Monsieur...

BRIQUEVILLE.

C'est bien vrai, n'est-ce pas? s'il y avait un moyen... pas celui dont je parlais tout à l'heure, mais un autre... un bon... c'est bien vrai que vous consentiriez à ne pas partir... et que vous resteriez ici... près de moi... toujours... et que vous seriez heureuse d'y rester?

ADRIENNE, avec élan.

Oh! oui, c'est vrai... je vous le dis du plus profond de mon cœur.

BRIQUEVILLE.

C'est bien, vous ne partirez pas!

ADRIENNE.

Je ne?...

BRIQUEVILLE.

Non, vous ne partirez pas!... non! non!...

ADRIENNE.

Mais... comment?

BRIQUEVILLE.

Je l'ai trouvé, le moyen...

ADRIENNE.

Et c'est?...

BRIQUEVILLE.

De faire de vous ma femme!...

ADRIENNE, suffoquée.

Ah!...

BRIQUEVILLE.

C'est ce que je fais... je m'en vais parler à votre tante...

Entre Noël par la droite, avec une liasse de papiers à la main.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, NOËL.

BRIQUEVILLE.

Viens ici, toi... n'aie pas peur... tu peux aller chercher ta femme, je la recevrai... (Lui sautant au cou.) et je l'embrasserai comme je t'embrasse...

NOËL, abasourdi.

Mon oncle!...

BRIQUEVILLE.

C'est toi qui avais raison... je le sens bien, maintenant!... Qu'est-ce que ça fait qu'on soit la fille d'un

tapissier?... ou la fille d'un horloger?... ça ne fait rien du tout... Va chercher ta femme... qu'elle vienne... nous vivrons ici tous les quatre...

NOËL.

Tous les...?

BRIQUEVILLE.

Oui, tous les quatre. (A Adrienne, qui commence seulement à se remettre.) Je vais parler à votre tante et je reviens, je reviens tout de suite.

Il sort par le fond.

SCÈNE XV

ADRIENNE, NOËL.

ADRIENNE, répondant au regard stupéfait de son mari.

Emmène-moi... allons-nous-en d'ici... emmène-moi vite... vite...

NOËL.

Que se passe-t-il, voyons?

ADRIENNE.

Il veut m'épouser!...

NOËL.

Hein!...

ADRIENNE.

Il veut m'épouser!... Voilà où notre belle idée nous a conduits!... Certainement, en lui annonçant mon départ, j'espérais bien un peu que ce départ lui causerait quelque chagrin, et je comptais me servir de ce chagrin pour l'amener tout doucement à faire ce que nous voulions... mais est-ce que je pouvais supposer qu'au lieu de passer par le petit chemin que je lui avais tracé d'avance, il s'aviserait, lui...? Qu'est-ce donc que les hommes, mon Dieu, pour qu'on ne puisse pas

être gentille avec eux et leur dire un peu qu'on les aime... sans qu'il leur vienne aussitôt une idée mauvaise ou une idée folle?...

NOËL.

Tous les quatre!... je ne comprenais pas pourquoi il disait que nous allions vivre ici tous les quatre...

ADRIENNE.

Tu comprends, maintenant?

NOËL.

Oui...

ADRIENNE.

Emmène-moi, allons-nous-en...

NOËL.

Nous en aller, nous en aller... Nous ne pouvons pourtant pas nous en aller comme ça!... Est-ce qu'il ne vaut pas mieux?...

ADRIENNE.

Quoi?

NOËL.

Aller trouver mon oncle et lui avouer tout, bravement!

ADRIENNE.

C'est une idée, en effet, mais comment prendra-t-il l'aveu?...

NOËL.

Ça, par exemple, je n'en sais rien...

Entre madame Lebreton, par le fond.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MADAME LEBRETON.

MADAME LEBRETON, très agitée.

Ah! monsieur Noël... ah! mademoiselle... ah! madame, je veux dire...

NOËL et ADRIENNE.

Eh bien, madame Lebreton, eh bien?...

MADAME LEBRETON.

Il vient de me demander votre main!

ADRIENNE.

Nous savons... et après?...

MADAME LEBRETON.

Après? il m'a mise à la porte...

NOËL.

Pour la lui avoir refusée?

MADAME LEBRETON.

Non, pas pour ça...

ADRIENNE.

Pourquoi, alors?...

MADAME LEBRETON.

Pour avoir été votre complice, comme il dit, pour lui avoir laissé croire pendant quinze jours que vous étiez ma nièce.

ADRIENNE.

Mais... il sait donc que je ne la suis pas?

MADAME LEBRETON.

Oui, il sait maintenant que vous n'êtes pas ma nièce, à moi, et que vous êtes sa nièce, à lui, la femme de son neveu.

NOËL.

Il sait tout, alors?...

MADAME LEBRETON.

Absolument.

ADRIENNE.

Et comment sait-il?...

MADAME LEBRETON.

Parce que je lui ai dit!...

ADRIENNE et NOËL.

Ah!

MADAME LEBRETON.

Dame!... écoutez donc!... quand j'ai vu qu'il avait perdu la tête, lui, au point de venir me demander... ça a commencé à me la faire perdre un peu, à moi aussi... je ne savais plus trop ce que je répondais... il s'en est aperçu et s'est mis alors à me presser, à me bourrer de questions... je me suis embrouillée de plus en plus... Pondichéry, Philadelphie, vous savez... j'ai battu la campagne, tant et tant qu'à la fin, ne sachant plus comment en sortir, l'idée m'est venue que le meilleur moyen de nous tirer d'affaire, tous les trois, était de tout dire... et j'ai tout dit.

NOËL.

Et quand vous avez eu tout dit?...

MADAME LEBRETON.

Quand j'ai eu tout dit?...

NOËL.

Oui.

MADAME LEBRETON, en secouant la tête.

Je me suis aperçue, alors, que j'aurais beaucoup mieux fait de ne rien dire.

ADRIENNE, à Noël.

Tu vois!...

MADAME LEBRETON.

Il est d'abord resté là tout pâle, tout tremblant de colère... ne pouvant parler... et puis, quand la parole lui est revenue : « Qu'ils partent!... qu'ils sortent de chez moi... tout de suite!... que jamais je ne les revoie!... Allez leur dire... Et quand ils seront partis, vous aussi vous partirez... Les malheureux! s'être ainsi joués de moi!... »

ADRIENNE.

Il a dit cela?...

MADAME LEBRETON.

Oui...

NOËL, à Adrienne.

Allons, viens, allons-nous-en...

Il remonte un peu.

MADAME LEBRETON.

Je voudrais vous retenir, monsieur Noël... mais je n'ose pas... Moi, vous comprenez, ça s'arrangera toujours... mais vous... j'aurais peur vraiment, s'il entrait, s'il vous trouvait ici...

NOËL.

N'ayez pas peur, nous partons.

ADRIENNE, à madame Lebreton.

Et maintenant, comment est-il?

MADAME LEBRETON.

Pas bien, pas bien du tout... ce n'est pas votre faute, et vous l'avez fait le plus innocemment du monde... mais là, vrai!... vous lui avez versé d'un vin un peu trop fort pour sa pauvre vieille tête!... Aussi, quand je l'ai vu dans cet état, au lieu de gronder ou de me moquer de lui... il le méritait bien, pourtant!... je n'ai pas pu y tenir, et je lui ai demandé pardon du mal que nous lui avons fait sans le savoir... Qu'est-ce que vous voulez?... c'était bête comme tout, de sa part, d'être malheureux, mais enfin, ça avait beau être bête... il n'en était pas moins très malheureux.

NOËL, à Adrienne.

Tu avais raison tout à l'heure... allons-nous-en...

Mouvement de sortie de Noël et d'Adrienne vers la porte du fond. Paraît Briqueville : Noël et Adrienne s'arrêtent.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BRIQUEVILLE.

Briqueville regarde Adrienne et Noël pendant un instant, puis il leur fait signe de s'éloigner, de partir.

NOËL.

Nous partons, mon oncle.

Briqueville descend en scène, va tomber sur la chaise à droite de la table ; Adrienne et Noël reprennent leur mouvement de sortie ; madame Lebreton remonte vers la porte. Elle dit adieu à Noël et à Adrienne ; mais celle-ci, au moment de sortir, s'arrête et, redescendant rapidement, vient se jeter aux genoux de Briqueville.

ADRIENNE.

Eh bien, oui, nous partirons... nous partirons tout à l'heure... mais, avant, je tiens à vous dire comment les choses se sont passées... vous verrez, alors, si nous sommes aussi coupables que vous croyez... C'était lui... oui, lui, qui sans cesse me répétait que cela le désolait d'être fâché avec vous, que c'était vous qui l'aviez élevé, que vous étiez tout pour lui, et qu'il ne vivrait pas jusqu'au jour où vous lui auriez pardonné...

NOËL.

C'est vrai, mon oncle!... et j'ajoutais que, vous aussi, vous deviez être malheureux de ne plus m'avoir près de vous... (Mouvement de Briqueville.) Si fait! mon oncle, si fait... car je savais quelle affection vous aviez pour moi, et j'étais bien sûr que votre colère, si violente et si légitime qu'elle pût être, ne devait pas vous empêcher de m'aimer encore et de me regretter... quelquefois.

ADRIENNE, toujours à genoux.

Nous avons cherché tous les deux, nous avons cherché s'il n'y aurait pas quelque moyen d'amener un rapprochement... Comme j'étais, moi, l'obstacle et le principal

motif de la querelle, la première chose était évidemment de me faire rentrer en grâce et de vous prouver qu'à tout prendre, je n'étais point aussi... inacceptable... que vous sembliez le croire... mais comment vous le prouver, puisque vous refusiez de me voir?... C'est alors que l'idée nous est venue d'imaginer un petit roman, et nous avons arrangé avec madame Lebreton cette histoire de nièce. (Ici Briqueville se retourne d'un air furieux vers madame Lebreton : celle-ci recule de deux ou trois pas comme si elle avait très peur.) Je suis arrivée ici chez vous... et, dût cela vous fâcher encore... il faut que j'en convienne, j'y suis arrivée avec l'intention bien arrêtée de faire votre conquête. (Briqueville la regarde.) Je n'ai rien épargné pour cela... je m'étais promis d'être bonne, douce, prévenante, et je l'ai été... peut-être même ai-je été un peu coquette... c'est bien sans le vouloir, allez... j'avais tant envie de vous plaire ! (En souriant.) Je n'ai pas bien calculé la dose... j'en ai trop mis.

Briqueville la regarde encore et, sur les derniers mots, sourit malgré lui.

Adrienne profite de l'instant pour se glisser presque dans les bras de Briqueville. Celui-ci prend les deux mains d'Adrienne et l'embrasse sur le front.

BRIQUEVILLE, se levant, à Noël.

Allons, viens, toi !

NOËL.

Bien vrai, mon oncle, bien vrai?...

BRIQUEVILLE.

Ai-je le droit de t'en vouloir maintenant, puisque moi-même?... et cependant... (Noël et Adrienne empêchent Briqueville de continuer.) Mais tu avais raison, ton excuse était là. (Il montre le visage d'Adrienne.) Et c'est là aussi que sera mon excuse, à moi. Si jamais le bruit se répand que j'ai été fou pendant une heure, et si l'on me le reproche, je dirai : « Regardez-la ! »

MADAME LEBRETON.

Et moi, vous me renvoyez toujours?...

BRIQUEVILLE.

Je le devrais... M'avoir ainsi exposé à...

MADAME LEBRETON, bas, à Briqueville.

Bah! vous en reviendrez, n'ayez pas peur. C'est le soleil de la Saint-Martin... ça réchauffe, mais ça ne brûle pas.

ADRIENNE, à Briqueville.

Et maintenant, asseyez-vous là, dans votre fauteuil. (Briqueville s'assied; à Noël.) Vous, là, près de votre oncle... (Noël s'assied sur une chaise, derrière la table, entre Briqueville et Adrienne.) Et moi, ici. (Elle se replace sur sa chaise et ouvrant le livre.) « D'Artagnan... »

BRIQUEVILLE, l'interrompant.

Nous y revenons...

ADRIENNE.

Vous êtes bien?

Madame Lebreton vient s'accouder derrière le fauteuil de Briqueville.

BRIQUEVILLE, installé dans son fauteuil comme au lever du rideau.

Oui, je suis bien.

ADRIENNE.

Tout à fait bien?

BRIQUEVILLE

Tout à fait, tout à fait.

ADRIENNE.

Je continue, alors, et il faut espérer que, cette fois... (Reprenant.) « D'Artagnan, resté seul avec madame Bonacieux, se retourna vers elle. La pauvre femme était renversée sur un fauteuil, à demi évanouie. D'Artagnan l'examina d'un coup d'œil rapide... »

Le rideau doit s'abaisser lentement dès que commence la lecture, et Adrienne lit jusqu'à ce que le rideau soit tombé.

LE ROI CANDAULE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, le 9 avril 1873.

PERSONNAGES

BOUSCARIN.	MM. GEOFFROY.
DUPARQUET	LHÉRITIER.
LE VICOMTE.	PRISTON.
LE CONTROLEUR.	PELLERIN.
CAPURON.	RENÉ LUGUET.
PITOU.	BUCAILLE.
PREMIER SPECTATEUR.	RHÉAL.
DEUXIÈME SPECTATEUR	FÉLICIEN.
UN MONSIEUR DÉCORÉ.	FERDINAND.
UN GROS MONSIEUR (Personnage muet).	DUFLOT.
ADÈLE	M ^{mes} PRISTON.
LÉONIE.	VALÉRIE .
L'OUVREUSE.	DELILLE.
EMMA.	LINDA.
CAROLINE	KEUCLAIR.
MADAME CAPURON	ROEHN.

A Paris, de nos jours.

LE ROI CANDAULE

Les couloirs d'un théâtre. Au fond de la scène, les baignoires. — Trois de ces baignoires, 4, 5, 6, sont praticables. Quand leurs portes s'ouvrent, on aperçoit l'intérieur : chaises de velours rouge ; au fond, le rebord pareillement garni de velours sur lequel les spectateurs peuvent s'appuyer. Par l'embrasure de la loge, on voit la salle éclairée et, au lointain, la scène. — Ces baignoires sont de face. D'autres se succèdent à droite et à gauche ; elles vont en demi-cercle se perdre dans la coulisse. — Les portes de la baignoire 3 et de la baignoire 7, à droite et à gauche doivent s'ouvrir, mais ces portes sont en pan coupé et l'on ne voit pas l'intérieur de ces deux loges. — A droite, l'entrée du foyer et tout le matériel d'une ouvreuse : tabourets sur lesquels elle mettra ses paletots ; petits bancs. A gauche, sortie au premier plan ; près de cette sortie, sur le mur, s'étale une grande affiche de couleur portant ce qui suit :

AUJOURD'HUI

POUR LES REPRÉSENTATIONS

DE M^{lle} ALIDA

159^e

LE ROI CANDAULE

OPÉRA BOUFFE EN 3 ACTES

LA REINE.....	M ^{lle} ALIDA.		
LE ROI.....	M. GRELUCHE.		
GYGÈS.....	M. MARGOTTET.		
PALESTRION ..	MM. TOPINARD.	SILÉNIE.....	M ^{mes} PAULINE.
NICOBULE....	MARCOU.	HESLICA.....	LÉONELLE.
PISTOCLÈRE..	CHATEAUBRUN.	BACCHIS.....	ANNA.
ESTÉLINON...	PARANGON.	PHILÉNIE.....	PRÉMATURÉE.
CYLINDRE....	ALBERT.	PHÉDRIA.....	D'ABOUKIR.
HARPAX.....	PIGEOT.	MURRHINE...	ÉGLANTINE.

COURTISANS, GARDES, DAMES D'HONNEUR DE LA REINE, ETC., ETC.

SCÈNE PREMIÈRE

L'OUVREUSE. DEUX SPECTATEURS.

L'OUVREUSE, entrant du fond, à droite, avec les deux spectateurs.

Par ici, messieurs, par ici...

PREMIER SPECTATEUR.

Vous avez des places ?

L'OUVREUSE, ouvrant la baignoire 6.

Là, monsieur... là et là...

Il y a déjà trois personnes dans la baignoire 6, les deux chaises
du fond sont encore libres.

PREMIER SPECTATEUR, regardant les places.

Elles ne sont pas fameuses !

DEUXIÈME SPECTATEUR.

Ma foi, puisque nous sommes venus!...

Ils ôtent leurs paletots et les remettent à l'ouvreuse.

UN SPECTATEUR, déjà assis dans la baignoire.

Comment! vous nous mettez encore du monde!...

L'OUVREUSE, d'une voix douce.

La loge est de cinq places, monsieur, et vous n'êtes
que trois.

LE SPECTATEUR, de la baignoire.

Mais, au contrôle, on nous a dit...

L'OUVREUSE, changeant de ton.

Ah! en voilà assez!... la loge est de cinq places : vous
voilà cinq, n'en parlons plus!...Énergiques protestations des trois spectateurs déjà installés. L'ouvreuse,
sans y faire attention, pousse presque violemment les deux nouveaux
venus dans la baignoire et en referme brusquement la porte.

SCÈNE II

L'OUVREUSE, puis LE CONTROLEUR et un
GROS MONSIEUR.

L'OUVREUSE, redescendant.

Et voilà! quand on a un succès, c'est de cette façon qu'il faut traiter le public... Autrement, si l'on avait des égards, le public se dirait tout de suite : « Tiens, tiens, il paraît qu'il n'est pas si grand que ça leur succès... » Et le nôtre est énorme!... (Avec conviction.) Il est énorme, et il est mérité! (en confidence) jamais on n'a rien fait de plus roide... Certainement, il y a eu déjà des pièces décolletées... à ce point que les amateurs prétendaient qu'il n'était pas possible d'aller plus loin!... Eh bien, nous, avec notre *Roi Candaule*, nous avons trouvé moyen d'aller plus loin!... Ça n'a été qu'un cri dans Paris!... le lendemain de la première, tout le monde savait que l'on jouait ici une pièce que personne ne pouvait voir... aussi regardez! (montrant l'affiche) 159^e représentation... et quelles recettes!... que de paletots!... Voilà ce que c'est que de toucher la note juste!

Tout en parlant, elle arrange ses paletots. Elle sort, à droite, au moment où paraît le contrôleur suivi par un très gros monsieur.

LE CONTROLEUR.

Ah!... le 6... le 6 n'est pas loué. (Il ouvre brusquement la porte de la baignoire.) Y a-t-il encore une place là dedans?

LES SPECTATEURS, exaspérés.

Une place!!!

LE CONTROLEUR, montrant le gros monsieur.

Oui, une place pour monsieur...

LES SPECTATEURS, furieux et montrant tous le poing.

Monsieur!!!... Essayez un peu de nous fourrer monsieur, essayez!

Ils referment violemment la porte.

LE CONTROLEUR.

Eh bien, quoi? c'est bon!... (Au gros monsieur.) Venez, monsieur, je vais tâcher de vous trouver un petit coin...

Il sort avec le gros monsieur. — Entrent Pitou et le vicomte, l'un par la droite et l'autre par la gauche.

SCÈNE III

LE VICOMTE, PITOU.

LE VICOMTE.

Te v'là, toi!

PITOU.

Oui! me v'là, moi!

LE VICOMTE.

Ça m'étonnait de ne pas t'avoir aperçu...

PITOU.

J' viens d'arriver...

LE VICOMTE.

Combien de fois que t'as vu ça, toi?

PITOU.

Quoi « ça »? la pièce?

LE VICOMTE.

Eh! oui...

PITOU.

Soixante-sept fois. Et toi?...

LE VICOMTE.

Quatre-vingt-deux fois, moi, quatre-vingt-deux fois.

PITOU.

Cristi!

LE VICOMTE.

Et je commence à en avoir assez!

PITOU.

Allons donc!

LE VICOMTE.

Parole d'honneur! il y a des moments où je me demande si c'est une existence de venir tous les soirs entendre chanter :

Ah! qu'elle est drôle, ah! qu'elle est drôle,
L'aventure du roi Can, Can...

TOUS LES DEUX.

L'aventure du roi Candaule!...

PITOU.

C'est bête comme tout... Mais je ne viens pas pour la pièce, moi, je viens pour la salle...

LE VICOMTE.

Avec ça qu'elle est gaie, la salle!... Autrefois, je ne dis pas... pendant les quatre-vingts premières représentations... (en riant) on trouvait généralement quelque chose à se mettre sous la dent... C'était le joli public, alors; maintenant, c'est le public d'après la centième, des petits bourgeois.

PITOU.

Des gens de province.

LE VICOMTE.

Les nouvelles couches!

PITOU.

Faut pas en dire de mal... (Lui montrant des gens qui arrivent.) vois plutôt!

LE VICOMTE, lorgnant Emma et Caroline.

Tiens, tiens, tiens!...

PITOU.

Qué qu' t'en dis ?

Entrent Capuron, madame Capuron, les deux petites Capuron. Les deux jeunes filles, blondes toutes les deux, sont absolument vêtues de la même manière : robes blanches, grandes ceintures écossaises à la taille, mitaines de fil, petits velours noirs et petits médaillons au cou ; — deux costumes de petites pensionnaires de quinze ans.

SCÈNE IV

PITOU, LE VICOMTE, un peu de côté pour observer,
LES CAPURON, L'OUVREUSE.

CAPURON.

Caroline, Emma, suivez-moi bien... Veillez sur vos filles, madame Capuron, veillez sans affectation, mais veillez...

L'OUVREUSE.

Quelles places, monsieur ?

CAPURON.

Baignoire numéro 5.

Il donne le billet.

L'OUVREUSE.

Est-ce que vous ne voulez pas vous débarrasser ?

CAPURON.

Si c'est l'usage!...

L'OUVREUSE.

C'est l'usage. Monsieur ne voudrait pas nous faire perdre nos petits profits !

CAPURON.

A Dieu ne plaise, madame, qu'en vous ôtant les moyens de gagner honnêtement votre existence, nous vous fassions venir la tentation de la gagner autrement !

L'OUVREUSE.

Qu'est-ce qu'il a dit?

CAPURON.

Emma, Caroline, donnez vos mantelets à madame.

EMMA et CAROLINE.

Oui, papa.

Elles donnent leurs mantelets à l'ouvreuse.

PITOU, bas, au vicomte.

Oh! oh!... viens-tu voir de près?

LE VICOMTE.

Je veux bien.

Tous deux font une manœuvre qui les rapproche
des petites Capuron.

CAPURON, voyant le mouvement du vicomte et de Pitou.

Continuez à veiller sur vos filles, madame Capuron.

Continuez sans affectation, mais continuez...

Pitou et le vicomte s'approchent : mouvement de madame Capuron. Les
deux jeunes gens sortent à droite en fredonnant : « Ah! qu'elle est
drôle, ah! qu'elle est drôle... »

MADAME CAPURON, à ses filles.

Entrez maintenant, mettez-vous là. (Elle fait entrer Emma
et Caroline dans la baignoire 5; — c'est la loge qui est exactement de
face; — puis elle revient à son mari, qui a ôté son paletot et est en
train d'en extraire une foule d'objets : lorgnette, mouchoir, tabatière et
six oranges.) Dis-moi, Edmond... tu vas lui parler, à l'ou-
vreuse, pour les petites?

CAPURON.

Je vais lui parler, madame Capuron, soyez sans
inquiétude, et prenez ça...Il lui met sur les bras la lorgnette et quatre des six oranges qu'il a
tirées de son paletot. — Il a mis les deux autres dans les poches de son
habit. — Madame Capuron retourne à la baignoire, Pitou et le vicomte
sont revenus, en rasant les murs et en tournant le dos au public :
Madame Capuron les trouve regardant Emma et Caroline par le petit
carreau de la baignoire.

MADAME CAPURON, indignée.

Eh bien, messieurs!...

Elle se précipite dans la baignoire et en ferme violemment la porte.
Pitou et le vicomte sortent à gauche, après avoir salué profondément
madame Capuron et Capuron.

CAPURON, à l'ouvreuse, après avoir rendu les saluts.

Maintenant, madame, je désirerais vous dire un mot
en particulier... C'est un père qui vous parle... c'est
un père qui a un service à vous demander.

L'OUVREUSE.

Quel service?...

CAPURON.

J'ai lu, dans les feuilles, que certains passages de
votre pièce étaient un peu...

L'OUVREUSE.

Un peu quoi?...

CAPURON.

Un peu... dame!... c'est même ça qui nous a décidés
à venir, madame Capuron et moi...

L'OUVREUSE.

Ah bah!...

CAPURON.

Madame Capuron et moi, nous pouvons tout
entendre... mais les petites...

L'OUVREUSE.

Vos petites...

CAPURON.

Nous avons d'abord pensé à les laisser à l'hôtel...
nous sommes à l'hôtel... mais deux jeunes filles seules,
dans un hôtel garni, vous comprenez...

L'OUVREUSE.

Je comprends...

CAPURON.

Il nous a paru plus convenable de les amener avec nous.

L'OUVREUSE.

Mais alors elles entendront?...

CAPURON.

Elles n'entendront rien du tout... Quand madame Capuron et moi trouverons que ça devient un peu vif, nous les ferons sortir de la loge.

L'OUVREUSE.

Bonne idée!...

CAPURON.

Et le service que j'ai à vous demander, c'est de vouloir bien veiller sur elles quand elles seront dans le corridor...

L'OUVREUSE, stupéfaite.

Veiller sur vos petites!

CAPURON.

Me le promettez-vous?

L'OUVREUSE.

Dame! mon affaire, à moi, c'est plutôt de veiller sur les paletots et les parapluies.

CAPURON.

Ajoutez-y mes filles pour aujourd'hui.

L'OUVREUSE.

Je ferai ce que je pourrai.

CAROLINE, paraissant au petit carreau de la baignoire.

Papa!... papa!...

EMMA, même jeu.

On va commencer.

Les deux têtes d'Emma et Caroline restent au petit carreau jusqu'à l'entrée de Capuron dans la loge.

CAPURON.

Me voilà, mes anges. (A l'ouvreuse.) Merci encore une

fois, madame... (Avec émotion) merci et prenez ça. (Il lui donne les deux oranges qu'il avait mises dans ses poches.) C'est pour vous que je les avais gardées.

EMMA et CAROLINE, par le petit carreau.

Viens donc, papa! viens donc, papa!

Capuron entre dans la loge.

SCÈNE V

L'OUVREUSE, UN MONSIEUR, — tournure militaire, large ruban rouge à la boutonnière de son paletot, — puis DUPARQUET et ADÈLE.

L'OUVREUSE, riant aux larmes.

Ah bien! celle-là, par exemple!...

LE MONSIEUR, entrant à gauche.

Numéro 7... on est déjà venu?...

L'OUVREUSE, riant toujours.

Oui, monsieur... un monsieur et une dame.

LE MONSIEUR.

Qu'est-ce que vous avez à rire?

L'OUVREUSE.

Rien, monsieur, rien... Numéro 7, nous disons... par ici, monsieur. Est-ce que monsieur ne veut pas se débarrasser?...

L'ouvreuse conduit le monsieur à la baignoire. Le monsieur, dans le corridor, avant d'entrer dans la loge, se débarrasse de son paletot. Entrent Duparquet et Adèle, par la droite. Adèle est voilée, craintive.

DUPARQUET.

Madame l'ouvreuse, baignoire numéro 4...

L'OUVREUSE, qui est occupée à prendre le paletot du monsieur de la baignoire 7.

Dans un instant, monsieur, je suis à vous...

ADÈLE, à Duparquet.

Dépêchons-nous, j'ai peur...

DUPARQUET.

Peur de quoi, mon amour?

ADÈLE.

Si monsieur Bouscarin savait!...

DUPARQUET.

Bouscarin?... il est à Châtellerault.

ADÈLE.

Lui qui s'était tant mis en colère, le jour où j'avais parlé de cette pièce, et qui avait si nettement refusé de m'y conduire... s'il savait que je suis venue avec vous!...

DUPARQUET.

Mais puisque je vous dis qu'il est à...

ADÈLE.

Ça ne fait rien, j'ai peur. Appelez donc l'ouvreuse...

DUPARQUET.

Oui, mon amour. Eh bien, l'ouvreuse... voyons...

L'OUVREUSE, qui est allée déposer à droite sur ses tabourets
le paletot du monsieur de la baignoire 7.

Voilà, monsieur... numéro 4... vous avez le billet?

DUPARQUET.

Le voici...

L'OUVREUSE ouvrant la baignoire 4. — Adèle lui jette un petit paletot marron qu'elle avait sur le bras, puis elle entre rapidement dans la loge; Duparquet lui remet sa canne et son paletot.

Merci, monsieur. Vous n'êtes que deux, vous n'attendez personne?

DUPARQUET, avec éclat.

Non, non, personne!

Il va pour entrer dans la baignoire.

ADÈLE, l'arrêtant sur le seuil.

Mais, vous savez, vous m'avez promis d'être raisonnable.

DUPARQUET.

Oui, mon amour, oui.

ADÈLE.

J'aimerais mieux m'en aller, d'abord!...

DUPARQUET.

Mais non, mais non... je serai raisonnable.

ADÈLE.

Et des bonbons?... vous m'aviez dit que je trouverais des bonbons dans la loge.

DUPARQUET.

Je vais vous en chercher, mon amour.

On entend frapper, par derrière, les trois coups qui annoncent le commencement de la pièce.

ADÈLE.

Oui, allez... et ne faites pas de bruit, on commence... et la lorgnette?...

Duparquet remet la lorgnette à Adèle, puis sort de la baignoire et en ferme la porte le plus doucement possible.

SCÈNE VI

DUPARQUET, L'OUVREUSE.

DUPARQUET, à voix basse.

Madame l'ouvreuse...

L'OUVREUSE.

Hé?

DUPARQUET.

Mon paletot, s'il vous plaît...

L'OUVREUSE.

Votre paletot?

DUPARQUET.

Oui... (D'un ton léger) c'est pour aller chercher des bons...

L'OUVREUSE.

Ah bien! où l'ai-je fourré votre paletot?

DUPARQUET, surpris.

Mais je ne sais pas, moi!...

L'OUVREUSE.

Oh! je vais le retrouver.

Elle sort.

DUPARQUET.

Je vous en prie. (Il fait un ou deux tours sur la scène et s'arrête devant l'affiche.) « *Le Roi Candaule*, opéra bouffe en trois actes... » Il y a parfois de drôles de rapprochements. Cette histoire du roi Candaule avec sa femme et son ami Gygès, c'est tout à fait mon histoire, à moi, avec Bouscarin... Bien entendu, c'est Bouscarin qui est Candaule... moi, je suis Gygès... Pauvre Bouscarin!... nous sommes du même cercle... il est garçon; moi, je suis marié. Un jour, — il avait dîné trois ou quatre fois à la maison, — un jour, il me dit : « Je veux vous régaler, à mon tour; demain, nous dînerons ensemble. » Moi, je lui réponds : « Ça va, nous dînerons au cabaret... » Puisqu'il est garçon, je croyais, naturellement... « Non, me dit-il, pas au cabaret... — Chez vous, alors? — Non, pas chez moi... — Où donc? — Vous verrez ça. » Et, le lendemain, sur les six heures, nous arrivons rue La Bruyère, tous les deux...

L'OUVREUSE, rentrant par la droite.

Voici votre paletot, monsieur...

DUPARQUET. *mettant le paletot.*

Voulez-vous m'aider un peu?... Il y a un confiseur pas bien loin?

L'OUVREUSE.

A cent pas d'ici.

DUPARQUET.

Merci, madame.

Il sort à gauche.

L'OUVREUSE, *allant au fond et regardant par le carreau d'une des baignoires.*

C'est commencé...

Rentre Duparquet, très rapidement.

DUPARQUET.

Mais, madame, ce n'est pas là mon paletot!

L'OUVREUSE.

Comment, ce n'est pas?...

DUPARQUET, *en ôtant le paletot.*

Mais non, regardez-moi ça...

L'OUVREUSE.

Tiens, c'est vrai... *(Se remettant à rire.)* c'est le paletot de ce monsieur... de ce monsieur du numéro 5, qui m'a donné deux oranges.

Elle sort en riant.

DUPARQUET, *reprenant.*

Nous arrivons rue La Bruyère... au troisième étage... un petit appartement très gentil, une petite femme de chambre très vilaine, mais qui vous avait un petit air... très malin. « Où est madame? demande Bouscarin. — Madame est dans son cabinet de toilette. — Toc, toc! — Qui est là? c'est vous, monsieur Bouscarin? — Oui, Adèle, c'est moi et j'amène un ami... » En même temps, il ouvre la porte et me pousse en avant... « N'entrez pas, n'entrez pas!... » Mais déjà la porte était ouverte, et moi j'étais entré... Vous voyez, c'est absolument

l'histoire du roi Candaule, avec cette différence toutefois qu'Adèle n'avait pas précisément le costume... Nous avons dîné tous les trois. Adèle a été charmante. Aussi quand, en me souhaitant le bonsoir, Bouscarin... et Adèle m'ont demandé si je leur ferais l'amitié de revenir, je n'ai pas hésité : j'ai répondu que je reviendrais... et je suis revenu... avec Bouscarin d'abord... et puis sans Bouscarin... Vous voyez que c'est absolument l'histoire de... avec cette différence, pourtant, que je ne suis arrivé à rien... jusqu'à présent. Mais je ne me suis pas découragé... La petite femme de chambre m'a dit qu'il ne fallait pas me décourager... J'ai bien fait, car, hier... je sortais de chez moi... mon portier m'appelle, avec des airs mystérieux, et me remet une carte postale... Sur cette carte postale, il y avait...

Rentre l'ouvreuse, apportant un paletot.

L'OUVREUSE.

Voilà, monsieur...

DUPARQUET, mettant le paletot.

Il faut espérer que, cette fois... (L'examinant) mais non... ce n'est pas encore le mien.

L'OUVREUSE.

Allons donc!...

DUPARQUET, l'œil fixé à une décoration flamboyante qui est à la boutonnière du paletot.

Non. Je suis obligé de déclarer que, moi, je ne suis pas... (amèrement) et pourtant, si le mérite seul...

L'OUVREUSE.

C'est-y à vous, décidément, ou c'est-y pas?...

DUPARQUET, avec effort.

Ça n'est pas.

Il ôte le paletot.

L'OUVREUSE.

Alors, je sais où est le vôtre...

DUPARQUET, lorgnant toujours la boutonnière en rendant le paletot.

Enfin!... (Reprenant son récit.) Sur cette carte postale, il n'y avait qu'un mot : « Venez! » et ce mot était signé : « Adèle ». Je m'élançai rue La Bruyère... Elle m'attendait. « Il va à Châtellerault demain, me dit-elle, demain je serai seule. » A ce mot, mon cœur battit avec force... Elle continua : « Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez gentil?... Vous iriez me louer une loge pour le *Roi Candaule*. J'ai tant envie de voir cette pièce!... et monsieur Bouscarin a refusé de m'y mener!... » Je répondis que je louerais, et que de plus j'irais avec elle... « Avec moi? Mais vous ne pouvez pas... vous êtes marié, et si madame Duparquet... — Madame Duparquet?... je lui dirai que je vais à Amiens!... » J'ai loué la loge, j'ai eu soin de choisir une baignoire bien sombre, bien au fond... il est vrai que j'ai promis d'être raisonnable, mais...

Rentre l'ouvreuse.

L'OUVREUSE, apportant un paletot.

Là, cette fois...

DUPARQUET, prenant le paletot.

Ah! c'est bien le mien... (A l'ouvreuse.) A cent pas d'ici, le confiseur?

L'OUVREUSE.

Oui, monsieur, en face.

DUPARQUET. •

Merci bien... (Mettant le paletot.) Il est vrai que j'ai promis d'être raisonnable, mais vous nous en voudriez trop, vous autres femmes, si, après avoir fait une telle promesse, nous étions assez bêtes pour la tenir!

Duparquet, en achevant sa phrase, pince légèrement la taille de l'ouvreuse, qui jette un cri. Duparquet sort en courant par la gauche. Au moment où il disparaît, la porte de la baignoire s'ouvre.

SCÈNE VII

L'OUVREUSE, CAPURON, EMMA,
CAROLINE, puis LE VICOMTE et PITOU.

CAPURON.

Madame l'ouvreuse?...

L'OUVREUSE, se retournant et voyant les petites qui paraissent
avec des mines désespérées sur le seuil de la loge.

Ah! bon!...

CAPURON, à ses filles.

Allez, mes anges. (Les petites Capuron descendent à droite. — A l'ouvreuse.) Vous veillerez, n'est-ce pas? (Il donne une orange à l'ouvreuse. On entend des éclats de rire dans la salle, et Capuron se rejette précipitamment dans la loge, en disant à madame Capuron :) Qu'est-ce qu'il a dit?... « la timbale »?...

Il referme la porte de la baignoire. On entend de nouveaux éclats
de rire du public dans la salle.

L'OUVREUSE.

Venez, mes petites chattes, asseyez-vous là... (Les petites Capuron, désolées, traversent lentement la scène et vont s'asseoir sur deux tabourets, au premier plan, à gauche.) Vous serez bien sages?

EMMA et CAROLINE, tristement.

Oui, madame.

Petit silence. — Emma et Caroline sont assises toutes les deux sur
leurs tabourets, dans la même position, les mains croisées.

L'OUVREUSE.

Pauvres petites!... Ça vous amusait-il, le spectacle?...

EMMA et CAROLINE, ensemble, très vivement.

Oh! oui, madame!

CAROLINE.

Il y avait le gros, surtout, qui a une couronne...

EMMA.

Le Roi Candaule...

CAROLINE.

Il causait avec un petit qui a un lorgnon...

EMMA.

C'est Gygès, le petit qui a un lorgnon, c'est Gygès.

CAROLINE.

Et il lui disait : « J'ai une femme chic, j'ai une femme très chic... »

EMMA.

« Vous dites ça, lui répondait le petit, vous dites ça, patron, mais elle n'est peut-être pas si chic que ça, votre femme!... »

CAROLINE.

Alors, le Roi s'est fâché.

EMMA.

« Pas si chic que ça!... Écoute un peu!... » Et il lui a chanté quelque chose.

CAROLINE, navrée.

Mais, dès qu'il a commencé à chanter, papa nous a fait sortir de la baignoire...

L'OUVREUSE.

Et il a eu raison, papa. (A part.) C'est le rondeau!!!... le rondeau dans lequel le Roi fait le portrait de la Reine... (avec orgueil) et il est salé, ce rondeau-là, il est salé!...

Entrent Pitou et le vicomte à droite.

LE VICOMTE.

Rien dans les avant-scènes, rien dans les loges... en v'là, une salle!...

PITOU.

Ce qu'il y a de mieux, c'est les deux petites de tout à l'heure.

LE VICOMTE, les apercevant toutes deux sur leurs tabourets.
Eh! tiens, mais...

PITOU.

Qu'est-ce qu'elles font là?

LE VICOMTE.

J'en sais rien... Eh! l'ouvreuse!

L'ouvreuse va trouver le vicomte et Pitou. Petite conversation à voix basse entre les deux jeunes gens et l'ouvreuse. Tous les trois éclatent de rire.

PITOU.

Allons donc!

L'OUVREUSE.

C'est comme je vous le dis!

LE VICOMTE.

Ah! mais, ça peut devenir amusant...

Il fait un pas vers les petites Capuron.

PITOU, voyant qu'on ouvre la porte de la baignoire 5.
Oh!... le papa!...

Les jeunes gens s'effacent.

CAPURON, à ses filles.

Revenez... vous pouvez revenir maintenant...

L'OUVREUSE.

Le rondeau est fini.

CAPURON, à l'ouvreuse, pendant qu'il fait rentrer ses filles.

En vous remerciant, madame. Je puis toujours compter sur vous?

L'OUVREUSE.

Certainement, monsieur!

Rires dans la salle.

CAPURON, se rejetant précipitamment dans la baignoire. Avec éclat.

Qu'est-ce qu'il a dit?... « La rosière »?... Ah! ah!... la rosière!...

Il ferme la porte de la baignoire. Grands éclats de rire dans la salle.

PITOU, à l'ouvreuse.

« Toutes les fois que ça sera vif », il a dit ?

L'OUVREUSE.

Oui.

LE VICOMTE.

Alors, il n'y a qu'à attendre... elles ne tarderont pas à revenir...

Pitou et le vicomte s'en vont à gauche et se heurtent en sortant à Bouscarin, qui entre rapidement.

SCÈNE VIII

BOUSCARIN, L'OUVREUSE,
puis LE CONTROLEUR.

BOUSCARIN.

Baignoire numéro 4.

L'OUVREUSE.

Vous devez vous tromper, monsieur.

BOUSCARIN, regardant son coupon.

Mais non : baignoire numéro 4... je ne me trompe pas.

L'OUVREUSE.

Il y a longtemps qu'elle est prise, la baignoire numéro 4.

BOUSCARIN.

Comment, elle est prise!... mais je suis venu la louer moi-même, et j'ai le coupon.

Il le lui montre.

L'OUVREUSE.

C'est vrai, ma foi! vous avez le coupon... Je vois ce que c'est.

BOUSCARIN.

Qu'est-ce que c'est?...

L'OUVREUSE, souriant.

C'est un double emploi... Ça arrive très souvent... quand on a un succès... et nous en avons un.

BOUSCARIN.

Tout cela m'est égal, à moi! J'ai loué la baignoire numéro 4, et je veux la baignoire numéro 4...

L'OUVREUSE.

Vous voulez, vous voulez!... (Entre par la gauche le contrôleur, qui en courant traverse la scène. Il paraît très affairé. — Papiers et gros trousseau de clefs à la main.) Voici monsieur le contrôleur : adressez-vous à lui. (Appelant.) Monsieur le contrôleur!... (Celui-ci s'arrête et vient à l'ouvreuse, qui lui dit en souriant :) Encore un double emploi.

LE CONTROLEUR, furieux. Avec éclat.

Encore un!...

L'OUVREUSE.

Oui, monsieur...

LE CONTROLEUR, avec la plus grande violence.

C'est insupportable, à la fin!... ce sera donc toujours la même chose!...

BOUSCARIN, stupéfait.

C'est lui qui se fâche!!!

LE CONTROLEUR.

Où est-il, ce double emploi?...

L'OUVREUSE, toujours souriante et montrant Bouscarin.
C'est monsieur.

BOUSCARIN.

Oui... c'est moi...

LE CONTROLEUR, marchant sur Bouscarin, menaçant.
Eh bien, qu'est-ce que vous demandez?...

BOUSCARIN, de plus en plus stupéfait.
Comment! ce que je demande?...

LE CONTROLEUR.

Oui, dépêchez-vous... j'ai affaire, on m'attend pour les comptes.

BOUSCARIN.

Ce que je demande?... je demande la baignoire numéro 4, que j'ai louée, entendez-vous?... la baignoire numéro 4, que j'ai louée, moi, Bouscarin!

LE CONTROLEUR.

Vous avez le coupon?

BOUSCARIN.

Oui.

LE CONTROLEUR.

Donnez-le-moi.

BOUSCARIN.

Jamais de la vie!... vous seriez capable, si je vous le donnais...

LE CONTROLEUR.

Montrez-le-moi, au moins!...

BOUSCARIN, le lui montrant de loin.

Le voici.

LE CONTROLEUR.

Je ne vois pas.

BOUSCARIN, le lui fourrant sous le nez.

Et comme ça, voyez-vous?

LE CONTROLEUR.

Soyez poli!

BOUSCARIN.

J'ai été poli le premier!!!

A tous les carreaux, excepté à celui du numéro 4, paraissent des figures irritées. Tous les spectateurs s'écrient: « Taisez-vous donc!... Silence!... »

LE CONTROLEUR, saisissant les mains de Bouscarin et regardant le billet. — Il parle plus bas.

Baignoire numéro 4... c'est bien cela... (A l'ouvreuse.) Et vous dites qu'on vous a déjà remis un billet?

L'OUVREUSE, remettant un coupon au contrôleur.
Oui, monsieur, tenez...

L'ouvreuse sort à droite.

LE CONTROLEUR, en examinant les deux billets.
C'est évident, il y a double emploi!... (A Bouscarin.)
Vous voyez bien qu'il y a double emploi!!!... Eh bien,
qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?... Voulez-vous
votre argent?... on va vous le rendre, votre argent!

BOUSCARIN.

Mon argent!!! Vous me rendrez mon argent!!!

LE CONTROLEUR.

Oui...

BOUSCARIN.

Et l'occasion, monsieur?... est-ce que vous me la
rendrez, l'occasion?

LE CONTROLEUR.

Quelle occasion?

BOUSCARIN.

Quelle occasion?... mais l'occasion de... l'occasion
que... Monsieur, vous êtes un galant homme... je puis
tout vous dire... j'attends une personne, et cette per-
sonne est mariée.

LE CONTROLEUR, riant.

Ah bah!...

BOUSCARIN.

Vous comprenez... étant mariée, elle ne peut pas
tous les jours... aujourd'hui elle pouvait... aujourd'hui
son mari est à Amiens.

LE CONTROLEUR.

Une femme mariée!... (Bouscarin incline la tête d'un air
satisfait.) Et ce n'est pas vous qui êtes le mari...

BOUSCARIN, furieux.

Mais certainement non, ce n'est pas moi qui suis le... pourquoi est-ce moi qui serais le mari, s'il vous plaît?... malhonnête!...

LE CONTROLEUR.

Allons, ne vous fâchez pas, je vais tâcher de vous trouver quelque chose.

BOUSCARIN.

A la bonne heure!

LE CONTROLEUR.

Oui... parce qu'enfin... je comprends votre situation... Je vais tâcher de vous trouver quelque chose.

Il sort.

SCÈNE IX

BOUSCARIN, seul.

Le mari!... le mari!... C'est bien ça, ces gens de théâtre... ils ont leurs types tout faits. Montrez-leur un freluquet bien frisé avec des petites moustaches, c'est l'amant... Et quand, au contraire, ils se trouvent en face d'un homme... un peu... d'un homme... enfin! c'est le mari! ça ne peut être que le mari!!... Eh bien, non, là... je ne suis pas le mari... je suis l'amant!... Quand je dis que je suis l'amant, je vais un peu vite... je ne le suis pas encore... mais j'ai quelque espoir. (S'arrêtant devant l'affiche.) *Le Roi Candaule*... opéra bouffe en trois actes... (En riant.) Il y a quelquefois des choses... Ainsi, cette aventure du roi Candaule... c'est tout à fait mon aventure, à moi, avec Duparquet... Je n'ai pas besoin de dire que c'est Duparquet qui est Candaule... Nous sommes du même cercle... il est marié... je suis

garçon... Et c'est lui, naturellement, qui a eu l'idée de me présenter à sa femme... Je n'y tenais pas, moi, mais il y a tenu... Et, pour me décider, il m'en a dit sur madame Duparquet, il m'en a dit!!... qu'elle était jolie, aimable, et spirituelle, et amusante, et que, lorsqu'elle riait, elle avait là une petite fossette... Il m'en a tant dit que j'ai fini par m'y laisser conduire, chez la jolie madame Duparquet... J'ai été très bien reçu, oh! mais, là, très bien... la poignée de main, d'abord... « Monsieur, je suis vraiment enchantée. — Comment donc, madame, mais c'est moi qui remercie ce cher Duparquet... — Oh! monsieur. — Madame, je vous assure... — Asseyez-vous donc, je vous en prie... » Et, cinq minutes après, elle me prenait à part pour me raconter qu'elle était la plus malheureuse des femmes... parce que son mari lui refusait absolument de la mener au *Roi Candaule*, et qu'elle mourait d'envie de voir le *Roi Candaule*... Car il y a une chose à remarquer (en riant) : c'est que cette pièce-là, ç'a été une rage chez les femmes, et chez toutes, il n'y a pas à dire... Les plus réservées elles-mêmes... (Avec un ton paternel.) ainsi, Adèle!... Adèle, c'est une jeune personne... pour qui j'ai été bon, très bon... je n'ai pas à le regretter, d'ailleurs : mon affection est bien placée... Adèle est douce, obéissante, empressée, modeste... Eh bien, malgré sa modestie, il lui est arrivé, à elle aussi, il lui est arrivé, un jour, de me demander — bien doucement — à aller voir... J'ai dit non, bien entendu!... et Adèle s'est résignée tout de suite... La jolie madame Duparquet ne s'est pas résignée du tout... Je suis retourné chez elle, souvent, très souvent, depuis le jour où je lui ai été présenté. Eh bien, à chaque visite, elle trouvait moyen de ramener la conversation sur le même sujet... « Ce *Roi Candaule*!.. je ne le verrai donc jamais, ce fameux *Roi Candaule*!... » Hier encore, j'étais allé lui demander

si elle avait des commissions pour Châtellerault; Duparquet est venu annoncer à sa femme qu'il était obligé d'aller aujourd'hui à Amiens. Il nous a laissés seuls... Alors, ma foi! il m'a passé par la cervelle une idée... Je me suis penché vers la jolie madame Duparquet : « Vous avez envie de voir cette pièce? — Oh! oui. — Eh bien, demain, si vous voulez, pendant qu'il sera à Amiens, je vous y conduirai, moi! — Vous? — Moi! — Mais puisque vous allez à Châtellerault!... — Je n'irai pas à Châtellerault, voilà... Est-ce convenu? Je louerai une loge... — Oh! pas une première loge, une baignoire... » Elle allait au-devant de mes désirs. « Une baignoire dans le fond, bien sombre... — Soyez tranquille! — Eh bien, soit, a-t-elle dit, je trouverai moyen de m'échapper, et, à neuf heures et demie, j'irai vous retrouver au théâtre... » Et voilà! je ne vais pas à Châtellerault... je dis à Adèle que j'y vais, mais je n'y vais pas... je dine tout seul... un bon petit dîner... ma bouteille de bordeaux, mon café, mon petit verre, un bon cigare... J'arrive ici tout guilleret, tout... Et je tombe sur un contrôleur qui me dit : « Vous faites double emploi! »

SCÈNE X

BOUSCARIN, LÉONIE, puis LE CONTROLEUR.

LÉONIE, voilée, pressée, inquiète.

Baignoire numéro 4. (Apercevant Bouscarin.) Ah! vous voilà!

BOUSCARIN.

Chère madame, c'est vous!...

LÉONIE.

Oui... oui... c'est moi... dépêchons-nous... entrons vite... vite...

BOUSCARIN.

C'est que... je vais vous dire, il y a un double emploi...

LÉONIE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BOUSCARIN.

La baignoire que j'avais louée... la baignoire numéro 4, elle était prise quand je suis arrivé, prise par une personne qui l'avait louée aussi.

LÉONIE.

Comment!

BOUSCARIN.

Mais le contrôleur m'a dit qu'il nous trouverait autre chose. (Entre le contrôleur.) Tenez, le voici le contrôleur, il va nous donner une autre baignoire...

LE CONTROLEUR, sa feuille de location à la main.

J'ai eu de la peine... mais j'ai fini par trouver...

BOUSCARIN.

Vous voyez, il a trouvé. Baignoire 4 ou baignoire 2, qu'est-ce que ça nous fait?... pourvu que nous soyons ensemble.

LE CONTROLEUR, consultant sa feuille.

Je puis vous donner une place dans la loge 56, au deuxième étage, et un strapontin de balcon.

BOUSCARIN, d'une voix étranglée par la colère.

Un strapontin de balcon!

LE CONTROLEUR.

Oui... et une place dans la loge...

BOUSCARIN.

Un strapontin de balcon!

Il saute sur le contrôleur.

LE CONTROLEUR, se dégageant.

Monsieur, monsieur... Eh bien, monsieur!...



LÉONIE.

Monsieur Bouscarin, je vous en prie, monsieur Bouscarin...

BOUSCARIN.

Un strapontin de balcon!... Comment!... je ne vais pas à Châtellerault... je loue une baignoire bien sombre dans le fond!... Et vous croyez...

Il est tellement furieux qu'il ne peut plus parler.

LÉONIE, cherchant à calmer Bouscarin.

Monsieur Bouscarin...

BOUSCARIN.

Et vous croyez que ça se passera ainsi!... vous allez me donner une baignoire tout de suite, vous entendez, tout de suite!...

LES SPECTATEURS, reparaisant aux carreaux des baignoires.
Silence!... Silence!..

LE CONTROLEUR, passant au milieu.

Je ne vous donnerai rien du tout... Et si vous continuez à troubler la représentation, je vous ferai empoigner, ah! mais...

BOUSCARIN.

Vous me ferez empoigner, vous? Faites-moi donc empoigner!... Donnez-moi ma baignoire tout de suite...

LÉONIE.

Monsieur Bouscarin!...

LE CONTROLEUR.

Votre baignoire?... Eh bien, quoi! vous en serez quitte pour la reprendre, la première fois qu'il retournera à Amiens.

Il sort à gauche.

SCÈNE XI

LÉONIE, BOUSCARIN, puis DUPARQUET, puis
CAPURON, LES PETITES CAPURON et
L'OUVREUSE.

LÉONIE, furieuse.

A Amiens!... Vous êtes allé raconter mes affaires à ce contrôleur!

BOUSCARIN.

Moi? par exemple!...

LÉONIE.

Comment saurait-il que mon mari est à Amiens, si vous ne lui aviez pas dit?...

BOUSCARIN.

Chère madame, je vous assure... Il dit Amiens comme il dirait Fontainebleau.

LÉONIE.

Laissez-moi tranquille, monsieur... C'est bien fait, du reste, ça m'apprendra à... (Poussant un grand cri.) Ah!
Montrant Duparquet qui revient.

UN SPECTATEUR, ouvrant la porte de la baignoire 6 qui contient cinq messieurs.

Ah ça, mais ça ne va pas finir?...

Léonie se précipite dans la loge; Bouscarin, malgré les protestations des cinq spectateurs, referme sur Léonie la porte de la loge et se colle sur cette porte. — Entre Duparquet, un sac de bonbons à la main.

DUPARQUET, stupéfait.

Bouscarin!

BOUSCARIN, stupéfait.

Duparquet!

Tous les deux grimacent des sourires, se font de grands saluts.

UN SPECTATEUR, parlant par le carreau de la baignoire 6
à Bouscarin, qui est resté collé sur la porte.

Mais, monsieur, nous sommes déjà cinq!

BOUSCARIN, par le carreau.
C'est le mari, monsieur, c'est le mari!

ADÈLE, par le carreau de la baignoire 4.
Qu'est-ce qui se passe donc?

DUPARQUET, à part.

Il va la voir!

Il va se plaquer sur la porte de la baignoire 4 et les saluts recommencent entre les deux hommes appuyés chacun contre sa porte. — Pendant la petite scène qui suit, les deux portes des baignoires 4 et 6 cherchent plusieurs fois à s'ouvrir derrière Bouscarin et Duparquet; chaque fois, Bouscarin et Duparquet les referment.

BOUSCARIN, adossé à la porte de la baignoire 6.
Vous n'êtes pas à Amiens?

DUPARQUET, adossé à la porte de la baignoire 4.
Et vous, vous n'êtes pas à Châtellerault?

BOUSCARIN.
Non, je ne suis pas... Et vous êtes ici?

DUPARQUET.
Ici, non... ah! oui.

BOUSCARIN.
Vous êtes avec une dame?

DUPARQUET.
Oui, je suis avec... Il ne faudra pas le dire, au moins!...

BOUSCARIN.
N'ayez pas peur.

DUPARQUET, à Adèle qui se remontre au carreau.
C'est Bouscarin!

BOUSCARIN, à un des spectateurs de la baignoire 6
qui se montre également au carreau.

Je vous dis que c'est le mari!...

Nouveaux saluts. — Au moment où ils recommencent à se saluer, la porte du numéro 5 s'ouvre entre eux : les petites Capuron paraissent, consternées, et sortent lentement de la baignoire.

CAPURON, sur le seuil de la baignoire 5.

Madame l'ouvreuse!...

L'ouvreuse accourt. — Capuron lui montre les petites, lui remet encore une orange et rentre aussitôt. — Duparquet a été pendant quelques instants masqué par la porte de la baignoire 5 : il en profite pour se jeter dans la baignoire 4, et il a disparu quand Capuron referme la porte de la baignoire 5. — Mélancoliquement, les petites Capuron sont allées s'asseoir sur les deux tabourets à gauche. L'ouvreuse est derrière elles.

BOUSCARIN, ne voyant plus Duparquet.

Où est-il passé?... (A ce moment, Duparquet, pour boucher le petit carreau de la loge, y met son chapeau, — un chapeau gris d'une forme très reconnaissable.) Il est là!... (Regardant le numéro de la loge.) Baignoire numéro 4. C'était lui, le double emploi, c'était lui!

UN SPECTATEUR DU NUMÉRO 6, rouvrant la porte de sa loge.

Monsieur, monsieur!

Il remet à Bouscarin madame Duparquet aux trois quarts évanouie.

BOUSCARIN.

Ah!... Voyons, chère madame, il faut nous en aller...
Voyons, chère madame, voyons...

Il va faire asseoir madame Duparquet sur un tabouret, à droite,
près des paletots.

L'OUVREUSE, passant à droite.

Ah! Dieu, la pauvre dame, qu'est-ce qu'il lui arrive?

BOUSCARIN.

Rien, j'espère... Eh! madame, il faut nous en aller,
chère madame, il faut nous en aller...

Pendant ce temps, le vicomte et Pitou entrent à gauche, s'approchent d'Emma et de Caroline. Ils hésitent un instant, et finissent par leur prendre très légèrement la taille à toutes les deux.

EMMA et CAROLINE, avec un grand cri.

Ah!

Elles se sauvent dans le foyer, à droite.

LE VICOMTE et PITOU, courant derrière elles.

N'ayez pas peur, mesdemoiselles, n'ayez pas peur.

Ils entrent dans le foyer.

L'OUVREUSE, scandalisée.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?... moi qui ai promis de veiller!...

Elle court après les jeunes gens et entre aussi dans le foyer.

SCÈNE XII

BOUSCARIN, LÉONIE.

Léonie commence à revenir à elle. — Bouscarin lui a mis sous les pieds quatre ou cinq paletots, pris sur les tabourets de l'ouvreuse.

BOUSCARIN.

Ah! bien, on m'y reprendra, à mener des femmes honnêtes voir des pièces qui ne le sont pas!... Voyons, chère madame, il faut nous en aller.

LÉONIE, ne comprenant qu'à moitié.

Nous en aller...

BOUSCARIN.

Oui, si vous ne voulez pas que votre mari... Il est là votre mari... il est là.

LÉONIE.

Il est là... Ah! mon Dieu!... il se sera douté de quelque chose... ah! il m'aura suivie... Il sait tout!

BOUSCARIN.

Non, il ne vous a pas suivie, il ne se doute de rien. (A part.) Au fait, je serais bien bête!... (Haut.) Il est venu ici avec une femme.

LÉONIE.

Avec une femme!...

BOUSCARIN.

Oui, il vous trompe... mais, vous aussi, vous le tromperez... Écoutez-moi, Léonie. A tout hasard, j'avais fait préparer chez moi un petit ambigu... Et si vous vouliez me faire le plaisir d'accepter...

LÉONIE.

Monsieur!...

BOUSCARIN.

Le ciel m'est témoin que je ne comptais pas vous faire cette proposition avant le troisième acte.

LÉONIE, qui n'écoute pas Bouscarin.

Et où est-il? Savez-vous où il est?...

BOUSCARIN.

Il est là... au numéro 4! C'est lui qui nous a pris nos places, vos places; il a introduit une maîtresse dans la baignoire conjugale!

LÉONIE.

Ah! il est là!... Une maîtresse! Ah! il est avec une maîtresse!...

Elle se précipite et frappe à coups de pied et à coups de poing sur la porte de la baignoire 4.

BOUSCARIN.

Eh bien... eh bien... qu'est-ce que vous faites?... Pendant cette dernière réplique, Léonie a donné un coup de poing sur le chapeau de Duparquet : ce chapeau est tombé dans l'intérieur de la baignoire. On voit apparaître au carreau de la loge le visage effaré de Duparquet. Duparquet reconnaît sa femme, n'aperçoit pas Bouscarin et replace immédiatement son chapeau. Léonie le fait tomber une seconde fois et continue à taper sur la porte.

SPECTATEURS, montrant leurs têtes.

Ah çà! mais, ah çà! mais...

Entre le contrôleur, furieux.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CONTROLEUR,
puis DUPARQUET.

LE CONTROLEUR.

Qu'est-ce que c'est que ça?... (Apercevant Bouscarin.)
Comment, c'est encore vous! (Il saute sur lui et l'entraîne.)
Ah! par exemple, cette fois...

BOUSCARIN, se débattant.

Mais ce n'est pas moi, c'est madame... et je lui disais bien...

LE CONTROLEUR.

C'est bon, c'est bon, vous raconterez cela au commissaire...

BOUSCARIN, entraîné par le contrôleur.

Comment, au commissaire!... Je lui redemanderai ma loge, au commissaire!

Ils sortent à droite en se disputant. — Léonie, qui était allée à gauche, retourne aussitôt à la baignoire 4 et fait tomber le chapeau gris : paraît la tête de Duparquet.

LÉONIE.

Eh bien, monsieur... sortirez-vous, à la fin? ou faudra-t-il que, moi aussi, je m'adresse au commissaire?

DUPARQUET.

Non... ma colombe... je sors, je sors...

Il sort de la baignoire, l'air penaud, avec son chapeau défoncé.

LÉONIE.

Vous n'êtes pas à Amiens?

DUPARQUET.

Non...

LÉONIE.

Et vous êtes ici.

DUPARQUET.

Oui, mais je ne tiens pas à y rester... je n'y tiens pas du tout. Allons-nous-en, si tu veux, ma colombe, allons-nous-en.

LÉONIE.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas à Amiens?

DUPARQUET.

Je vais te dire... Au moment de monter en chemin de fer, j'ai réfléchi... j'ai pesé le pour et le contre... Était-ce bien nécessaire d'aller à Amiens?... il m'a semblé que cela n'était pas nécessaire du tout... et même, tu vas voir... et même, qu'il valait mieux ne pas y aller... Que faire, alors? retourner chez nous?... Ce retour, auquel tu ne t'attendais pas, t'aurait froissée peut-être... « Non, je me suis dit : n'allons pas à Amiens, mais ayons l'air d'y être allé. »

LÉONIE.

Et vous êtes venu ici?

DUPARQUET.

Je vais te dire... Tu m'en avais si souvent parlé, de ce *Roi Candaule*! je me suis dit : « Tiens, puisque j'ai une occasion, je vais y aller, moi... afin de me rendre compte... et de savoir si, oui ou non, ma colombe peut voir cette pièce... »

LÉONIE.

Et vous êtes dans cette baignoire, avec une femme?

DUPARQUET.

Je vais te dire... J'avais, moi, demandé un fauteuil d'orchestre... il n'y en avait pas : on m'a donné une place dans une baignoire, où il y avait déjà une dame... et un monsieur, je t'assure, il y avait un monsieur. Au

bout d'un quart d'heure, ce monsieur est sorti, je ne sais pourquoi... mais tu vois qu'il y était, puisqu'il est sorti... et alors, je me suis trouvé seul avec la dame...

LÉONIE, avec énergie.

Vous allez entrer dans cette baignoire et en faire sortir la personne qui s'y trouve.

DUPARQUET.

Mais, ma colombe, tu n'y penses pas... comment veux-tu que j'aie à dire à cette dame, que je ne connais pas... ?

LÉONIE, encore plus énergiquement.

Vous allez entrer dans cette baignoire, qui est à vous, et en chasser la drôlesse que vous y avez amenée. Comprenez-vous ?

DUPARQUET.

Je comprends.

LÉONIE.

Eh bien, alors...

DUPARQUET.

Je comprends parfaitement... mais... Est-ce que tu ne trouves pas?... J'aimerais mieux m'en aller, quant à moi... allons-nous-en, veux-tu ?

LÉONIE, se dirigeant vers la baignoire.

Si vous n'y allez pas, j'y vais.

DUPARQUET, l'arrêtant.

Non... non...

LÉONIE.

Il y a trois mois que je meurs d'envie de voir cette pièce... vous avez une baignoire... je serais vraiment trop bête de ne pas profiter de l'occasion!...

DUPARQUET.

Eh bien, je vais essayer...

LÉONIE.

Et dépêchez-vous!

DUPARQUET.

Mais tu me promets d'être raisonnable, au moins... Tu ne lui diras pas des choses désobligeantes, pendant qu'elle traversera, tu ne lui sauteras pas dessus.

LÉONIE.

Qu'elle s'en aille et que j'aie la baignoire, je ne demande pas autre chose.

DUPARQUET.

Je vais essayer...

Il entre dans la baignoire.

LÉONIE, seule.

Une maîtresse!... il a une maîtresse!... Moi, j'aurais un amant... je n'en ai pas... mais, j'en aurais un, ça se comprendrait... tandis que lui, avec une figure comme ça, une maîtresse!... ça doit nous coûter cher!... (A Duparquet, qui reparait sur le seuil de la baignoire.) Eh bien?...

DUPARQUET, sortant de la baignoire.

Eh bien, elle consent... elle va traverser...

LÉONIE, avec un geste menaçant.

Ah! ah!

DUPARQUET.

Mais tu sais, tu m'as promis... tu ne lui sauteras pas...

LÉONIE.

C'est bon!...

DUPARQUET, à Adèle.

Venez, chère madame... n'ayez pas peur...

Adèle, très voilée, se montre sur la porte de la baignoire; au moment où elle va sortir, on entend la voix de Bouscarin.

BOUSCARIN, à la cantonade.

Je m'en moque pas mal, à présent, de votre loge!... ça ne m'empêchera pas de vous faire un procès.

Il entre, par la droite, sur ces derniers mots.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BOUSCARIN.

DUPARQUET.

Bouscarin!... (Il repousse Adèle dans la loge et va se plaquer sur la porte comme à la scène XI, saluant Bouscarin et souriant d'un air ahuri.) Bouscarin! ce cher Bouscarin!

BOUSCARIN, se remettant aussi à saluer.

Duparquet! ce cher Duparquet!... Et madame Duparquet... Ah bien, par exemple!... si je m'attendais à avoir le plaisir de rencontrer...

Il salue Léonie.

DUPARQUET.

Et moi, donc!

Ils saluent tous les deux madame Duparquet.

LÉONIE, sans faire attention à ces saluts.

Eh bien, cette femme, va-t-elle sortir?

DUPARQUET, toujours à la porte de la baignoire, se cramponnant.

Non, non... Elle ne veut pas. Elle a réfléchi. Elle a pesé le pour et le contre...

LÉONIE, allant vers la baignoire.

Nous allons voir...

DUPARQUET, descendant en scène.

Bouscarin, soyez juge... Il y a une dame dans cette baignoire. Et cette dame, Léonie tient absolument à ce que je lui dise de s'en aller... Soyez juge... moi, un homme du monde... est-ce que je peux aller proposer à cette dame une pareille humiliation?

BOUSCARIN.

Vous ne le pouvez pas.

DUPARQUET, à Léonie.

Tu vois, je ne peux pas.

BOUSCARIN.

Non, vous, vous ne pouvez pas aller dire à cette dame... mais moi, je peux...

DUPARQUET, épouvanté.

Vous!

BOUSCARIN.

Où, moi...

DUPARQUET.

Allons, bon!!!

BOUSCARIN.

Parce que, moi, j'offrirai mon bras à cette dame... et, comme ça, il n'y aura pas d'humiliation... Elle sortira à mon bras. (A Léonie.) Ça vous va-t-il?

LÉONIE.

Tout me va, pourvu qu'elle sorte.

BOUSCARIN.

Je m'en charge...

DUPARQUET, l'arrêtant.

C'est impossible...

BOUSCARIN.

Allons donc! c'est au contraire la chose la plus simple du monde... avec un bracelet ou une bague que je promettrai... de votre part, bien entendu...

DUPARQUET, tenant Bouscarin par le bras.

Non, vous ne pouvez pas entrer...

BOUSCARIN.

Mais si!... laissez-moi donc...

DUPARQUET, avec énergie.

Non, vous dis-je, non!

LÉONIE.

Et pourquoi donc, à la fin, ne pourrait-il pas ?

Elle le saisit violemment par les mains, lui fait décrire un demi-cercle et l'envoie contre le mur à gauche.

DUPARQUET, anéanti.

Ma colombe!!!

BOUSCARIN.

Je vais lui promettre un bracelet, un magnifique bracelet... qu'est-ce que ça me coûte ?

Il entre dans la baignoire.

DUPARQUET, à Léonie.

Allons-nous-en... allons-nous-en tout de suite... Je te dirai pourquoi. (Voyant reparaitre Bouscarin.) Trop tard !...

SCÈNE XV

LES MÊMES, ADÈLE.

BOUSCARIN, pâle, défait, les cheveux en désordre.

C'était Adèle ! (Essayant d'être calme.) Sortez, Adèle, et asseyez-vous là. Tout à l'heure, nous causerons.

ADÈLE, sortant de la baignoire, très calme, très douce.

Oui, monsieur Bouscarin.

Elle va s'asseoir docilement sur la chaise à droite, près des paletots.

BOUSCARIN, à Léonie.

La baignoire est à vous, madame... vous pouvez y entrer, dans la baignoire.

LÉONIE.

Ah çà ! mais, cette petite, vous la connaissez donc ?...

BOUSCARIN.

Votre mari est un misérable, madame... oui, c'est un misérable, mais je le châtierai.

LÉONIE, éclatant de rire.

Comment, pendant que vous... mon mari... avec?...
Ah bien!... je l'aime mieux comme ça, elle est plus
drôle... (Avec pitié, à son mari.) Allons, venez, vous.

Elle entre dans la baignoire.

DUPARQUET.

Oui... je viens... tout de suite...

Il essaie d'échapper à Bouscarin, mais celui-ci l'arrête au passage.

BOUSCARIN.

Un mot, monsieur...

DUPARQUET.

Je ne peux pas... on m'attend.

BOUSCARIN.

Un mot, je vous dis... Je ne veux pas prendre le rôle
de provocateur, et je ne vous enverrai pas de témoins,
mais j'attends les vôtres.

DUPARQUET, fièrement.

Moi aussi, monsieur!

BOUSCARIN, fièrement.

C'est bien, monsieur, j'y compte!

Duparquet entre dans la baignoire et en referme la porte.

SCÈNE XVI

BOUSCARIN, ADÈLE.

BOUSCARIN.

Approchez, Adèle.

Elle se lève.

ADÈLE, parlant avec humilité, comme une petite pensionnaire.
Me voici, monsieur Bouscarin...

BOUSCARIN.

Eh bien, voyons... que pouvez-vous me dire pour votre défense?

ADÈLE.

Rien du tout, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Rien du tout, vous en convenez. Vous êtes prise, vous êtes confondue...

ADÈLE.

Oui, monsieur Bouscarin, je suis confondue.

BOUSCARIN.

J'avais tout fait pour vous. J'avais été bon, jusqu'à... je pourrais dire jusqu'à la faiblesse...

ADÈLE.

Oui, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Jusqu'à la bêtise.

ADÈLE.

Oh!

BOUSCARIN, insistant.

Jusqu'à la bêtise.

ADÈLE.

Oui, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Vous avez indignement abusé de cette bonté.

ADÈLE.

Oui, monsieur Bouscarin, j'en ai indignement...

BOUSCARIN.

Vous m'avez trompé!

ADÈLE.

Je vous ai trompé.

BOUSCARIN.

Vous l'avouez?

ADÈLE.

Je l'avoue.

BOUSCARIN.

Vous reconnaissez que vous êtes une mauvaise, une perfide petite créature.

ADÈLE.

Oui, monsieur Bouscarin, je suis une mauvaise, une perfide petite créature.

BOUSCARIN.

Ah!... Vous ne trouverez pas étonnant alors (avec effort) vous ne trouverez pas étonnant que je vous quitte et que je m'en aille de mon côté, pendant que vous vous en irez du vôtre.

ADÈLE, toujours du même ton calme.

Non, monsieur Bouscarin, je ne le trouverai pas étonnant.

BOUSCARIN.

Qu'est-ce que vous aviez mis pour venir ici, un manteau, une pelisse?

ADÈLE.

J'avais mis mon petit paletot marron.

BOUSCARIN, avec éclat.

Votre petit paletot marron, celui que je vous ai donné pour vos étrennes!...

ADÈLE, très doucement.

Oui, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Ah!... Eh bien, demandez-le, appelez l'ouvreuse.

ADÈLE, appelant.

Madame! madame!... (A Bouscarin.) Elle ne m'entend pas. Elle est en train de prendre des glaces avec deux jeunes personnes et deux messieurs.

Bouscarin passe à droite.

BOUSCARIN, criant.

Eh! l'ouvreuse!... Elle m'a entendu, moi.

ADÈLE.

Merci, monsieur Bouscarin.

Entre l'ouvreuse, sa glace à la main.

L'OUVREUSE.

Qu'est-ce qu'il y a?

ADÈLE.

Voulez-vous me donner mon paletot? un petit paletot marron...

L'OUVREUSE.

Vous avez un numéro?

ADÈLE.

Non... j'étais dans la baignoire numéro 4.

L'OUVREUSE.

Baignoire numéro 4... (Elle sort, puis rentre tout de suite.)
Voilà... un petit paletot... et une canne.

Le paletot est enroulé autour de la canne.

BOUSCARIN, sautant sur la canne.

Une canne!... sa canne!

ADÈLE, toujours très calme.

Oui, monsieur Bouscarin... sa canne.

BOUSCARIN.

Sa canne!... (Il la prend et la brise en quatre morceaux. — A l'ouvreuse.) Et s'il vous la demande, vous direz que c'est moi qui l'ai brisée... et que je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas la lui avoir brisée sur les reins!

Il rend la canne à l'ouvreuse.

L'OUVREUSE.

Je le lui dirai, monsieur.

BOUSCARIN.

Voilà vingt sous, donnez-moi ça. (Il prend le paletot d'Adèle. L'ouvreuse sort.) Allons, venez, que je vous aide à mettre... (Il s'arrête et la regarde.) Qu'est-ce que vous allez devenir, à présent?...

ADÈLE.

Je ne sais pas, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Vous ferez comme tant d'autres, peut-être, vous vous mettrez à avoir des chevaux, des diamants, un petit hôtel...

ADÈLE.

Ah!...

BOUSCARIN.

Ce n'est pas là ce que j'avais rêvé pour vous, moi ; j'avais rêvé une existence simple, modeste, presque honorable...

ADÈLE.

Vous m'aimiez bien, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Oui, Adèle, je vous aimais bien.

ADÈLE.

Et maintenant encore vous m'aimez bien.

BOUSCARIN, avec force.

Maintenant... oh ! non, par exemple!...

ADÈLE.

Vous m'aimez bien toujours... oh si ! monsieur Bouscarin, oh si ! vous m'aimez bien toujours.

Silence.

BOUSCARIN, avec effort.

Et quand cela serait!... Après la façon dont vous vous êtes conduite, est-ce qu'il y aurait moyen de pardonner? Est-ce que c'est possible?...

ADÈLE.

Non, monsieur Bouscarin, ce n'est pas possible.

BOUSCARIN.

Alors, vous voyez bien qu'il faut... Allons, venez que je vous aide à... (S'arrêtant encore au moment de lui mettre le paletot.) Et pour qui, je vous le demande, pour qui? pour ce Duparquet!... un singe!... Si encore ça avait été un jeune homme, un beau jeune homme, j'aurais compris... ça m'aurait fait moins de peine...

ADÈLE.

Quant à ça, non, monsieur Bouscarin, si ça avait été un beau jeune homme, ça ne vous aurait pas fait moins de peine.

Elle s'avance et tend son bras pour mettre le paletot;
Bouscarin s'arrête encore.

BOUSCARIN.

Je sais bien que, moi, j'ai quarante ans... (regard d'Adèle) quarante ans sonnés... tandis que vous... quel âge est-ce que vous avez, vous?...

ADÈLE.

Dix-neuf ans, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Cela fait une différence...

ADÈLE.

Oui, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.

Étant donnée cette différence, je sais bien que je ne pouvais pas compter sur de l'amour... non... n'est-ce pas, je ne pouvais pas compter sur de l'amour?...

ADÈLE, détournant la tête. très bas.
Non, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.
Mais je pouvais compter sur de l'estime...

ADÈLE, avec enthousiasme.
Oh ! oui, monsieur Bouscarin !...

BOUSCARIN.
Sur de l'affection...

ADÈLE, plus simplement.
Oui, monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.
Sur de la tendresse...

ADÈLE, hésitant un peu et très bas.
Oui... monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.
Sur de la fidélité.

ADÈLE, hésitant beaucoup, et plus bas encore, d'une voix
presque imperceptible.
Oui... monsieur Bouscarin.

BOUSCARIN.
Ah !... Et si, malgré ce qui est arrivé, on était assez
imbécile... assez magnanime... pour oublier, pro-
mettriez-vous qu'à l'avenir?...

ADÈLE, sans la moindre conviction.
Oui, monsieur Bouscarin, je promettrais.

BOUSCARIN.
Vous promettiez, vous promettiez... mais cette
promesse, la tiendriez-vous ? voilà le point délicat...

ADÈLE.
Vous avez raison, monsieur Bouscarin... c'est là le
point délicat...

BOUSCARIN.

Alors, vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen... il faut nous séparer... Allons, venez...

Au moment où Adèle va passer le bras dans la manche du paletot, entre le contrôleur.

LE CONTROLEUR.

Tout est arrangé, monsieur... vous n'aviez pas besoin de vous fâcher.. vous avez le numéro 4... à la première galerie.

BOUSCARIN.

A la première galerie?...

LE CONTROLEUR, lui donnant le coupon.

Oui, monsieur, une loge superbe... je vais prévenir.
Il sort.

BOUSCARIN.

Une loge!... une loge!... qu'est-ce que vous voulez que je fasse?... (Il regarde Adèle, qui attend à gauche, calme, impassible. — A lui-même, mais de façon à être entendu par Adèle.) Une loge... une loge... superbe, à la première galerie. (Adèle ne bronche pas.) Eh bien, Adèle, cette pièce que vous aviez tant envie de voir...

ADÈLE.

Oh! oui, j'en avais bien envie!

BOUSCARIN, avec effort.

Voulez-vous venir la voir avec moi dans ma loge? voulez-vous?

ADÈLE, changeant de ton, très nettement.

Non, je ne veux pas.

BOUSCARIN, stupéfait.

Vous dites?...

ADÈLE.

Je dis que je ne veux pas aller voir cette pièce avec vous dans votre loge... Vous avez dit, tout à l'heure,

que nous allions nous séparer... vous l'avez dit, n'est-ce pas? Eh bien, séparons-nous... donnez-moi mon petit paletot marron.

BOUSCARIN.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas?...

ADÈLE.

Parce que je ne veux pas... Donnez-moi...

BOUSCARIN.

Voyons, je vous ai fâchée peut-être... Oui, j'ai dû vous fâcher, en refusant de vous laisser voir cette pièce, mais puisque maintenant je vous offre moi-même...

ADÈLE.

Ce n'est pas pour cela que je suis fâchée.

BOUSCARIN.

Pourquoi, alors?

ADÈLE.

Pour rien... Donnez-moi...

BOUSCARIN.

C'est parce que je vous ai soupçonnée, alors... je le vois bien, c'est parce que je vous ai soupçonnée.

ADÈLE, avec impatience.

Ah!...

BOUSCARIN.

Mais, enfin, si je vous ai soupçonnée... c'est que...

ADÈLE.

Me croire coupable!... Et pourquoi?... parce que M. Duparquet a fait ce que vous auriez dû faire... (Mouvement de Bouscarin.) parce qu'il a eu la complaisance de me mener au théâtre... Est-ce que c'est une raison?... Alors, toutes les fois qu'on mène une dame au théâtre...

BOUSCARIN.

Non... non... je ne prétends pas... je sais bien par moi-même...

ADÈLE.

Eh bien, alors?...

BOUSCARIN.

Allons... ne parlons plus de ça, et venez dans ma loge...

ADÈLE.

Non... je ne veux pas...

BOUSCARIN.

Eh bien... là, voyons, j'ai eu tort... j'avoue que j'ai eu tort.

ADÈLE.

Donnez-moi mon petit paletot.

BOUSCARIN.

Mais puisque j'avoue... là, voyons, puisque j'avoue!...

ADÈLE.

Vous avouez que vous êtes un brutal, un vilain jaloux?

BOUSCARIN.

Oui, Adèle, je suis un brutal, un vilain jaloux.

ADÈLE.

Vous demandez pardon?

BOUSCARIN.

Oui, Adèle, je demande pardon.

ADÈLE.

Vous reconnaissez que ce pardon, vous ne le méritez pas, et que, pour vous l'accorder, il faut que je sois bonne, bonne, bonne?...

BOUSCARIN.

Oui, Adèle, je reconnais que ce pardon, je ne le mérite pas, et que, pour me l'accorder, il faut que vous soyez bonne, bonne, bonne...

ADÈLE.

C'est bien, et maintenant je consens à aller... (Elle prend le bras de Bouscarin.) Mais à une condition...

BOUSCARIN.

Quelle condition?...

ADÈLE.

Dès que vous m'aurez installée dans la loge, vous irez trouver monsieur Duparquet... vous lui direz que vous regrettez de lui avoir parlé comme vous lui avez parlé tout à l'heure...

BOUSCARIN.

Je ne lui dirai pas ça...

ADÈLE.

Vous le lui direz, monsieur Bouscarin, vous le lui direz; et vous l'inviterez à dîner pour mercredi prochain.

BOUSCARIN.

Jamais de la vie!...

ADÈLE.

Vous l'inviterez, monsieur Bouscarin, vous l'inviterez... et pas plus tard que tout à l'heure.

BOUSCARIN, avec force.

Je ne l'inviterai pas... Il viendra, s'il le veut, mais je ne l'inviterai pas.

Ils sortent. — Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de la pièce.

SCÈNE XVII

LE VICOMTE, PITOU, EMMA, CAROLINE.

Paraissent, à droite, le vicomte donnant le bras à Caroline, et Pitou à Emma. — Les deux petites sont chargées de boîtes de bonbons, de gros sucres de pomme, de bouquets. — Tous les quatre traversent très lentement le théâtre, de droite à gauche.

LE VICOMTE.

Et c'est à ce moment-là que l'on chante la ronde!

CAROLINE.

Oui, la ronde du roi Candaule...

PITOU.

Vous vous la rappelez bien, la ronde?

CAROLINE.

C'est celle que vous venez de nous chanter.

TOUS LES QUATRE, très piano, fredonnent :

Ah! qu'elle est drôle,
L'aventure du roi Candaule.

Ils sortent à gauche. Les voix se perdent dans la coulisse.

SCÈNE XVIII

BOUSCARIN, puis DUPARQUET,
puis LE VICOMTE, PITOU, EMMA, CAROLINE,
CAPURON.

BOUSCARIN.

Adèle m'a tout expliqué, j'étais fou d'avoir des soupçons... je vais inviter Duparquet...

Il frappe à la porte de la loge; sort Duparquet.

DUPARQUET.

Tiens, ça se trouve à merveille... j'allais justement vous inviter à dîner de la part de ma femme.

BOUSCARIN, stupéfait.

Allons donc!...

DUPARQUET.

Léonie m'a tout expliqué... vous viendrez dîner mardi, n'est-ce pas?

BOUSCARIN.

Je veux bien; mais vous, mercredi, vous viendrez dîner rue La Bruyère?...

DUPARQUET, stupéfait.
Vous m'invitez?...

BOUSCARIN.
De la part d'Adèle...

DUPARQUET.
Oh! alors...

BOUSCARIN.
Mercredi, n'est-ce pas? c'est convenu...

DUPARQUET.
Et vous, mardi, vous n'oublierez pas... Venez donc dire à madame Duparquet que vous acceptez.

BOUSCARIN.
Est-ce assez l'aventure du roi Candaule? est-ce assez l'aventure?...

Duparquet ouvre la porte de la loge : Bouscarin s'approche et salue Léonie. — Au même moment, l'orchestre joue une figure de quadrille. — Le vicomte et Pitou rentrent avec Emma et Caroline; M. Capuron ouvre la porte de la loge et aperçoit ses deux filles avec les deux jeunes gens : il se précipite, s'empare violemment d'Emma et de Caroline et les fait rentrer dans la loge. — Tableau.



TABLE

FROUFROU.	1
LA BELLE HÉLÈNE.	167
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN.	279
LE ROI CANDAULE.	329



021386

THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

FROUFROU
LA BELLE HÉLÈNE
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN
LE ROI CANDAULE

*Bind C. L.
147*



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3





DERNIERES PUBLICATIONS

Format grand in-18 à 3 fr. 50 le volume.

<p>AUTEUR DE « AMITIÉ AMOUREUSE » vol.</p> <p>Le Doute plus fort que l'Amour..... 1</p> <p style="text-align: center;">RENÉ BAZIN</p> <p>Croquis de France et d'Orient..... 1</p> <p style="text-align: center;">TH. BENTZON</p> <p>Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre..... 1</p> <p style="text-align: center;">SIMON BOUBÉE</p> <p>La Dame aux Rubans Rouges..... 1</p> <p style="text-align: center;">BRADA</p> <p>Une Impasse..... 1</p> <p style="text-align: center;">DENYS COCHIN</p> <p>Contre les Barbares..... 1</p> <p style="text-align: center;">MARY-JAMES DARMESTETER</p> <p>La Reine de Navarre..... 1</p> <p style="text-align: center;">M^{me} OCTAVE FEUILLET</p> <p>Une Divorcée..... 1</p> <p style="text-align: center;">MARY FLORAN</p> <p>La Plus riche..... 1</p> <p style="text-align: center;">ANATOLE FRANCE</p> <p>L'Anneau d'améthyste.... 1</p> <p style="text-align: center;">FERNAND GREGH</p> <p>La Beauté de vivre..... 1</p> <p style="text-align: center;">GYP</p> <p>Trop de Chic !..... 1</p> <p style="text-align: center;">VICTOR HUGO</p> <p>Choses vues (<i>Nouvelle série</i>)..... 1</p>	<p style="text-align: center;">HENRI LAVÉDAN vol.</p> <p>Nocturnes..... 1</p> <p style="text-align: center;">HUGUES LE ROUX</p> <p>Le Fils à Papa..... 1</p> <p style="text-align: center;">EUGÈNE LE ROY</p> <p>Jacquou le Croquant..... 1</p> <p style="text-align: center;">PIERRE LOTI</p> <p>Reflets sur la sombre route 1</p> <p style="text-align: center;">J. MICHELET</p> <p>La Terreur..... 1</p> <p style="text-align: center;">PIERRE DE NOLHAC</p> <p>La Reine Marie-Antoinette..... 1</p> <p style="text-align: center;">RICHARD O'MONROY</p> <p>Amours martiales..... 1</p> <p style="text-align: center;">F.-T. PERRENS</p> <p>Les Libertins en France au xvii^e siècle..... 1</p> <p style="text-align: center;">PAUL SAMY</p> <p>Chagrin d'aimer..... 1</p> <p style="text-align: center;">MATHILDE SERAO</p> <p>Sentinelles, prenez garde à vous !..... 1</p> <p style="text-align: center;">LÉON DE TINSEAU</p> <p>Mensonge blanc..... 1</p> <p style="text-align: center;">J.-J. WEISS</p> <p>Molière..... 1</p>
--	---



